

Le Samedi

Vol. XI. No 10
Montreal, 5 Aout 1899

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

Prix du numero, 5c.

GALERIE DES ANTIQUES



JEUNE FILLE A LA FONTAINE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Cents

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & Cie,

Éditeurs-Propriétaires.

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 5 AOUT 1899

DEUX PRÉVISIONS



LA PREMIÈRE

Mr Lapédale. — Et maintenant, mademoiselle Dusport, nous allons facilement et sans nous forcer pouvoir descendre cette côte et nous arrêter sur le petit pont, qui est là-bas, pour nous rafraîchir et nous reposer.

L'AMOUR

(Suite)

L'amour est la santé de l'âme, mais ne la confiez pas à un charlatan.

* * *

L'amour est le songe de la jeunesse ; quand on se réveille, les cheveux ont blanchi.

* * *

L'amour est un adroit fripon ; quand il a tout dérobé, il prend son vol et disparaît.

* * *

L'amour est le plus commun de sens, mais il n'est pas le sens commun, au contraire.

* * *

L'amour est un véritable suicide, mais l'amant, comme le phénix, renaît de ses cendres.

* * *

L'amour est le frère du printemps, il lui prête son ciel bleu, son air embaumé et sa joyeuse verdure.

* * *

L'amour est le meilleur sentiment que nous possédions, et pourtant il nous cause souvent le plus de mal.

* * *

L'amour est le juif errant qui traverse les siècles. Il marche continuellement et ne se reposera qu'à la fin des siècles.

* * *

L'amour est un grand civilisateur, et, pour apprivoiser les plus sauvages, il tient en réserve bracelets, bijoux et autres verroteries.

* * *

L'amour est une tombola qui donne de grandes joies ou de grands tourments, il n'y a pas de milieu ; heureux ceux qui ont de bons numéros.

* * *

L'amour est à l'âme ce que la lime est au fer, et les âmes les mieux trempées, si elles sont soumises à ses lois, finissent toujours par s'user.

Pensées recueillies par

JULES BOURBONNIÈRE.

(A suivre)

DE PLUS FORT EN PLUS FORT

Bouveau. — J'ai acheté des œufs pour quinze cents la douzaine de madame Lapoulette. Pour les avoir à ce prix-là, j'ai louagé le bébé, vous savez.
Rouveau. — Bah ! ce n'est rien ; j'en ai acheté pour douze cents la douzaine, de Lapoulette lui-même. J'avais parlé avec admiration de son chien.

SEULEMENT AVANT

Mme Jeunemariée. — Étais-je nerveuse pendant la cérémonie, chère ?
Sa meilleure amie. — Un peu, tout d'abord, mais plus après que Georges eut dit "oui".

CE QU'EXIGE LA POLITESSE

Le collecteur (ayant en main le compte non payé). — Et quand devrai-je revenir, monsieur Muffardin ?

Mr Muffardin. — Mais il ne semble que ce serait à peine convenable pour vous de revenir encore jusqu'à ce que je vous ai rendu la présente visite ?

SON PASSE TEMPS

L'ami. — Votre père a une belle bibliothèque ; je suppose qu'il lit beaucoup ?

Raoul. — Non, il ne lit pas, il emploie tout son temps à amasser de l'argent pour payer ses livres.

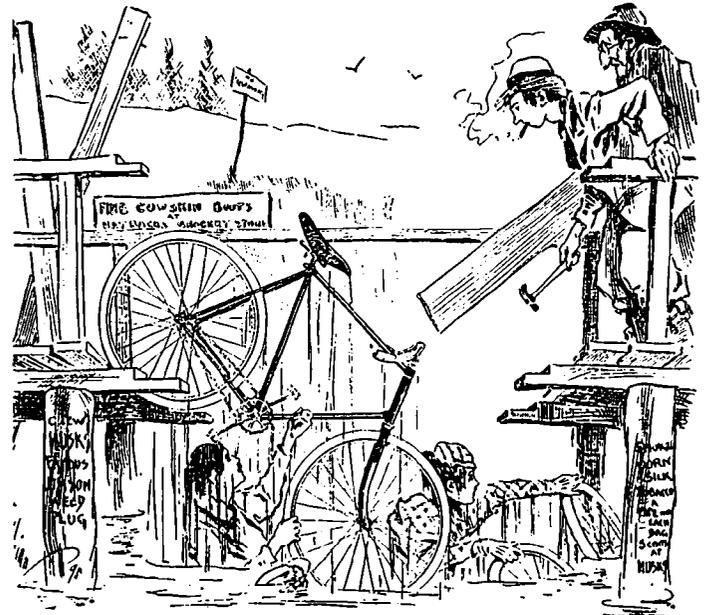
SUR LE TARD

Une demoiselle de quatre-vingts ans s'est mariée dernièrement à Manchester. Elle était résolue, disait-elle, à ce que personne ne puisse jamais l'appeler une vieille fille.

LE SEUL QU'IL AVAIT

Elle. — Henri, pourquoi penses-tu ainsi du matin au soir ?

Lui. — C'est le seul temps que j'aie pour cela. Je dors du soir au matin.



LA SECONDE

Le fermier Penoute. — Ça y est ! Je te le disais bien, Baptiste, qu'avant que nous ayons fini de réparer ce pont, il viendrait quelques imbéciles pour passer dessus et se jeter en bas !

Les Tortures d'une Mère

Notre dramatique feuilleton, *Les Martyrs de Morgaff*, touche à sa fin et nous nous sommes assurés, pour y faire suite, une œuvre saisissante, empruntant à de récents événements qui se sont passés en Angleterre, une actualité piquante.

LES TORTURES D'UNE MÈRE, tel est le nom de ce nouveau roman qui ne le cédera en rien, comme intérêt dramatique, à ceux qui l'ont précédé dans les colonnes du SAMEDI, mais qui, de plus, est une étude des crimes qui se commettent, journellement, dans les bas-fonds de Londres, Paris ou telle autre grande capitale.

LES TORTURES D'UNE MÈRE trouveront, nous en sommes persuadés, auprès de nos lecteurs et de nos lectrices, le meilleur accueil, accueil bien mérité du reste, par l'intensité d'émotion se dégageant de ce roman vécu, dont les acteurs existent encore et dont la trame est empruntée, presque entièrement, à un de ces curieux

faits divers que nous ménage notre fin de siècle troublée et chercheuse.

Avant de publier LES TORTURES D'UNE MÈRE, nous donnons à nos lecteurs dans ce numéro la primeur d'une charmante et courte idylle due à la plume gracieuse de René Bazin, le romancier parisien si délicat, pour lequel les mœurs bretonnes n'ont pas de secret et qui a su, dans

Madame Corentine

plaider une thèse délicate entre toutes avec le talent qu'il met au service d'une plume alerte et pimpante.

Les charmantes descriptions contenues dans cette très courte nouvelle, le drame très vrai, très poignant, contenu dans MADAME CORENTINE prépareront doucement le lecteur au sombre drame qui lui succédera dans quelques numéros.

A l'Auteur de "Singulier procédé"

Dans le dernier numéro du *Monde Illustré* et sous la rubrique "Singulier procédé", un rédacteur anonyme mais grincheux, prend à partie, à propos de la Fête Française du 14 juillet, "une dame du comité" et le photographe du SAMEDI.

La raison ? C'est que cette dame et ce photographe n'auraient pas, — immédiatement s.v.p. — sur le désir exprimé par ce monsieur, mis à sa disposition les photographies de la Fête prises pour le compte du SAMEDI, et que le susdit monsieur avait le plus vif désir de reproduire dans la feuille où il collabore.

Voilà, pensera le lecteur sagace, une singulière conception du tien et du mien !

Où donc le monsieur en question, a-t-il pu voir qu'un journal était tenu de pousser la fraternité jusqu'à communiquer à ses confrères, à première réquisition, ses informations, ses croquis, ou les photographies prises, pour lui, par ses artistes ?

Si, au *Monde Illustré*, on pousse l'amour du partage intégral jusqu'à donner en prime, aux lecteurs des États Unis, un journal imprimé dans ce pays et reproduisant le titre et l'apparence du SAMEDI de Montréal et ce dans un but facile à deviner, résulte-t-il de cet emprunt forcé que, par réciprocité, nous soyons obligés, nous, d'offrir au confrère ce qu'il lui était si facile de se procurer à ses frais, si tel était son désir ?

Prenez garde, rédacteur anonyme, vous glissez tout bellement sur la pente savonnée du socialisme !

Tout ce qui précède ayant été expliqué — en bon et intelligible français de France, — à l'auteur de "Singulier procédé" lui-même, l'on ne voit pas bien pourquoi il se bat si fort les flancs, avec l'espoir d'être perfide et pour n'arriver qu'à être impertinent.

Pour quelle raison, en effet, ne prend-t-il pas à partie le rédacteur du SAMEDI, directement, s'il croit avoir à se plaindre de ses "Singuliers procédés" ? Voulez-vous que je vous le dise, cher et anonyme confrère, il n'y a absolument de "singuliers" ici, que vos "procédés" à vous, puisqu'ils vous font mêler à votre trop "singulière" polémique, une dame n'ayant absolument rien à y voir, ce qui est, convenez-en, d'une correction fort peu française.

Vous poussez même l'indiscrétion jusqu'à donner à cette dame — laquelle, entre nous, n'en a nullement besoin, étant une très bonne française — une leçon de patriotisme. (?)

Ce'a vous appartient-il bien, anonyme confrère, et êtes vous suffisamment "bon français" pour vous permettre cette incartade ?

Nous détestons cordialement, au SAMEDI, les discussions personnelles lesquelles, généralement, n'intéressent que fort peu le lecteur ; c'est la raison pour laquelle nous ne relevons pas ordinairement les cailloux qui, de temps à autre, tombent dans notre champ

Il importait pourtant, cette fois, d'établir les responsabilités de chacun et c'est ce que nous avons fait.

Le SAMEDI seul est en jeu ; le SAMEDI seul, ou son rédacteur, ne l'oubliez plus, confrère. Laissez donc de côté et l'infortuné photographe qui n'en peut mais et, surtout, la "dame du comité" ; la politesse française vous l'impose. Ceci dit, nous fermons la porte de la polémique ; nous ne la rouvrirons pas.

LOUIS PERRON.

CE QU'IL FAISAIT

Elle. — Georges, faites-vous quelque chose pour cet horrible rhume ?

Lui. — Oui.

Elle. — Qu'est-ce donc ?

Lui. — Je tousse.

PENSÉE PROFONDE

Un homme prudent est comme une épingle : Sa tête l'empêche d'aller trop loin.

A UNE EXCEPTION PRÈS

Le client. — Et vous garantissez que ces pantalons sont tout laine ?

L'aveu. — Monsieur, che ne feux pas fous dromber, les poudons sont en quivre.

CE QU'ELLE VOULAIT



Mr Communiste. — Mais pourquoi tenez-vous tant à faire mon portrait, mademoiselle Dorothee ? Vous me flattez, vraiment !

Mlle Dorothee. — Mon professeur de dessin m'a recommandé de commencer par quelque chose de simple.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUTS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES
DDXXXI

TU M'AS DIT

Tu m'as dit : — Mon cœur est souffrant encore
Du dernier amour qui l'avait meurtri ;
De nouvelles fleurs ne sauraient éclore
Au triste jardin qu'il a déteuri.
En moi, c'est le soir. Attendons l'aurore !
Tu m'as dit : — Mon cœur est souffrant encore.

Tu m'as dit : — Qui sait ! peut-être demain !
L'oubli me fera douce ta tendresse,
Et nos pas prendront le même chemin ;
Et nos fronts rêvant une même ivresse,
A son tour, ma main cherchera ta main.
Tu m'as dit : — Qui sait ! peut-être demain !

Tu m'as dit : — Attends ! Je suis las d'attendre.
L'aurore a brillé ; demain est venu.
Aucun mot d'espoir ne s'y fait entendre,
Et ton cœur, gardant son mal inconnu,
A ses seuls regrets est demeuré tendre.
Tu m'as dit : — Attends ! Je suis las d'attendre !

ARMAND SYLVESTRE.

LE CLAIRON DE SIDI-BRAHIM

Sidi-Brahim !

Le combat ultime est terminé et la plupart des soldats français massacrés. Seuls, quelques prisonniers couchés dans un cercle horrible de camarades... sans têtes.

Nous sommes au lever du jour et les français se battent toujours par groupes héroïques, entourés de guerriers arabes.

L'Émir désigne du doigt un plateau peu éloigné où quelques soldats tiennent encore, quand même.

— Va chercher le clairon, dit-il à l'interprète.

On amène un jeune clairon du 5e chasseurs à pied, l'un des derniers survivants de la terrible bataille.

Sur l'interprète, sur l'ordre de l'Émir, lui ayant désigné, de loin, ceux qui combattent sans espoir, lui explique qu'il est fou de se faire exterminer inutilement et qu'il fallait sonner un air de clairon afin de faire cesser le feu.

— La retraite ? fit le clairon.

— Oui, toi leur sonne la retraite.

Impassible, le jeune soldat de vingt ans passa, clairon en main, devant les chefs arabes, aux yeux étincelants, entourant Abd el Kader ; enjamba le cercle de cadavres aux têtes décollées et, gravissant un monticule, aperçut la poignée de soldats, retranchés dans la broussaille, qu'entouraient, semblable à un vol de mouches, des milliers d'arabes.

Terrible moment !

Le jeune soldat examina la scène qui s'offrait à ses yeux, emboucha le clairon et, fermant les yeux, sonna *la charge* !

C'était un nommé Rolland, natif du petit bourg de Lacan, dans l'Aveyron.

Aujourd'hui, le glorieux clairon du soldat intrépide, miraculeusement échappé au massacre, repose, suspendu sur l'autel, dans la petite église paroissiale de Lacan.

Gloire à cet aïeul des clairons de France, dormant son dernier sommeil jusqu'au jour inconnu de la fin de notre globe.

Gloire au modeste chasseur à pied du 5e Bataillon, au stoïque clairon Rolland.

GEORGES D'ESPARRIÈS.

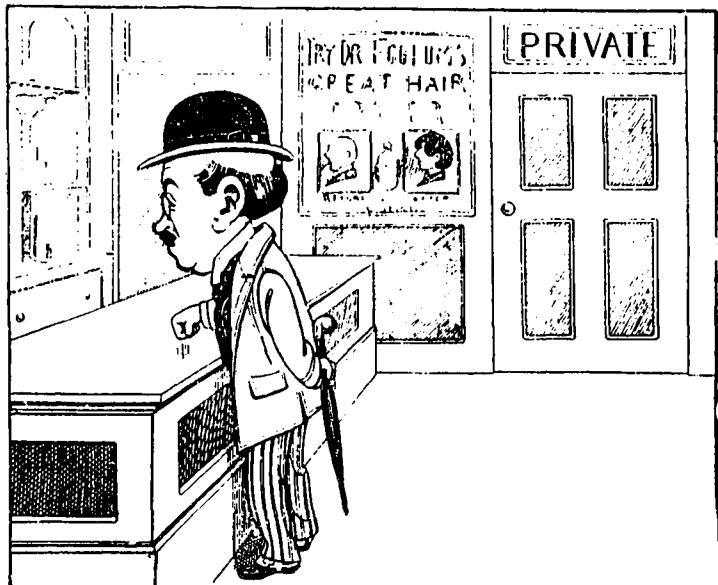
LES TROIS LAPINS



Où sont-ils ?

Il faut donner aux Bébés le "NESTLÉ'S FOOD". Demandez à votre médecin ce qu'il en pense !

LE CÉLÈBRE RÉNOVATEUR DES CHEVEUX



Me Chauvinet. — Je me demande où diable peut bien être ce docteur ? Voilà un quart d'heure que je cogne.

LE BIEN POUR LE MAL

Mon père, ce héros au sourire si doux,
Suivi d'un seul housard qu'il aimait entre tous
Pour sa grande bravoure et pour sa haute taille,
Parcourait à cheval, le soir d'une bataille,
Le champ couvert de morts sur qui tombait la nuit,
Il lui sembla, dans l'ombre, entendre un faible bruit
C'était un Espagnol de l'armée en déroute
Qui se traînait sanglant sur le bord de la route,
Râlant, brisé, livide, et mort plus qu'à moitié,
Et qui disait : " A boire, à boire, par pitié ! "
Mon père, ému, tendit à son housard fidèle
Une gourde de rhum qui pendait à sa selle.
Et dit : " Tiens, donne à boire à ce pauvre blessé. "
Tout à coup, au moment où le housard baissa
Se penchait vers lui, l'homme, une espèce de Maure,
Saisit un pistolet qu'il étreignait encore,
Et vise au front mon père en criant : " Caramba ! "
Le coup passa si près que le chapeau tomba,
Et que le cheval fit un écart en arrière :
" Donne-lui tout de même à boire ", dit mon père.

VICTOR HUGO.

LE MINISTÈRE

M. LE MINISTRE, cinquante-six ans.
MADAME, quarante-sept ans.

Au ministère. Sept heures et demie du soir. Dans la chambre de Madame.

MADAME, *nerveuse, inquiète, regardant la pendule.* — Sept heures et demie ! Et il n'est pas rentré ! J'ai toujours peur. (*A ce moment, la porte s'ouvre. C'est son mari, pâle, effaré.*) Edouard ! enfin, te voilà ! Mais qu'est-ce que tu as ? Tu es malade ? Parle ! Tu m'effraies.

M. LE MINISTRE. — Ça y est, là !

MADAME. — Quoi ? (*Derriant.*) Ah ! mon Dieu ! Nous sommes renversés !

M. LE MINISTRE. — Oui !

MADAME. — Et... les autres ?

M. LE MINISTRE. — Aussi. Tout le cabinet. Mais les autres, je m'en...

MADAME. — Oui. Mais nous... nous !... Ah ! mon pauvre ami ? Quel malheur ! Mais comment ? A propos de quoi ?

M. LE MINISTRE. — Sur rien. Une question idiote...

MADAME. — Laquelle ?

M. LE MINISTRE. — Inutile. Tu n'as jamais pu rien comprendre aux choses de la politique.

MADAME. — Dis tout de même. Cette fois-ci, je comprendrai.

M. LE MINISTRE. — Non. Et puis ça ne servirait à rien. Tu auras beau comprendre, par exception, ça ne me rendra pas mon portefeuille, n'est-ce pas ?

MADAME. — C'est vrai. Nous qui étions si heureux !

M. LE MINISTRE. — Évidemment !

MADAME. — C'était trop beau, vois-tu !

M. LE MINISTRE. — Ah ! ne commence pas à me retourner le poignard... C'est un ennui, sans doute... Un gros ennui.

MADAME. — Une catastrophe.

M. LE MINISTRE. — Mais, après tout... quoi ? Nous n'en mourrons pas.

MADAME. — Nous n'en vivrons pas non plus.

M. LE MINISTRE. — Grâce à Dieu ! je n'ai pas eu la chance de rester assez longtemps au pouvoir pour qu'on puisse m'accuser jamais d'y avoir fait des économies !

MADAME. — En effet... Trois mois.

M. LE MINISTRE. — Pas un de plus.

MADAME. — Trois mois seulement ! Enfin ! Il y en a bien qui n'ont pas

eu ça, tu sais ! Par exemple, ces trois mois m'ont paru dix ans. Il me semble que je suis ici depuis mon enfance.

M. LE MINISTRE. — Oui. Vous autres femmes, vous prenez tout de suite l'habitude du luxe et des honneurs... Et, après, vous ne savez plus vous en passer...

MADAME. — Tu y avais bien pris goût aussi, toi ?

M. LE MINISTRE. — Peut-être ! En tous cas, on me verra digne dans la retraite. Je serai le ministre de la Roche Tarpéienne plus encore que je n'ai été celui du Cap...

MADAME, *interloquée.* — Hein ? Quest-ce que tu dis ?

M. LE MINISTRE. — Rien.

MADAME, *qui soupire.* — Oh ! je n'en suis pas encore revenue !

M. LE MINISTRE. — Eh bien, il est temps de s'y mettre, ma bonne. Il faut en prendre ton parti.

MADAME, *douce.* — L'as-tu pris, toi, au moins, mon pauvre homme ?

M. LE MINISTRE. — Moi ! Si je l'ai pris ? Mais, ah ça, est-ce que je n'en ai pas fait ? (*S'échauffant.*) Est-ce que je ne suis pas calme ? Absolument calme ! Est-ce que...

MADAME, *l'apaisant.* — Si... Si...

M. LE MINISTRE. — Ah ! Ça n'est pas dommage que tu en conviennes !

MADAME. — Tu ne me comprends pas. Si tu me vois abattue, c'est que je pense à toi, rien qu'à toi !

M. LE MINISTRE. — Ne t'en donne pas la peine. J'y pense bien assez tout seul !

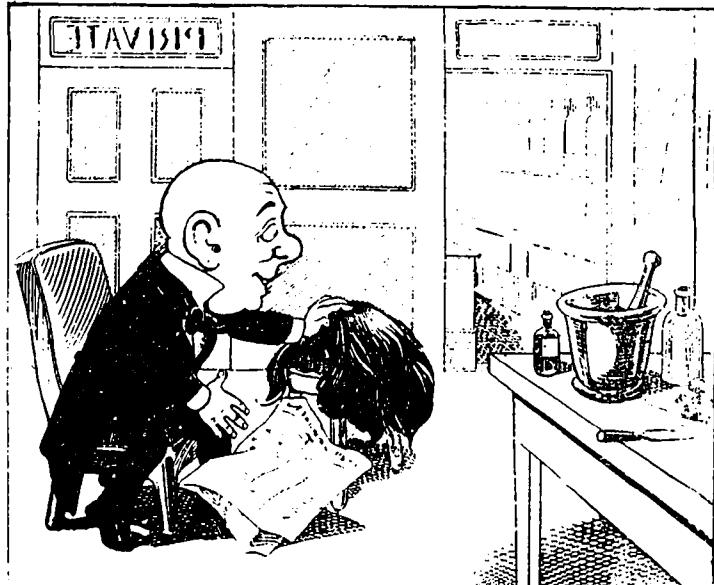
MADAME. — Tu étais si heureux quand tu as été nommé !

M. LE MINISTRE. — Oh ! pas tant que ça !

MADAME. — Si. Comme un enfant. Rappelle-toi, Edouard ? Le jour de notre emménagement, ici, dans cette même chambre, les portes fermées, tu bondissais de joie par-dessus les fauteuils.

M. LE MINISTRE. — Moi ? Les fauteuils ?

MADAME. — Mais ne t'en défends pas ! C'était bien naturel. Cette nomi-



II

L'éminent docteur. — Ah ! J'entends un client. Mettons notre perruque et voyons ce qu'il veut...

nation t'avait tellement étonné ! Tu t'y attendais si peu !

M. LE MINISTRE. — Comment ! Si peu ? Mais au contraire ! Jamais je n'ai douté que je serais ministre un jour. Tu entends ? Jamais ! Dès la vingtième année, j'en étais sûr que de mon existence...

MADAME, *étonnée.* — Oui ! Tu es sérieux ! Mais tu ne m'en parlais pas.

M. LE MINISTRE, *digne.* — Éxprès. Pour que tu aies la surprise. Et si tu veux toute ma pensée...

MADAME. — Je le veux.

M. LE MINISTRE. — Eh bien, je le redeviendrai, ministre !

MADAME, *qui n'ose.* — Tu crois ?

M. LE MINISTRE. — J'en suis certain. Je quitte ce palais le sourire aux lèvres... je sais que j'y rentrerai avant peu. Celui-là ou un autre. Peu importe ! Ah ! je ne suis pas en peine... Ils reviendront me chercher... Ils ne peuvent pas se passer de moi. Rien que pendant ces onze semaines, j'ai tout organisé, ici, dans les bureaux... Avant moi, ça fonctionnait... fallait voir ! j'ai trouvé le gâchis et je laisse l'ordre... Voilà !

MADAME. — Oui. Si ce pays en avait beaucoup comme toi. Malheureusement...

M. LE MINISTRE. — N'en parlons plus. J'ai eu quelques instants d'émotion, je ne m'en cache pas. C'est fini. Soyons forts.

MADAME. — Essayons. Où allons-nous demeurer ?

M. LE MINISTRE. — Nous rechercherons dans notre ancien quartier du boulevard Saint-Michel.

MADAME. — Oui. Tu vois ? Nous aurions peut-être mieux fait de garder notre petit appartement de la rue Cu as. Moi, je voulais. Je sentais que c'était prudent. C'est toi qui a tenu à donner congé...

M. LE MINISTRE. — Allons donc ! Ça nous aurait porté malheur de garder cet appartement. J'aurais eu l'air de me douter à l'avance de ce qui est arrivé.

ECONOMIE DOMESTIQUE

MADAME.—Et... quand partons-nous ?
 M. LE MINISTRE.—D'ici !
 MADAME.—Oui.
 M. LE MINISTRE.—Oh ! le plus tôt possible à présent. Je veux être déménagé avant la fin de la crise.

MADAME.—Quelle crise ?
 M. LE MINISTRE.—Mais la nôtre ! Celle de ce pays ?... la France ? Elle traverse une crise la France ! Puisse-t-elle s'en relever !

MADAME.—Oh ! elle en a déjà tant traversé. Une crise de plus ou de moins... Moi, sais-tu ce que je regretterai le plus ?

M. LE MINISTRE.—Toi ? Je vais te le dire : tout !

MADAME.—D'abord, oui. Mais spécialement ?

M. LE MINISTRE.—Je ne sais pas. Quoi ?

MADAME.—C'est le jardin avec le jet d'eau. Les gros ramiers qui me connaissaient déjà...

M. LE MINISTRE.—Bah ! ils s'habituent vite aux figures nouvelles, les gros ramiers... va ! C'est comme les huissiers.

MADAME.—Oh ! écoute. Ils étaient charmants, les huissiers ?

M. LE MINISTRE.—Tiens ! parbleu ! Ils savent qu'ils ne changeront pas, eux !

MADAME.—Une chose que j'aimais bien aussi... c'était le factionnaire qui te portait les armes... et puis le timbre qui annonçait l'entrée de ma voiture dans la grande cour sablée... et puis le concierge, sa casquette à la main, et puis...

M. LE MINISTRE, *ironique*.—Et puis les salons ? Les salons en or ?

MADAME.—Aussi. Sans doute. Et puis ton beau bureau Louis XIV... les tapisseries...

M. LE MINISTRE, *amer*.—Et puis le traitement ! Pendant que tu y es, tu peux le regretter aussi. Pleure dessus !

MADAME.—Mais oui. Et puis, les réceptions à l'Élysée... Alors... Tout ça... c'est fini... fini !

M. LE MINISTRE.—Ça recommencera.

MADAME.—Quand ?

M. LE MINISTRE.—Plutôt que tu ne le crois.

MADAME.—On t'appellera encore monsieur le ministre ?

M. LE MINISTRE.—Mais oui... Et plus... Monsieur le président du Conseil.

MADAME.—Oh ! Edouard !

M. LE MINISTRE.—Et même...

MADAME.—Quoi ?

M. LE MINISTRE.—Rien.



Elle (réserve). — Si ça n'est pas une pitié de dépenser vingt-cinq piastres pour faire réparer une vieille robe quand je puis en avoir une neuve pour deux cents piastres.

MADAME. Tais-toi ! Tu vas trop haut.
 M. LE MINISTRE, *réserve*. Oui. Peut-être.
 MADAME. C'est égal. Je voudrais déjà que ce départ fût accompli, dans le passé... J'en suis malade, de ce départ.
 M. LE MINISTRE. Songe au retour, victorieux... triomphal... à mes électeurs... à ce pays qui m'apprécie, qui me pousse en avant et qui m'aime. Car ce peuple est admirable ! Il veut aimer.
 MADAME.—En attendant, il aimera ton successeur.
 M. LE MINISTRE. Allons donc !
 MADAME. Qui ça sera-t-il ? Vois-tu à peu près ?...
 M. LE MINISTRE.—Je ne m'en occupe même pas. Encore quelque imbécile !

HENRI LAVEDAN.

SON OBJECTION

Une vieille dame qui a déjà perdu trois maris et qui vient d'en prendre un quatrième répond à ceux qui la félicitent :
 "Oh, le mariage, c'est très bien ; ce à quoi je m'objecte, ce sont les funérailles."

PREMIÈRE QUESTION

L'avocat. Maintenant je ne puis prendre votre cause à moins que vous ne me disiez l'entière vérité.
Le client. Que dois-je d'abord vous dire ?
L'avocat. Dites-moi franchement combien vous avez d'argent !

DIFFICILE A SUIVRE

Le docteur. Je vous conseillerais une promenade à pied chaque matin avant le déjeuner.
Calino. Mais, docteur, je ne suis jamais levé avant le déjeuner, vous savez !

RECETTE INFALLIBLE

Le moyen de s'endormir, dit un savant, c'est de ne penser à rien. Mais c'est une erreur. Le moyen de s'endormir c'est de penser qu'il est temps de se lever.

LE CÉLEBRE RÉNOVATEUR DES CHEVEUX... (Suite et fin)



III
 ... Merci, monsieur. Et si ce pot de pommade ne faisait pas effet, ne craignez pas de revenir. Avec de la persévérance vous êtes sûr du résultat.

Si vous toussiez prenez le - - - BAUME RHUMAL

CE QU'IL A RISQUÉ



Mme Abraham. — Ciel ! Abraham, voilà que le bedit Isaac il tient chustement d'afaler la chérufe de son arge le Noël.

M. Abraham. — Remercions Dieu que ze ne zoit bas le gochon, Repecca.

LE JETEUR D'ÉPERVIER

De loin, j'apercevais comme une forme humaine,
Noire et gesticulant d'une étrange façon,
En marchant au milieu de l'eau. — J'eus le frisson :
La mort s'offrait là-bas à quelque veuve en peine...

Et, longeant la rivière à travers le brouillard,
Je courais, pour tâcher de sauver le pauvre être,
Lorsqu'au lieu d'une femme en deuil, je vis un prêtre
Pêchant à l'épervier — sans rabat, le gaillard !

Souple et fort, poings tendus, à pleine corde... Floe !
Il le déployait rond — tout entier, d'un seul bloc.
Quant aux balles, ses dents n'avaient pas l'air d'y mordre...

Les coups se succédaient en tous sens, à foison...
A peine s'il avait dépêché son poisson
Qu'il relançait plus loin son filet, sans le tordre.

A éblouissements frais, luisaient les cieus sans voiles,
Et, longtemps, je suivis près de l'eau, les doublant,
Le grand fantôme noir au grand épervier blanc
Qui semblait maintenant pêcher dans les étoiles !...

MAURICE ROLLINAT.

CHÈQUE INCORRECT

L'autre jour une jeune demoiselle, fille d'un millionnaire bien connu, choisit dans un magasin de bijou une bague en diamant d'une valeur de \$200. Elle fit un chèque pour la somme et le remit au caissier. Le jeune homme jeta un coup d'œil sur le papier, puis regardant la jeune fille, il lui dit avec un peu d'embarras :

Il y a une erreur ici, je pense.

La jeune fille fronça les sourcils et demanda si le chèque n'était pas fait pour le plein montant.

Oui, mais...

— Mais quoi ? s'écria-t-elle avec hauteur, voulez-vous dire que ce chèque n'est pas acceptable ?

Le caissier se mit doucement à lui faire comprendre qu'il connaissait parfaitement bien sa riche cliente, mais il lui expliqua que le chèque n'était pas tout à fait correctement signé et il le lui remit.

A peine la jeune fille eut-elle jeté les yeux dessus qu'elle devint cramoisie.

Oh ! s'écria-t-elle, je comprends, et elle donna bien vite un autre chèque. Elle avait signé le premier : "Votre petite bonne amie, Jessie."

IL TROUVAIT LE TEMPS LONG

Bouleau. — Je célèbre mes noces d'or, demain.

Rouleau. — Tes noces d'or ! Mais il n'y a que deux ans que tu es marié.

Bouleau. — Oui, mais il me semble qu'il y en a cinquante.

Le Terrible Incendie de Québec

La vieille capitale vient, encore une fois, d'être ravagée par un incendie qui a pris naissance dans le quartier St-Roch. C'est le 18 qu'éclatait cette conflagration laquelle causa à la propriété une perte qui se chiffre par \$150,000. Cent cinquante bâtisses de brûlées, quatre cents personnes sans asile, ayant perdu tout ce qu'elles possédaient, tel est le bilan de l'incendie désastreux qui vers trois heures prenait naissance dans la résidence de M. Eugène Nadeau, cordonnier, Boulevard Langelier 182.

En quelques minutes les flammes avaient envahi les immeubles latéraux et le manque d'eau rendait complètement inefficaces les premiers secours.

Quand l'alarme générale eut appelé sur place toute la brigade du feu, l'incendie avait déjà fait de terribles progrès.

Les soldats, descendus de la citadelle armés de haches et munis de cordages, venaient aider au sauvetage et coupaient la route à la conflagration, en abattant quelques maisons fatalement vouées à la destruction par le feu.

A cinq heures seulement, on avait de l'eau en quantité suffisante pour alimenter les deux pompes à vapeur et inonder les décombres ; la cause en était que le tuyau principal de St-Sauveur s'était brisé dans la nuit du lundi au mardi et n'avait pu encore être réparé.

A un moment, plusieurs monuments étaient menacés d'une complète destruction, notamment l'Église de la Congrégation de St-Roch, et l'École des Frères, au coin des rues St-François et Caron. Heureusement que tout se borne à des pertes matérielles, fort élevées il est vrai, et que l'on n'a pas le regret d'avoir à enregistrer de pertes de vies.

La presse québécoise est unanime à se plaindre du système d'aqueduc qui est complètement défectueux, paraît-il, et est en grande partie la cause de l'importance des pertes.

PAS MOYEN

Tommy, âgé de cinq ans et son cousin Willie, âgé de six ans, ont eu dernièrement plusieurs petites altercations dans lesquelles Tommy invariablement a eu le dessous. Hier, sa maman lui dit :

— Tommy, c'est demain la fête de Willie, n'aimerais-tu pas à lui donner quelque chose ?

— Vous pensez bien que je le voudrais, répondit Tommy, mais vous voyez bien que je ne le puis pas, il est trop fort et trop gros pour moi.

IL LUI EN RESTAIT ENCORE UN

M. Gauche (enfonçant son parapluie dans l'aile d'un passant). — Je vous demande pardon, monsieur.

Le monsieur (poli). — Ne faites pas attention, monsieur, il me reste un autre œil.

OU ?

Le fils. — Mais pourquoi ne pourrais-je pas l'épouser ?

Le père. — Tu es trop jeune et tu ne peux te rendre compte assez de tes sentiments. Si ta mère et moi nous nous étions mariés à notre premier amour, où penses-tu que tu serais, maintenant ?

CARTE DE VISITE

Premier homme (à l'homme qui vient de le heurter brusquement dans la rue). — Idiot, malapris.

Second homme. — C'est votre nom, que vous me dites-là, n'est-ce pas ? Le mien est Lafinette.

L'UTILITÉ DES ANNONCES

L'annonce suivante paraissait dernièrement dans un de nos grands journaux quotidiens :

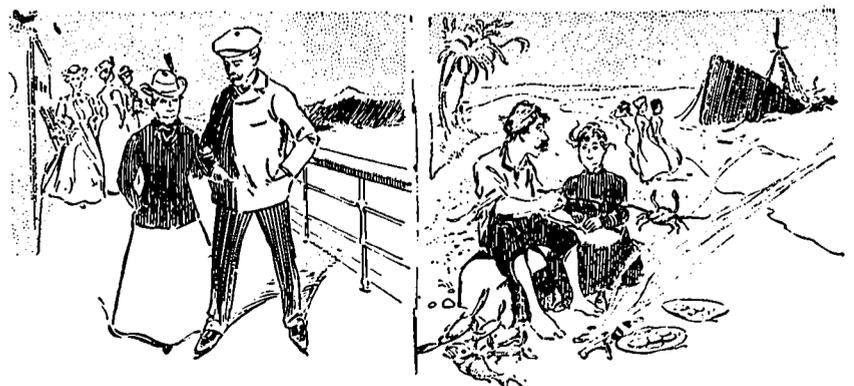
"Cher Tom, — Viens immédiatement si tu vois ceci. Si tu ne le vois pas, viens dimanche."

SA REQUÊTE

La maîtresse de la maison. — Vous semblez ne pas vous être lavé depuis un mois ?

Le tramp. — Pardon, madame. Les médecins disent que le bon temps pour prendre un bain est deux heures après le repas et je n'ai rien eu qui puisse s'appeler un repas depuis six semaines.

PHYSIOLOGIE DE L'ARGENT



I
Il a choisi une riche héritière : l'argent a parlé.

II
Mais l'argent ne parle pas sur une île déserte.

L'INCENDIE DU FAUBOURG ST-ROCH, A QUEBEC

Photographies de M. Livernois, Québec

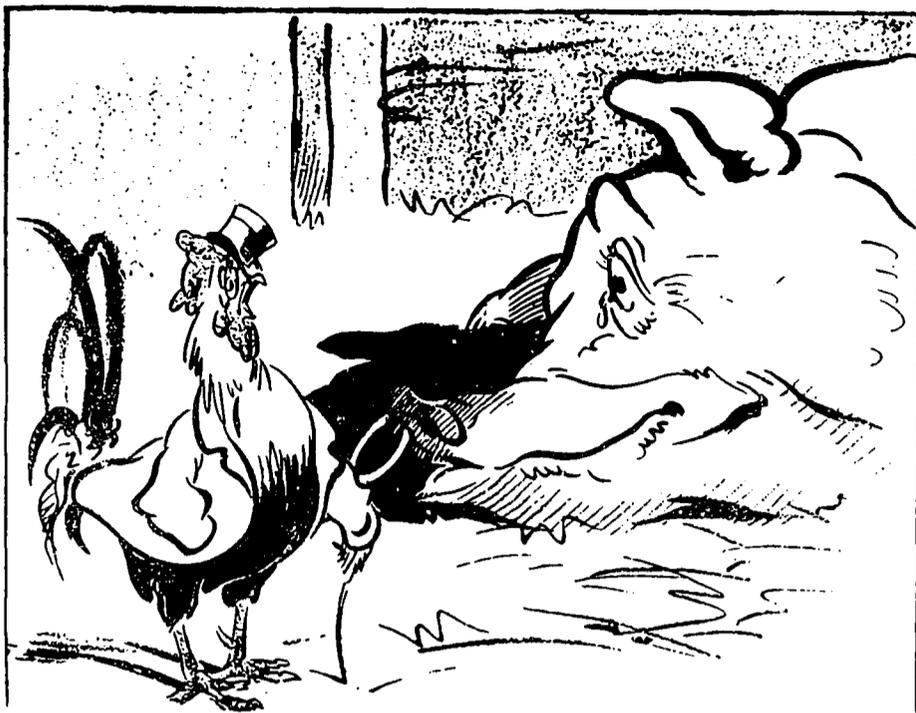


L'ASPECT SUR LA RUE ST-FRANÇOIS.



ASPECT DES RUINES, COIN DES RUES DU ROI ET ST-FRANÇOIS. (Voir page 6.)

UN ENNEMI COMMUN



Mme Lapoule. Nous devrions sympathiser ensemble, monsieur Garet : la même calamité ayant fondé sur un grand nombre de nos proches.

Mr Garet. A quoi donc faites-vous allusion, je vous prie ?

Mme Lapoule. A Fouchette au jambon, parbleu !

SAGESSE

(Pour le SAMEDI)

A Mlle M. L. S.

Stupidité des amoureux
De vivre en d'éternelles transes,
Et d'avoir toutes les souffrances,
Eux qui sont les seuls vrais heureux !

Nous qui servons les préférences
De nos coeurs épris et fiévreux,
Nous avons foi dans nos aveux

Juillet 1899.

Et nous croyons à nos constances.

Nous nous aimons comme des fous
Et de l'amour Sultan jaloux,
Ignorons les mille tortures.

Et, dans l'attente, l'on bénit
Dieu, qui nous laisse faire un nid
Pour nos félicités futures.

INGLETERRA.

TERRIBLE HISTOIRE DE BRIGANDS

C'était le soir, après souper, et nous étions quatre amis en devoir de griller quelques cigarettes en nous humectant de bière, quand Henriot, ce pince sans rire de Henriot, sollicité de nous raconter une de ces histoires abracadabrantes où il excelle d'une façon si parfaite, nous narra celle que voilà :

Je vais vous raconter une histoire de brigands : elle ne se passa pas en Catalogne mais en Grèce et les héros en furent des personnes de votre connaissance, ma belle-mère et moi.

Vous connaissez tous mes rapports plutôt tendus avec la chère femme. Elle était absolument insupportable, c'est vrai, mais, en mémoire de ma pauvre défunte, j'avais toujours résisté aux désirs, souvent féroces, qui me prenaient de la précipiter par la fenêtre ou sous les roues d'une automobile... enfin ! Il y a un mois, c'était les vacances -- vacances que je célèbre ordinairement en m'offrant un petit voyage d'agrément ; hors, ma chère belle-mère me turlupinaut pour aller faire une excursion quelconque et je m'étais décidé à en finir, une bonne fois, avec cette acariâtre créature. J'aurais bien choisi le Pôle Nord, si je n'eusse pas été obligé, par respect humain, de l'y accompagner. Je lui proposai donc subrepticement un voyage en Crète, et vous verrez tout à l'heure pourquoi, après avoir pris les renseignements les plus complets sur cette terre gréco-turque favorable, au superlatif, à l'exécution du petit plan machiavélique que je vais vous narrer.

Je savais qu'il y existait encore des brigands, de vrais brigands et, satisfait de n'avoir pas à faire le voyage d'Amérique pour en trouver, je m'adressai à l'agence Cook qui ne connaît pas d'obstacles, et m'en découvrit toute une charmante collection.

Nous partîmes donc pour l'île enchantée qu'à chantée Byron et, après de longs efforts, nous finîmes, un beau jour, par tomber entre les mains d'une bande très convenable mais dont j'eus le plus grand soin de dissimuler, vis-à-vis de belle-maman, la personnalité civique. Je connaissais le *Roi des Montagnes* sur le bout de mes doigts ce qui fait que, sans me déconcerter, je tins à l'Hadji-Stavros de la bande le court discours suivant :

« Cher monsieur, je suis un homme du monde et tout se passera, soyez en persuadé, de la façon la plus convenable. Combien désirez-vous pour rendre cette dame, qui est ma belle-mère et que je chéris tout particulièrement, à la liberté que vous lui avez ravie ?

500,000 francs, me répondit l'honnête crétois.

Madame les vaut : donc je vous la laisse et cours à Stamboul chercher la galette que je vous rapporterai dans six jours. Cela va-t-il ?

—Va !... et reviens vite, me dit Hadji-Stavros, sans cela, dans huit jours cette femme sera pendue.

—Vous comprenez, mes très chers, que je suis rentré à Paris aussi tranquille qu'un homme de mon caractère peut l'être après s'être ainsi débarrassé. Il y a quinze jours de cela et j'espère bien que la brave femme se balance au sommet d'un olivier -- elle adorait les olives -- et quelle ne reviendra jamais me tourmenter. Surtout n'ébruitez pas le coup... la diplomatie serait capable d'intervenir.

Ainsi parla Henriot. Avis à ceux qui ont des belles-mères encombrantes et qui ont cessé de plaire.

PARISIEN.

CE QUI S'APPELLE UNE GAFFE

Il y a des personnes qui sont toujours prêtes à oublier qu'elles ont été jeunes et qui ne s'aperçoivent jamais que c'est leur histoire qui se répète de nos jours. Les parents de la jeune fille, debout, avaient le front plissé par l'indignation, tandis que la malheureuse tremblait et pleurait devant eux. Les plis s'accrochèrent encore quand la mère, ayant essuyé ses lunettes, se prépara à lire la lettre trouvée dans la poche de sa fille. Cela commençait ainsi :

—“ Ange de mon existence...”

—Comment, s'écria le bonhomme, tu ne me dis pas que ça commence ainsi ? Ah ! c'est une de mes enfants qui correspond avec un tel... Mais continue, ma chère femme.

—“...Existence,” et avec un a, encore, gémit la mère.

—Cet imbécile ne sait même pas l'orthographe, dit le vieux.

“... Il m'est impossible de décrire la joie dont votre présence me remplit...”

—Ah ! Il essaye de la voir, le singe ? Mais, je t'en prie, ne me laisse plus t'interrompre. Continue, continue.

“... Que la joie soit sans bornes. J'ai passé toute la nuit à penser à vous...”

—C'est pittoresque, de façon ou d'autre.

“... et à chercher le moyen de décider l'obstiné et désagréable vieux boudeur qui ne veut pas consentir à notre union...”

—Juste ciel ! Ainsi, je suis obstiné, désagréable et vieux boudeur, hein ? attends un peu, je vais aller lui montrer...

—Mais, Théodore, mon chéri, interrompit la vieille dame.

—Oui, oui, un moment. Je pense que la main qui a pu écrire de telles choses, n'hésiterait pas davantage à verser du poison, fut-ce à ses plus chers parents et...

—Théodore, je n'ai pas encore vu l'autre côté de la feuille ; attends un peu, laisse moi voir. Hum ! “... Avec tout l'amour qui remplit mon cœur,—Théodore. 10 mai 1860.”

—Dieu me bénisse. C'est une de mes lettres à moi, hurla le bonhomme. (Sensation dans l'auditoire.)

—Oui, papa, repliqua alors la branche d'olivier, je l'ai trouvée hier ; seulement, vous ne m'avez pas laissé parler.

—Tu peux aller te promener dans le jardin, ma chère fille.

JUSTE ASSEZ

L'oncle. -- Toto, je suppose que tu as été assez sage, aujourd'hui ?

Toto. -- Non, mon oncle.

L'oncle. -- Oh... mais j'espère que tu n'as pas été trop méchant ?

Toto. -- Non, juste assez.

MOMENT SUPRÊME

Bouveau. -- Il n'y a aucun temps dans la vie où une femme ne parle pas plus qu'un homme.

Bouveau. -- Si, il y en a un !

Bouveau. -- Je voudrais bien savoir quand ?

Bouveau. -- Pendant la cérémonie du mariage.

SERVANTE MODERNE



Le maître de la maison. -- Comme vous ne me semblez pas être disposée à descendre aujourd'hui, mademoiselle Commejour, j'ai préparé moi-même le déjeuner et je vous l'apporte. Voici également le journal. Je m'en vais en ville, mais si vous aviez encore besoin de quelque chose, sonnez et ma femme montera immédiatement.

FEUILLETON DU "SAMEDI" 5 AOUT 1899 (1)

LES MARTYRS DE MORGOFF

GRAND ROMAN DE SENTIMENT INEDIT

TROISIÈME PARTIE

LE RACHAT DU PASSÉ

III. — BONHEUR !

(Suite)



La voiture venait de s'engager dans un chemin plus étroit.

— Mais elle n'avait pas encore achevé qu'il s'était déjà éloigné, qu'il était déjà loin d'elle...

Et pendant des journées entières, elle pouvait l'apercevoir, la tête baissée, les mains croisées derrière le dos, se promener d'un pas lourd à travers les allées du jardin...

A quelles pensées s'abandonnait-il?... Quelles réflexions pouvait-il faire?... Songeait-il à mettre à exécution les menaces qu'il avait fait entendre à Kernoët ou bien, au contraire, cette étrange attitude devait-elle être mise sur le compte du remords dont il lui était impossible d'étouffer la voix?... C'est ce que, naturellement, personne n'aurait pu dire...

Quoi qu'il en soit, le baron avait donc gardé pendant plusieurs semaines ces mêmes allures mystérieuses et ce même silence farouche, quand, un matin, j'arrivai au rendez-vous que nous avions chaque jour devant la grille de la bastide; je n'eus pas plutôt aperçu Adrienne que je me sentis le cœur atrocement serré.

Car à sa pâleur et à la profonde tristesse qui était répandue sur son visage, j'avais eu tout de suite le pressentiment qu'elle allait m'apprendre quelque mauvaise nouvelle...

Et je ne me trompais pas!... c'était bien d'une mauvaise nouvelle, en effet, qu'il s'agissait... d'une mauvaise nouvelle qui me fit affreusement pâlir à mon tour.

La veille, M. de Chancel avait enfin consenti à parler, consenti à dire quelques mots, mais c'était seulement pour prévenir sa fille que le lendemain ils quitteraient la bastide des Oliviers pour retourner à Paris...

Et comme je n'avais pu m'empêcher de tressaillir... comme je n'avais pu retenir un cri qui trahissait tout mon chagrin et toute ma douleur, je vis encore Adrienne, dont les yeux s'étaient emplis de lourdes larmes, essayer de me rassurer, de me rendre un peu de courage.

— Est-ce que nous ne savions pas que cela arriverait un moment

ou l'autre? me dit-elle d'une voix très douce et qu'une immense émotion faisait trembler. Est-ce que nous ne savions pas qu'un jour ou l'autre il faudrait nous quitter, il faudrait nous séparer?...

Mais, mon cher Maxime, ajouta-t-elle, dites-vous ce que je me dis à moi-même... ce que je me dis pour être plus forte: c'est que cette séparation ne sera pas de longue durée... c'est que nous nous sommes fait le serment d'être l'un à l'autre pour la vie, et que, ce serment, rien ne nous empêchera de le tenir... rien ne pourra nous le faire oublier...

Ayez donc, comme moi, confiance en l'avenir... en l'avenir qui nous dédommagera bientôt de toutes les tristesses qui nous accablent...

Puis, dans un élan plein de tendresse, elle me tendit la main et m'entraîna sous le petit bosquet où, autrefois, quand elle voulait m'envoyer à votre secours au château de Kernoët, elle m'avait fait ses confidences.

Souvent, depuis, nous avions passé là, dans ce coin si caché et si perdu, où les grandes branches des vieux arbres couvraient de leur ombre, des heures délicieuses, avec la pleine certitude que nul ne pouvait nous voir, que nul ne pouvait nous entendre...

Et comme nous venions de nous asseoir côte à côte, Adrienne laissa tomber sa tête sur mon épaule, me prit la main et me parla encore longuement tout bas.

C'était son doux aveu qu'elle me faisait encore!... C'était son serment de n'être jamais qu'à moi qu'elle me renouvelait encore!

Et moi, je pleurais comme une femme, je sanglotais tout bas comme un enfant en songeant que le lendemain la bastide des Oliviers serait vide!

— Si, si, nous nous reverrons! me dit-elle vivement. Laissez-moi partir et restez encore quelques jours ici... Je réfléchirai... Je vous écrirai... Et qui sait... oui, qui sait si bientôt je n'aurai pas une autre nouvelle à vous apprendre?...

— Une autre nouvelle? m'écriai-je.

— Oui, une autre nouvelle qui vous donnera autant de joie que celle que je viens de vous apprendre aujourd'hui vous a causé de tristesse!

Et comme je venais de la regarder avec surprise:

— Oui, oui, car je dois tout vous dire... tout vous dire pour vous donner plus de foi, plus de courage, reprit-elle vivement encore. Eh bien! je ne sais pas si c'est une illusion dont je me leurre, mais depuis quelques jours il me semble par moments que mon père me revient... que mon père n'a plus contre moi autant de ressentiment et de colère...

— Votre père! m'écriai-je de plus en plus étonné. Votre père qui vous fuit!... Votre père qui ne daigne pas même vous répondre et qui reste si froid, si glacial quand vous osez lui parler de votre tendresse!

— Oui, tout ce que vous dites est vrai! répondit-elle. Mais peut-être ne faut-il voir dans cet obstiné silence qu'il garde et dans les singulières, les mystérieuses allures qu'il a prises, qu'un dernier effort contre son orgueil, qu'un dernier effort qu'il fait avant de céder, avant de se rendre, avant de me dire:

— Mon enfant, j'avais tort de te torturer, de te martyriser... Mon enfant, j'avais tort de vouloir t'imposer ce mariage qui t'était si odieux!... Mon enfant, je ne veux plus que tu pleures... je ne veux plus que tu souffres... épouse celui que tu aimes!...

Et comme, malgré moi, je venais d'avoir un geste d'incrédulité:

— Oh! je sais bien que cela peut paraître invraisemblable, reprit-elle encore. Je sais bien qu'il n'y a pas bien longtemps nous avons eu encore, toujours à propos de ce misérable comte de Guérande, une scène des plus violentes et des plus terribles... Je sais bien que ce jour-là, il m'a signifié avec plus de force, avec plus d'énergie que jamais sa ferme volonté d'en finir...

Eh bien! pourtant, s'il était toujours dans les mêmes dispositions, pourquoi ne serait-il pas déjà revenu sur ce sujet?... Pourquoi se tairait-il sur le comte de Guérande comme il se tait sur tout le reste?... Enfin qu'attendrait-il pour me rappeler ses dernières menaces et me livrer un nouvel assaut?

Eh bien!... pas une seule fois, depuis qu'il est de retour à la bastide, il n'a fait la moindre allusion à cet homme... Et je ne vous cache pas que c'est là pour moi un véritable étonnement, une très grande surprise...

Et ce n'est pas tout! poursuivit-elle.

Des surprises et des étonnements, j'en ai eu d'autres...

C'est ainsi que depuis quelques jours j'ai cru m'apercevoir que son visage changeait très souvent, très fréquemment d'expression.

Oui, il y a des moments où son visage si dur, où son visage si sombre, brusquement s'attendrit.

Alors, s'il croit que je ne le vois pas, quelquefois il s'arrête, me regarde pendant un instant, et il me semble que toutes les ombres de son front disparaissent et dans ses yeux brille comme un éclair de pitié, comme un éclair de bonté...

Et comme je venais encore de secouer la tête d'un air de doute:

— Croyez-moi, Maxime, continua-t-elle, croyez-en mes pressen-

Incomparables contre les affections nerveuses

Femmes Malades et Faibles, employez les

Tablettes Royales Rollens

Incomparables pour jeunes filles et femmes pâles

timents... Oui, mon père me revient... oui, mon père me reviendra... oui, entre lui et moi, toute réconciliation n'est peut-être pas impossible...

— Et quelle joie pour moi si je pouvais devenir votre femme sans user des droits que la loi me donne... sans être forcée de lui arracher ce consentement que jusqu'à présent il m'a refusé... sans être obligée, enfin, de me révolter contre lui et de le traiter en ennemi quand, malgré tous les torts qu'il a eus envers moi, je ne puis m'empêcher de l'aimer encore, de l'aimer toujours...

— Aussi, mon cher Maxime, pour adoucir l'amertume et la tristesse de l'heure présente, gardez comme moi cet espoir... cet espoir qui, je vous le répète, ne vous trompera pas... cet espoir qui, bientôt, j'en ai la conviction profonde, se réalisera...

— Et quand enfin elle fut obligée de me quitter... quand enfin il fallut nous séparer, ce fut encore ce mot-là qu'elle me jeta en m'envoyant un dernier soupir, un dernier baiser :

— « Oui, bon espoir !... bon courage, Maxime !... »

— Et le lendemain, elle était partie !

— Et le lendemain, la bastide des Oliviers était vide !

— Et maintenant, je ne vivais plus que le cœur plein d'angoisse... je ne vivais plus qu'avec cette pensée qui me revenait à chaque minute, à chaque seconde :

— « Quand la reverras-tu ?... Quand la retrouveras-tu ? »

— Aussi quelle folle joie quand, après une dizaine de jours de la plus fiévreuse, de la plus anxieuse attente, je reçus enfin une lettre d'elle !

— Cette lettre, mon cher André, et vous aussi, madame la comtesse, poursuivit Maxime, vous savez ce qu'elle disait, ce qu'elle contenait...

— Adrienne m'apprenait que c'était ici que nous nous reverrions, que c'était ici, chez M. le comte de Belleruche, que nous pourrions reprendre nos doux entretiens d'autrefois et nous bercer encore de nos beaux rêves d'avenir...

— Et à chacun de nos entrevues, c'est-à-dire chaque semaine, je retrouvais Adrienne de plus en plus persuadée, de plus en plus convaincue que son espoir ne serait point trompé et que notre bonheur était proche...

— Son père, me disait-elle, se conduisait maintenant avec elle comme s'il avait pris à tâche de lui faire oublier le passé...

— Il se montrait de jour en jour plus prévenant, plus bienveillant, plus amical...

— Elle vivait auprès de lui sans crainte, et maintenant elle pouvait sortir sans qu'il la fit espionner comme autrefois, et sans qu'à son retour elle lui vît le front plus sombre...

— Enfin, non seulement il ne lui disait plus jamais un seul mot du comte de Guérande, mais encore dès que celui-ci se montrait maintenant devant lui, il ne pouvait s'empêcher de froncer les sourcils comme s'il avait été las de ses visites, excédé de sa présence.

— Et quand elle me racontait tout cela, quand elle me donnait tous ces détails, quand elle énumérait toutes les raisons qui, chaque jour, la fortifiaient de plus en plus dans sa confiance, elle avait une si belle assurance et son regard rayonnait d'une telle joie que, peu à peu, moi, d'abord si incrédule et si sceptique, j'avais fini par me laisser convaincre et par partager son espoir.

— Mais, cependant, le temps passait, les jours s'écoulaient, et nous n'en vivions pas moins toujours dans la même incertitude, toujours dans la même attente que là-bas, à la bastide des Oliviers...

— Aussi ne pouvais-je parfois m'empêcher de dire à Adrienne :

— « Oh ! c'est bien long !... bien long !... Et puisque, maintenant, vous vous croyez sûre de votre père, sûre de ne plus être repoussée par lui, pourquoi ne lui diriez-vous pas combien nous nous aimons et avec quelle impatience nous attendons le jour où nous serons enfin l'un à l'autre ? »

— « Oui, vous avez raison, c'est bien du temps perdu pour notre bonheur ! me répondait alors Adrienne avec un gros soupir. Mais attendons encore un peu... patientons encore un peu, ce sera plus sage... »

— D'ailleurs, ajoutait-elle, le cœur de mon père s'ouvre de plus en plus pour moi, et de plus en plus je sens sa tendresse qui s'éveille...

— Ne brusquons donc rien, car je ne sais pourquoi, mais je crois que je n'aurai pas même besoin de parler et que c'est lui qui parlera pour moi...

— Et si vous me voyez l'air si heureux et si rayonnant, poursuivit plus vivement le jeune comte de Rouvière, dont le front subitement s'illumina, c'est que, cette fois encore, Adrienne avait deviné juste ; c'est que, cette fois encore, Adrienne ne s'était pas trompée ; c'est que, enfin, ce matin, au moment précisément où je recommençais à me désespérer, j'ai reçu d'elle une lettre qui a failli me rendre fou de joie !...

— Une lettre d'Adrienne ?... fit vivement à son tour Yvonne.

— Oui, oui, et cette lettre n'intéresse pas seulement que moi, mais elle vous intéresse tous...

— Tous ? dit André.

— Oui, tous !

— Comment cela ?

— Vous allez voir !... Ecoutez !... écoutez plutôt !...

Le jeune homme venait de tirer une lettre de sa poche, puis, tandis que le comte et la comtesse de Chaverny se penchaient curieusement vers lui, il se mit à lire lentement ces lignes écrites par sa fiancée :

IV. — LE BARON DE CRANCEL

« Brunoy, château de la Côte.

« Mon cher Maxime.

« Vous devez vous souvenir de ce que je vous disais lors de notre dernière entrevue à Fontenay, chez notre excellent ami, M. le comte de Belleruche ?

« Je vous faisais part des graves soucis et des vives inquiétudes que me donnait la santé de mon père, et j'ajoutais que pendant quelque temps, nous serions très probablement obligés de cesser de nous voir...

« Depuis, je vous ai écrit que mes préoccupations restaient toujours les mêmes et que, sur l'ordre des médecins, nous allions quitter Paris pour aller nous installer à Brunoy, au château de la Côte.

« C'est, depuis quelques jours, chose faite ; mais laissez-moi vite vous dire que je ne vous écris pas seulement pour vous donner cette nouvelle, mais encore, mais surtout pour vous en apprendre une autre... une autre qui vous rendra bien heureux et qui vous remplira, comme moi, d'une joie immense...

« Et cette nouvelle-là, mon cher Maxime, c'est que nous touchons enfin au terme de notre incertitude, c'est-à-dire de notre souffrance : et cette nouvelle-là, c'est que tout mon espoir est aujourd'hui réalisé, c'est que, enfin, bientôt... oui, bientôt, Maxime, vous allez être mon époux !... »

Une immense émotion venait de faire tressaillir le fiancé d'Adrienne, et, malgré lui, il avait été obligé de s'interrompre.

— Continuez !... continuez ! dit vivement Yvonne, très émue aussi.

— « Oui, vous avez bien lu, Maxime, oui, bientôt vous serez mon époux ! continua de lire le jeune homme, dont la voix tremblait. Oui, mon père, qui sait combien vous m'aimez et combien je vous aime, mon père consent à notre mariage, et, désormais, le misérable de Guérande n'est plus un rival que vous puissiez craindre... le misérable de Guérande pour nous n'existe plus ! »

« Mais je vous vois d'ici tout pâle, tout saisi, vous demander si ce n'est pas un rêve que vous faites ! »

« Non, Maxime, ce n'est pas un rêve !... »

« Ecoutez-moi plutôt... écoutez que je vous raconte ce qui vient de se passer, il n'y a pas encore une heure, entre mon père et moi... que je vous raconte cette scène que je n'oublierai jamais, car elle a changé notre existence... car elle a enfin marqué pour nous le commencement de cet avenir radieux que depuis si longtemps nous attendions, que depuis si longtemps nous espérons ! »

« Comme la bastide des Oliviers, le château de la Côte est entouré d'un immense jardin d'une incomparable beauté.

« Aussi est-ce toujours pour moi une grande joie que de pouvoir m'évader de ma chambre pour aller m'égarer à travers ses immenses allées toutes pleines de silence et d'ombre... »

« Et là, tantôt marchant lentement et au hasard, tantôt m'asseyant avec un livre sur mes genoux... un livre dont j'oublie le plus souvent de tourner les pages... je pense, je rêve, je songe... »

« Et où vont alors toutes mes pensées, et où vont alors tous mes rêves, ai-je besoin de vous le dire, mon cher Maxime ? »

« C'est toujours vous que je vois, c'est toujours vous que j'entends, toujours vers vous que s'élançait tout mon cœur et toute mon âme ! »

« Or, tout à l'heure, j'étais précisément ainsi, toute pensive et toute songeuse, quand, tout à coup, un bruit léger que je venais d'entendre me fit lever les yeux... ! »

« C'était mon père qui, très doucement, très lentement, s'avancait vers moi, et je ne l'avais pas plutôt aperçu que je sentis une atroce angoisse me serrer le cœur.

« Car jamais encore je ne l'avais vu aussi faible et aussi chancelant ; car jamais encore il ne m'était apparu aussi pâle et aussi défait.

« Sa haute taille était de plus en plus courbée, ses joues semblaient enfoncées encore creusées depuis la veille ; ses yeux, profondément enfoncés, étinçelaient d'une fièvre ardente sous ses épais sourcils, et lui qui, naguère encore, marchait d'un pas si ferme, il ne marchait plus, il se traînait lourdement, péniblement, comme s'il n'avait plus eu la force de se soutenir.

« Je venais déjà de courir à sa rencontre et de passer mon bras sous le sien... »

“ Il me remercia d'un sourire, puis, comme nous venions de faire quelques pas :

“ — Je te cherchais, Adrienne, me dit-il. Asseyons-nous ici... asseyons-nous sur ce banc où, tout à l'heure, tu rêvais... tu songeais... Et à quoi pensais-tu, mon enfant?... Au passé, sans doute ? ”

“ Et sa voix était si douce, et le regard qu'il attachait sur moi était si profond, que je ne pus m'empêcher de tressaillir.

“ — Oui, au passé, reprit-il au bout d'un instant, la voix très sourde, c'est-à-dire l'existence si triste et si malheureuse que je t'ai faite... ”

“ — Mon père ! ”

“ — C'est-à-dire à tous les chagrins que je t'ai causés... à toutes les larmes que je t'ai fait verser... à tous les désespoirs dont je t'ai si souvent accablée... ”

“ — Mon père ! ”

“ — C'est-à-dire à toutes mes duretés, à toutes mes tyrannies, à toutes mes injustices... ”

“ Et comme je venais de me jeter à son cou, comme je le suppliais de se taire :

“ — Eh bien, moi aussi, je viens de l'évoquer, ce passé, dit-il vivement, fiévreusement, et si tu me vois un peu plus pâle, c'est que je me suis peut-être oublié trop longtemps à me le rappeler... ”

“ — Non, non, vous vous trompez, mon père ! m'écriai-je ; non, ce n'est point dans ces souvenirs-là, dans ces souvenirs auxquels vous faites allusion que je m'absorbais, je vous le jure !... ”

“ Mais, à son tour, il venait, d'un geste, de m'interrompre.

“ — Tais-toi !... tais-toi, mon enfant ! fit-il la voix toujours très douce. Si ces souvenirs, tu as pu les oublier... moi, maintenant, je le voudrais que je ne le pourrais pas... que je ne le pourrais plus ! ”

“ Et quand ils se réveillent en moi, comme tout à l'heure encore, je me demande si c'est bien vrai que je t'aimais... si c'est bien vrai que j'ai pu si longtemps rester sourd à tes prières, insensible à tes larmes... si c'est bien vrai que j'avais ce cœur-là, ce cœur de pierre que rien ne pouvait toucher, que rien ne pouvait attendrir, que rien ne pouvait émouvoir... si c'est bien vrai, enfin, qu'au lieu d'être un père j'étais un monstre !... ”

“ Oui, voilà ce que je me dis... voilà ce que je me demande, et alors, accablé de honte, accablé de remords, je courbe la tête en pensant que peut-être tu ne m'aimes plus !... ”

“ — Oh ! mon père ! ”

“ — Que bien des fois, peut-être, tu as dû me maudire ! ”

“ — Jamais ! jamais ! m'écriai-je encore en l'étreignant de toutes mes forces. Et je suis toujours votre enfant qui vous respecte... votre enfant qui a pour vous la même affection et la même tendresse ! ”

“ — Et c'est vrai ? Est-ce bien vrai ce que tu viens de me dire ? s'écria-t-il en s'emparant vivement de mes mains, tandis que je sentais tout son corps trembler et que sa voix devenait de plus en plus sourde. Est-ce bien vrai que tu n'as contre moi aucune arrière-pensée, aucune rancune ? Est-ce bien vrai que tu m'as pardonné ? que tu me pardonnes ?... ”

“ Et comme j'étais trop émue pour pouvoir lui répondre... comme, malgré moi, mes yeux venaient de s'emplier de larmes, ce fut lui qui, à son tour, me prit dans ses bras, me serra longuement et de toutes ses forces contre son cœur.

“ — Adrienne !... Adrienne ! murmura-t-il en me couvrant le front de baisers fous, de baisers éperdus. Mon enfant !... Ma fi ! le !... ”

“ Et c'étaient à présent sur ses joues si pâles, sur son visage si livide, de grosses larmes qui glissaient, de lourdes larmes qui coulaient... ”

“ Oui, mon père pleurait ! ”

“ Oui, le baron de Chancel sanglotait ! ”

“ Oh ! cet homme qui s'était si souvent dressé en face de moi, si dur et si hautain ; cet homme qui m'avait si souvent fait entendre les plus terribles menaces : cet homme dont le seul aspect, d'puis que j'avais brisé mon mariage avec le comte de Guérande, m'avait si souvent remplie de terreur et glacée d'épouvante ; oui, cet homme était en proie à un tel chagrin, à une telle douleur, à un tel repentir, que je le regardais de plus en plus saisie, ne trouvant pas un seul mot à dire, une seule parole à prononcer.

“ Puis, brusquement, se redressant :

“ — Mais ne parlons plus du passé, reprit-il vivement et d'une voix plus ferme, de ce passé qui pèse si lourdement à ma conscience et dont le souvenir me tue !... ”

“ Mais parlons de l'avenir, Adrienne... de l'avenir que tu as rêvé et que je voudrais te faire... ”

“ Et comme je n'avais pu m'empêcher de tressaillir... comme, en pensant à vous, mon cher Maxime, je venais de sentir soudain une immense émotion m'envahir :

“ — Oh ! ne te trouble pas ainsi... ne rougis pas ainsi, reprit-il avec l'accent le plus tendre, le plus affectueux, car alors je croirais que tu me crains encore, que je t'effraie encore... ”

“ — Mon père ! ”

“ — Mais, au contraire, parle-moi sans détours... mais, au contraire, sois aussi franche aujourd'hui que tu l'as été autrefois... ”

“ — Autrefois ? balbutiai-je encore.

“ — Oui, autrefois... ”

“ Il avait hésité, puis, après quelques secondes, très bas :

“ — Oui, autrefois, à la bastide des Oliviers, dit-il. Est-ce que tu ne t'en souviens pas ? ”

“ — Si, mon père.

“ — Ce jour-là, le comte de Guérande, appelé par moi, était revenu près de nous, et comme j'étais encore assez stupide, assez coupable et assez criminel... ”

“ — Mon père ! ”

“ — Oui, c'est le mot !... assez criminel pour vouloir encore t'imposer ma volonté... pour vouloir encore te condamner à ce mariage que tu repoussais avec tant d'horreur... ”

“ — Et qui aurait fait le malheur de ma vie, mon père ! ”

“ — Ne m'as-tu pas, dans un moment d'indignation et de révolte, crié que tu n'étais plus libre ?... ”

“ — Oui, mon père.

“ — Que tu en aimais un autre ? ”

“ — Oui, mon père.

“ — Un autre à qui ton cœur s'était donné et à qui tu avais fait le serment d'appartenir.

“ — Oui, mon père.

“ — Un autre enfin qui était ton fiancé et qui seul serait ton époux ? ”

“ — Oui, mon père.

“ — Et cet autre ne s'appelait-il pas, si j'ai bonne mémoire, le comte de Rouvière ? ”

“ — Oui, mon père, le comte Maxime de Rouvière... ”

“ — Un jeune homme qui habitait non loin de nous, non loin de notre bastide, un très ancien domaine ? ”

“ — Oui, mon père, un vieux domaine où s'est écoulée son enfance... un vieux domaine où il venait presque chaque été... ”

“ — Et c'est ainsi que tu l'as connu, sans doute ? ”

“ — Non, mon père.

“ — Ah ! ”

“ — Je le connaissais bien longtemps avant que nous venions à nous installer ici... bien longtemps avant que nous venions à la bastide... ”

“ — Vraiment ? ”

“ — Oh ! oui, depuis plusieurs années déjà... ”

“ Et alors je racontais à mon père comment, autrefois, nous nous étions rencontrés par hasard au bord de la mer, et comment, dès le premier jour, mon cœur s'était donné à vous ; comment, dès cette première rencontre, j'avais senti que je ne pourrais plus vous oublier.

“ Puis enfin, je lui racontai également comment, alors que je me désespérais en pensant que peut-être je ne vous reverrais jamais, le hasard nous avait encore mis tout à coup en face l'un de l'autre, un matin que vous passiez devant la bastide.

“ Mon père m'avait écouté très attentivement, puis, après un moment de silence :

“ — Comte de Rouvière ?... Comte de Rouvière ? murmura-t-il lentement. Oui, oui, ce n'est pas la première fois que j'entends ce nom-là... ”

“ — Un nom deux fois célèbre, deux fois glorieux ? m'écriai-je vivement. Glorieux par le père qui fut un de nos plus vaillants et de nos plus illustres généraux... ”

“ — Oui, oui, c'est cela ! ”

“ — Et glorieux aussi par le fils qui est un de nos plus grands poètes... ”

“ — Ton fiancé ! ”

“ — Oui, mon fiancé a donné encore plus d'éclat au grand nom qu'on lui avait laissé... mon fiancé est l'un des hommes les plus remarquables de son pays ! ”

“ — Comme tu dis cela ! fit mon père avec un sourire. Oh ! oui, on voit bien que tu l'aimes ! ”

“ Puis, devenant tout de suite plus grave, il ajouta :

“ — Eh bien, mon enfant, puisqu'il en est ainsi... puisque cet amour seul peut faire bonheur de ta vie... écris au comte de Rouvière et dis-lui que je serais heureux de l'accueillir comme mon fils.

“ Et comme je n'avais pu retenir un cri de joie... comme, malgré moi, je venais de tomber à ses genoux et de couvrir ses mains de baisers :

“ — Oui, écris-lui, ajouta-t-il encore, tandis qu'un nuage de tristesse passait sur son front ; mais dis-lui qu'il ne perde pas de temps, dis-lui qu'il se hâte, car je sens bien que je m'en vais... que chaque jour mes forces diminuent... que chaque jour je bैसे de plus en plus... et je ne voudrais pas mourir avant d'avoir vu votre joie, avant d'avoir vu votre bonheur... ”

“ Et il avait dit ses mots avec une conviction si profonde et un accent si touchant, que mes yeux s'étaient emplis de larmes.

“ — Ne pleure pas, mon enfant, ne pleure pas, reprit-il en me relevant et en me serrant très longuement, très étroitement contre sa poitrine. Peut-être, après tout, ai-je tort de m'alarmer, de me frapper ainsi ? Mais n'est-il pas plus sage et plus prudent de tout

prévoir ? ... Par conséquent, que M. de Rouvière vienne vite et que bientôt je puisse avoir, moi aussi, la grande joie, le grand bonheur de te voir rayonnante et radieuse sous ton voile de fiancée. . . .

“ Car ce jour-là sera aussi un beau jour pour moi, ma chère Adrienne.

“ Car, en vous voyant heureux, et heureux par moi, peut-être oublierai-je, pendant quelques instants, tous les remords qui me poursuivent, tous les remords qui me torturent. . . .

— Mon père !

— Car, en vous sentant tous les deux près de moi, tous les deux à mes côtés, peut-être connaîtrai-je enfin le bonheur de ne plus être haï, de ne plus être maudit de tout le monde. . . .

“ Haï et maudit comme je dois l'être par Yvonne !

— Mon père !

— Haï et maudit comme je dois l'être par son fils... par le petit Maurice !

— Mon père !

— Haï et maudit comme je dois l'être par cette pauvre enfant... par cette pauvre petite Suzanne !... Haï et maudit comme je dois l'être par sa mère... par cette malheureuse femme qui, grâce à mon infamie, grâce à mon crime, a connu la plus terrible douleur, le plus horrible désespoir !”

“ Il venait d'avoir comme un frisson et il était devenu si pâle, si livide, que j'eus peur.

“ Puis, sans me laisser le temps de dire un mot :

— Yvonne !... Yvonne ! reprit-il d'une voix sourde, saccadée. Oh ! quand je pense à elle, je sens là comme un poids énorme qui m'opprime, comme un poids énorme qui m'étouffe !

“ Yvonne !... Yvonne !... Est-ce que c'est vrai que j'ai été pour elle si dur, si implacable, si barbare ?

“ Est-ce vrai que j'ai pu faire expier si chèrement, si cruellement, si injustement à cette innocente une faute qui n'était pas la sienne, une faute qu'elle n'avait pas commise ?

“ Est-ce vrai que j'ai été assez lâche pour me venger sur elle, pour faire retomber sur elle, de qui j'aurais dû avoir pitié, toute ma colère et toute ma haine ?

“ Hélas ! oui, c'est vrai !... Hélas, oui, j'ai pu avoir le triste courage de la chasser, de la jeter dans la rue, de la livrer seule et sans défense à tous les hasards et à tous les dangers de la vie, quand, les mains jointes, elle me suppliait de l'épargner, quand, tout en larmes, elle demandait grâce !

“ Oh ! cette scène-là... cette scène si terrible et si déchirante... cette scène que j'avais pendant si longtemps oubliée, avec quelle netteté, avec quelle force, avec quel remords aussi le souvenir maintenant s'en réveille en moi !

“ Je voudrais ne plus y penser... je voudrais ne plus avoir ce tableau devant les yeux, mais c'est en vain. . . .

“ Malgré moi, toujours à présent ma pensée se reporte à cette heure-là... toujours je me revois surgissant brusquement en face d'elle, l'air si menaçant et le regard si terrible qu'à peine m'avait-elle vu qu'elle recula avec un mouvement d'effroi. . . .

“ Et j'entends encore le cri qu'elle jeta :

— Père, qu'avez-vous ? Père, que vous ai-je fait ?”

“ Mais elle n'avait pas encore achevé que je m'étais déjà rué sur elle comme un fou furieux.

— Votre père !... Je ne suis pas votre père et vous n'êtes pas ma fille ! lui criai-je en pleine figure. Sortez !... Cette maison n'est plus la vôtre !... Sortez !... Sortez !”

“ Et de plus en plus menaçant, de plus en plus terrible, je lui montrai la porte.

“ Sous la brutalité de mon étreinte, elle était tombée à genoux, et toute tremblante, toute frissonnante et plus pâle qu'une morte, elle me regardait, ne me comprenant pas, ne pouvant pas me comprendre.

“ Et lentement, elle releva, murmurant encore avec des sanglots :

— Père, qu'avez-vous ?... Père, que vous ai-je fait ?”

“ Mais, soudain, elle se redressa... mais, soudain, elle bondit sous l'outrage que je venais de lui faire en lui criant encore en plein visage :

— Taisez-vous !... taisez-vous !... Quand je vous dis que votre mère m'a trompé... que votre mère m'a trahi et que vous êtes la fille d'un autre !”

“ La fille d'un autre !

“ A ce mot, dont je venais de la foudroyer, elle devint plus livide encore et ses yeux étincelèrent de colère, étincelèrent d'indignation.

“ Et c'était elle maintenant qui, la voix vibrante, défendait la mémoire de sa mère !... Et c'était elle maintenant qui me fermait la bouche, qui me forçait à me taire !

“ Mais, brusquement, je me ruai de nouveau sur elle... brusquement elle disparut. . . .

“ Pendant quelques secondes, j'entendis le bruit de ses sanglots, de ses cris étouffés, puis plus rien !

“ Elle venait de franchir pour la dernière fois la porte de l'hôtel... elle venait de quitter pour toujours cette maison que quelques heures auparavant elle aimait encore de sa gaieté et de sa joie. . . .

“ Et maintenant, parce que je n'avais écouté que mon ressentiment et ma colère... et maintenant, parce que j'avais été cruel quand peut-être il aurait fallu être généreux, elle s'en allait le cœur brisé, la tête perdue, toute seule dans l'abandon, toute seule dans l'inconnu !

“ Et, par ma faute, commençait pour elle une vie de chagrins, de douleur et de misère !

“ Et, par ma faute, elle trouvait sur son chemin ce perfide et ce fourbe qui s'appelle le comte de Guérande !

“ Et, par ma faute, de tristesse en tristesse, de désespoir en désespoir, elle en arrivait jusqu'à la dénuce... jusqu'à la folie !

“ Et je n'étais pas encore satisfait !... Et ma vengeance, pour atteindre une autre... l'autre !... allait la poursuivre encore !... la frapper encore !... Et comme si cet asile où on l'avait jetée... comme si cette lugubre maison de folles n'était pas déjà pour elle une tombe, il me fallut, pour l'ensevelir, pour la murer toute vivante, les sombres cellules, les noirs cachots du château de Morgoff !

“ Oh ! non, quand je me souviens, comment pourrait-elle oublier !... Quand je me sens moi-même indigné de pardon, comment pourrait-elle pardonner ?”

“ Et j'allais encore l'interrompre... Et j'allais lui crier :

— Ne désespérez pas... Je connais le cœur de ma sœur... le cœur d'Yvonne !... Votre remord et votre repentir la toucheront... elle pardonnera !”

“ Mais, cette fois encore, il ne me laissa pas le temps de prononcer une parole.

— Et l'enfant... et le petit Maurice... et ce pauvre petit être que tu m'avais emmené et qui, lui aussi, était innocent, et qui, lui aussi, ne m'avait rien fait ! venait-il déjà de reprendre d'une voix de plus en plus sourde, de plus en plus fiévreuse.

“ Oh ! cette scène-là aussi je m'en souviens, et je suis bien sûr que tu ne l'as pas oublié non plus, Adrienne. . . .

“ Quand à moi, j'ai revu bien souvent cet enfant avec son visage si douloureux et si pâle, son regard si doux et triste... et bien souvent aussi je t'ai revue le poussant doucement devant moi et me suppliant d'avoir pitié de lui. . . .

— Grâce au moins pour lui... grâce au moins pour l'enfant ! me disais-tu. Il n'a plus que nous, mon père, ne le renvoyez pas, ne soyez pas aussi implacable pour lui !”

“ Et tout en me parlant ainsi, tout en m'adressant ta prière, tu avais des larmes dans les yeux, tandis que je voyais le pauvre petit courber la tête et trembler d'émotion, trembler de peur aussi. . . .

“ Car j'avais avec lui le même air menaçant et le même regard terrible que j'avais eus avec la mère. . . .

“ Car je n'avais pu le voir sans me sentir devenir fou de colère, devenir fou de rage. . . .

“ Car le fils d'Yvonne, n'était-ce pas aussi le fils de l'autre !

“ Et cette pensée-là me remplit le cerveau d'un tel vertige... me remplit le cerveau d'une telle folie, que je n'entendis plus, que je ne veux plus t'entendre !

“ Et tu as beau me supplier encore, faire appel encore à ma pitié, te cramponner à moi de toute tes forces... tu as beau me crier qu'il n'aura pas de toit, pas de pain, que c'est la plus affreuse misère qui le guette, la mort peut-être qui l'attend... et l'enfant, tout son visage baigné de larmes, a beau m'implorer aussi par son attitude, mon cœur n'a pas un tressaillement, et c'est avec un mot terrible, un mot qui était une infamie et une lâcheté, qu'à son tour je le chasse, qu'à son tour je le jette dans la rue !

“ Et par ma faute encore, cet enfant que j'aurais pu consoler, dont j'aurais pu adoucir la douleur, à qui j'aurais pu, si j'avais été plus humain, rendre un peu de force et un peu de courage, cet enfant se lamente et se désespère !

“ Et par ma faute encore, le voilà qui erre à l'aventure, perdu dans ce grand Paris où il ne connaît personne... perdu dans cette foule immense où il n'a pas un ami !

“ Et par ma faute encore, après avoir erré longtemps au hasard, peut-être va-t-il tomber tout à coup épuisé de souffrances, épuisé de misère, et qui sait si demain on ne le retrouvera pas là-bas, sur une des dalles de la Morgue !

“ Oui, voilà ce qu'il a connu par moi, ce qu'il a souffert par moi, cet enfant !... Et quand le souvenir de ce crime est comme un fer rouge qui me brûle, comment voudrais-tu que celui-là aussi puisse oublier, que celui-là aussi puisse pardonner !

— Mon père, il pardonnera ! m'écriai-je en voyant son visage devenir encore plus sombre. Maurice est un cœur noble et généreux... Il pardonnera, je vous le jure !

“ Mais il ne m'avait pas entendu.

“ Le regard fixe, parlant de plus en plus sourdement, il suivait déjà le cours de ses pensées.

— Puis c'est cette petite Suzanne... c'est sa mère, continua-t-il. Oh ! le crime que j'ai commis envers elles est peut-être encore plus atroce, plus horrible, plus insensé !

“ Ces deux créatures qui s'adoraient vivaient heureuses l'une près de l'autre.

“Elles avaient eu aussi une vie bien triste, elles avaient aussi beaucoup souffert, et ce n'était que depuis peu de temps que le bonheur avait commencé à leur sourire....

“Et, misérable que je suis, ce bonheur-là je le détruis!... ce bonheur-là, je l'anéantis!....

“Sans les connaître, sans avoir contre elles le moindre prétexte de rancune et de haine, je consens à les torturer, à me faire le complice du lâche de Guérande, et moi, baron de Chancel, je tombe si bas dans l'infamie que je ne puis plus avoir que du dégoût et de l'horreur pour moi-même.

“Voleur d'enfant!

“Est-ce bien vrai que j'ai mérité ce nom-là?

“Est-ce bien vrai que j'ai fait cela?....

“Est-ce bien vrai que, pour aider à dépouiller cette pauvre femme de sa fortune, je lui ai pris sa fille... sa fille cachée, séquestrée, murée aussi au château de Morgoff!....

“Oui, c'est vrai!... Oui, j'ai fait cela!... Oui, sans motif, sans raison, et tout simplement par complaisance, tout simplement pour obliger le misérable de Guérande, j'ai été capable de cette chose inouïe, de cette chose monstrueuse! Oui, j'ai failli tuer cette enfant et j'ai failli tuer sa mère!....

“Et comment celles-là aussi pourraient-elles pardonner?... Et comment celles-là aussi ne se souviendraient-elles pas toujours



...ce fut un tonnerre d'applaudissements, de cris de plus en plus enthousiastes.

qu'elles ont été mes victimes?... Et comment celles-là aussi ne m'accablent-elles pas de leur haine, ne m'accablent-elles pas de leur malédiction?....

“Et voilà pourquoi je t'ai dit, et voilà pourquoi je te répète : Que le comte de Rouvière se hâte... que ton fiancé vienne vite!... Que je puisse, s'il me reste encore un peu de temps à vivre, vous voir heureux!... Que je puisse, pour adoucir et calmer un peu mes remords, pour apaiser un peu les reproches de ma conscience, me dire que votre joie est mon œuvre!... Oui, que je puisse me dire avant de mourir que je laisse deux êtres qui pourront penser à moi sans me mépriser et sans me haïr... deux êtres qui, ayant pitié de moi, me garderont peut-être un bon souvenir!....

“Et il resta longtemps silencieux, car sa voix était devenue si faible et son souffle si court, qu'il semblait ne plus avoir la force de parler.

“Et cet homme dont le visage était autrefois si glacial, le front si orgueilleux, le regard si hautain, avait en ce moment une attitude si abattue et si humble que je me sentais de plus en plus émue, de plus en plus attendrie.

“Je venais encore de lui prendre les mains et je les serrais de plus en plus tendrement dans les miennes, mais il restait toujours le regard perdu, hochant de temps à autre brusquement la tête comme s'il répondait à ses secrètes pensées.

“Puis, si bas que j'étais obligée de me pencher pour l'entendre :

“—Oui, oui, reprit-il, que je puisse vivre mes derniers jours entouré de votre affection... que je puisse m'éteindre entouré de votre tendresse, et je m'en irai plus tranquille!

“Mais, écoute-moi, Adrienne, ajouta-t-il plus vivement, plus fiévreusement, écoute-moi et promets-moi, jure-moi de faire ce que je vais te demander....

“—Oui, mon père, oui, quel que soit votre désir, je l'exaucerai!... Parlez! lui dis-je.

“—Eh bien, quand je ne serai plus, — oh! ne cherche pas à m'interrompre, n'essaie pas de me donner un espoir qu'un avenir prochain tromperait... un espoir que, du reste, je ne partagerais pas, car je sens bien que de jour en jour, presque d'heure en heure, ma vie de plus en plus s'en va, — eh bien, quand je ne serai plus, promets-moi d'aller trouver ta sœur, d'aller trouver Yvonne, et ce que je n'oserais pas lui dire moi-même, ce que je n'oserais pas lui demander, dis-le-lui, demande-le-lui pour moi!....

“Répète-lui les paroles que tu viens d'entendre... Fais-lui connaître l'entretien que nous venons d'avoir et supplie-la de ne pas être à son tour aussi impitoyable, aussi implacable pour moi que je l'ai été pour elle... supplie-la, au nom de votre affection et de votre tendresse... au nom de sa mère, dont elle a gardé un si profond souvenir, d'avoir pitié de son bourreau et de faire grâce à ma mémoire....

“—Mon père!

“—Alors, — c'est une espérance dont je suis heureux de me bercer, — qui sait si par amitié pour toi et si, pour ne pas te faire de la peine, elle ne consentira pas à laisser tomber de ses lèvres des paroles d'oubli et de pardon?

“—Oh! je vous le promets d'avance!... je vous le promets pour elle! m'écriai-je. Oui, ce pardon que tout à l'heure vous croyiez ne jamais obtenir, si Yvonne était là, si Yvonne pouvait vous entendre, elle vous l'accorderait... elle vous l'a déjà accordé, je vous le jure!”

“Et comme il allait continuer, cette fois ce fut moi qui l'interrompis.

“—Et ce n'est pas seulement en son nom que je vous parle, repris-je avec plus de force, ce n'est pas seulement en son nom que je vous fais cette promesse, mais je vous la fais aussi au nom de son fils, au nom de Maurice!... mais je vous la fais aussi au nom de Suzanne, au nom de sa mère!

“Et quant à M. le comte de Belleruche....

“—Adrienne!

“—N'a-t-il pas aussi souffert par vous?

“—C'est vrai!

“—Mais il a l'âme trop haute... mais il est trop heureux maintenant pour que son cœur reste fermé à la clémence....”

“Mon père ne répondit pas et demeura un long moment pensif.

“Mais peu à peu, son visage, tout à l'heure si sombre, si douloureux même, paraissait se rasséréner....

“Enfin, tout à coup se levant :

“—Viens! dit-il. Marchons!... Tes paroles m'ont fait tant de bien qu'il me semble que je me sens plus fort....”

“Et à mesure que nous avançons dans le jardin... à mesure que nous nous égarions à travers ses immenses allées, il me semblait, en effet, qu'il marchait d'un pas plus ferme et plus sûr et qu'il s'appuyait moins lourdement à mon bras....

“Notre promenade se prolongea pendant environ une heure qui me parut longue comme un siècle tant j'avais hâte de rentrer chez moi... tant j'avais hâte de vous écrire ce que vous venez de lire... tant j'avais hâte de vous crier : Mon cher Maxime, il n'y a plus d'obstacle entre nous!... Venez vite, mon père vous attend pour mettre votre main dans la mienne!

“Oui, venez vite, mais allez d'abord à l'ontenay porter à Yvonne et à tous ceux qui nous aiment cette grande et bonne nouvelle.

“Car depuis un long mois qu'elle ne m'a revue et que, sans doute, elle ne vous a pas revu non plus, ma chère sœur doit être très inquiète....

“Rassurez-la... Expliquez-lui que si je ne suis pas retourné vers elle et si je ne lui ai pas écrit, c'est que, chaque jour, je pensais pouvoir disposer de quelques heures le lendemain, et que, le lendemain, j'étais toujours retenue auprès de mon père par les mêmes soucis et les mêmes préoccupations....

“Dites-lui cela et dites-lui aussi combien je l'aime et combien je suis heureuse....

“Et venez vite, Maxime, venez ici où vous retrouverez celle qui bientôt sera votre femme, ici où vous trouverez aussi le bonheur....

“En attendant que j'aie l'immense joie de vous revoir, ma pensée, comme toujours, ira constamment vers vous.

“A bientôt!

“ADRIENNE.”

Maxime venait d'achever sa lecture, et il aurait fallu voir en ce moment le visage d'Yvonne!

Jamais, même le jour de son mariage, même le jour où, jeune épouse, elle avait passé si radieuse au bras d'André, elle n'avait eu le front plus rayonnant, plus resplendissant!

“ Elle s'était vivement emparée des mains de Maxime, puis les serrant avec force, si profondément émue que sa voix tremblait et que des larmes brillaient dans ses yeux :

— Chère sœur !.. Chère Adrienne ! s'écria-t-elle. Enfin, pour elle aussi, c'est donc la fin de toutes les tristesses, de tous les chagrins ! Enfin, pour elle aussi, le bonheur est donc enfin venu !

“ Oh ! dites-lui bien combien je suis contente, combien je suis heureuse aussi !... Dites-lui que la bonne nouvelle que vous venez de m'apporter m'a causé une joie si vive, une joie si folle que je n'ai pu m'empêcher de pleurer !... ”

“ Car, c'est vrai, je pleure ! ”

“ Et voyez André ! ajouta-t-elle en montrant son mari. Il est aussi tout pâle de surprise, tout pâle de joie... ”

— Oui, Yvonne a raison, je suis encore tout saisi de ce que vous venez de nous apprendre, mon cher Maxime, dit vivement le comte de Chaverny. Et comment pourrait-il en être autrement quand j'ai pour Adrienne toute l'affection qu'on peut avoir pour une sœur, et pour vous tout l'attachement qu'on peut avoir pour un ami ?

Et sa main serrait énergiquement la main du jeune comte de Rouvière.

— Et quant à lui... quant au baron de Chancel... quant au pardon que cet homme qui m'a tant torturé implore de moi aujourd'hui, reprit Yvonne, la voix très grave, dites à Adrienne que je l'accorde... dites à Adrienne que je pardonne !... ”

— Oh ! merci !... merci pour elle ! s'écria Maxime.

“ — Oui, je ne veux pas que cet homme souffre à cause de moi comme j'ai souffert à cause de lui !... Oui, je ne veux pas, puisque enfin le remords et le repentir le rachètent, être pour lui sans pitié ! Oui, je ne veux pas que mon souvenir puisse être le tourment de sa vieillesse, le supplice de ses derniers jours ! ”

“ Portez-lui donc mon pardon, et portez-lui aussi celui de mon fils, celui de Maurice !... ”

“ Moi, j'oublierai toutes les tristesses et tous les désespoirs de mon abandon... ”

“ J'oublierai mes heures d'agonie au château de Morgoff... et l'infâme Micheline, et l'horrible Korrigan, ces deux monstres qui me remplissaient de tant d'épouvante et d'effroi... ”

“ Et lui, mon enfant, et lui, mon fils, il oubliera qu'il fut comme moi chassé par le baron de Chancel... qu'il fut comme moi jeté par lui dans la rue ! ”

“ Il oubliera toutes ses trances et toutes ses angoisses de pauvre enfant sans gîte, de pauvre enfant sans famille, de pauvre enfant perdu seul au milieu des hasards de la vie ! ”

“ Il oubliera qu'il a failli mourir parce qu'on lui avait volé sa mère ! ”

“ Oui, si le baron de Chancel doit mourir, qu'il meure en paix ; nous lui avons pardonné ! ”

Et Yvonne avait à peine achevé ces derniers mots, prononcés d'une voix presque solennelle, que, soudain, elle tressaillit, ainsi que Maxime et André.

Car une voix très grave aussi, une voix qui tout à coup s'était élevée derrière eux, venait de dire :

— Et moi aussi, je pardonne !

Et lentement, Clotilde apparut ; lentement, Clotilde s'avança... ”

Car depuis quelques minutes elle était là avec Suzanne et Fernand... là, avec le comte de Belleruche et le docteur Laval... là, à partir du moment où Maxime avait lu tout ce qu'Adrienne lui écrivait du repentir et du remords de son père, et de la promesse qu'elle lui avait faite d'obtenir son pardon.

— Oui, monsieur de Rouvière, moi aussi, je pardonne ; moi aussi, j'oublie, reprit la mère de la petite Suzanne, car je suis trop heureuse pour qu'il y ait dans mon cœur encore place pour la haine !

Et, souriante, elle venait de laisser tomber l'une de ses mains dans la main de sa fille, l'autre dans la main du marquis de Prades.

— Et dites aussi à cette chère Adrienne, qu'il me tarde tant de revoir, qu'il me tarde tant d'embrasser, ajouta-t-elle, que ma petite Suzanne aussi oubliera, pardonnera... N'est-ce pas, mon enfant ?

— Oh ! oui, mère, répondit la petite en se jetant dans ses bras.

Alors, s'avancant à son tour :

— Et quant à moi, mon cher Maxime, dit vivement le comte de Belleruche, quand vous reverrez votre fiancée, quand vous reverrez Adrienne... ”

— Aujourd'hui même, M. le comte !

— Dites-lui que pour moi le passé n'existe plus... que je n'y pense plus depuis que j'ai retrouvé Yvonne... ”

— Et vous, mon cher André ? fit Maxime.

— Moi ?

— N'avez-vous pas été aussi une des victimes du baron de Chancel ?... Ne lui avez-vous pas dû aussi bien des souffrances et bien des angoisses ?

— Oh ! moi, dit le comte Chaverny, je vous répondrai comme ma femme, je vous répondrai comme Yvonne : “ Que le baron de Chancel meure en paix ! ”

Et, sur ces mots, Maxime venait de se lever d'un bond, le visage de plus en plus rayonnant, de plus en plus radieux.

— Au revoir !... Au revoir !... A bientôt ! s'écria-t-il. Je cours à Brunoy !... Je cours porter à mon tour à Adrienne cette bonne nouvelle : le passé oublié, le pardon accordé !... A bientôt !... ”

Mais M. de Belleruche venait brusquement de l'arrêter par le bras.

— Ah ! mais non, mon cher ami, s'écria-t-il, vous ne nous quitterez pas ainsi... vous ne partirez pas encore !

— Monsieur le comte !

— Oh ! je comprends bien que vous êtes pressé !... Parbleu !... Mais le déjeuner est servi et notre ami de Prades est de retour... de retour en vainqueur, en triomphateur... J'espère donc que vous ne refuserez pas de lever votre verre en son honneur, et aussi à son prochain mariage avec notre chère Clotilde... ”

— Comme je serai heureux, ajouta vivement le marquis, de lever le mien à votre prospérité et à votre bonheur... ”

“ Et Maxime dut céder, doucement entraîné par Fernand et Yvonne, tandis que la petite Suzanne et le petit Maurice, qui marchaient derrière, battaient joyeusement des mains. ”

V. — LE COUP DE MASSUE

A peu près à l'heure où tout Fontenay-sous-Bois envahissait la villa du comte de Belleruche pour acclamer Fernand de Prades, Adrienne, après avoir passé un long moment avec son père, qui était demeuré dans son cabinet de travail, venait de reprendre ses longues promenades à travers le vaste jardin du château de la Côte.

Aucun bruit autour d'elle... ”

Les oiseaux mêmes se taisaient dans les branches.

Et c'était partout un calme si profond et une paix si grande, que la jeune fille aurait pu se croire au bout du monde... ”

Et, lentement, distraitement, elle allait, ayant toujours sur les lèvres le même nom qu'elle ne pouvait prononcer sans sentir tout son être tressaillir de joie : le nom de celui à qui elle avait donné depuis si longtemps tout son cœur, toute son âme, toute sa vie... le nom du fiancé qu'avec tant d'impatience, qu'avec tant de fièvre elle attendait... le doux nom de Maxime... ”

Mais si la chère enfant se croyait seule, comme elle se trompait !

Quelqu'un était là qui, caché, dissimulé, la voyait, la suivait, épiait d'un œil ardent chacun de ses gestes, chacun de ses mouvements.

C'était un homme au visage très pâle, au front très sombre, au regard menaçant et presque sinistre.

C'était — nous n'avons pas besoin de le dire — le comte de Guérande.

Après avoir fait le tour du jardin, il avait trouvé une porte ouverte, et doucement il s'y était glissé, en se dirigeant du côté du château.

Et comme, tout en marchant, il s'arrêtait parfois pour chercher des yeux Adrienne, tout à coup il avait tressailli.

— Elle !... C'est elle !... avait-il murmuré en restant brusquement immobile.

Et, pour la première fois, peut-être, en songeant que la jeune fille ne l'aimait pas, que la jeune fille en aimait un autre, de Guérande sentait une violente, une féroce jalousie lui déchirer le cœur... ”

En ce moment, il n'était plus, pour la première fois, l'homme blasé qui, jusqu'alors, n'avait vu dans Adrienne qu'une riche héritière... que le coureur de dot qui n'avait surtout tenu à la main de cette enfant que pour les millions qu'elle lui donnerait, que pour la colossale fortune qu'elle lui apporterait... ”

Pour la première fois, un désir fou brûlait sa chair, brûlait son sang, le remplissait de vertige.

Aussi, de plus en plus pâle, les lèvres toute frémissantes, ses yeux jetant des flammes, ne pouvait-il s'empêcher de murmurer :

— Qu'elle est belle !... qu'elle est belle !... Et elle m'échapperait !... Et quand elle a failli être à moi, je la verrais en épouser un autre !... ”

“ Oh ! non, jamais !... Je la veux !... Je l'aurai !... Oui, malgré elle... même malgré son père... même malgré le baron de Chancel... il faudra qu'elle m'appartienne... et elle m'appartiendra !... ”

Et toujours étouffant le bruit de ses pas, glissant comme une ombre, il marchait, se faufilait derrière Adrienne... ”

Par instants, il était si près d'elle qu'il était obligé de s'arrêter encore brusquement, de s'effacer, de retenir son souffle de peur de se trahir... ”

(A suivre)

MADAME CORENTINE

I

Chaque dimanche, elles prenaient le petit chemin de Saint Aubin ou celui de Gorey, descendaient à une station au hasard, le long de la mer, et s'enfonçaient dans la fraîche campagne de Jersey.

Elles faisaient un peu de toilette ce jour-là, par coquetterie d'abord, et aussi par une sorte d'amour-propre national, pour ne pas être confondus avec ces troupes de jeunes Anglaises vêtues d'une taille ronde et d'une robe de satinette.

On les voyait toujours seules. Elles passaient la journée dehors, doucement, à causer, à se sentir occupées l'une de l'autre.

Mme L'Héréc admirait l'éclosion rapide de cette grande Simone, presque une femme, quinze ans bientôt, et dont elle avait toute la tendresse, tous les sourires, toute la grâce naissante.

Elle se disait que rien ne lui manquait, puisqu'elle avait cela. Elle croyait se confier, parce qu'elle lui parlait sérieusement, par moment, de choses peu sérieuses.

Simone, de son côté, éprouvait la fierté intime des êtres qui sont la joie et la donnent aux autres. Elle se sentait grandir, au ton que sa mère prenait avec elle, à la surveillance plus étroite sous l'apparence de la même liberté; elle devinait quelque chose, pas tout, heureusement, du bien qu'elle faisait à ce cœur blessé.

Et quand le soir venait et qu'elles s'étaient vues ainsi, l'après-midi entière, sans témoins, elle avait conscience que sa mère, lasse et silencieuse, avait l'âme plus calme, plus oubliée, une sorte d'âme d'enfant comme elle.

Un dimanche de la fin de juillet, elles étaient parties comme d'habitude, s'étaient arrêtées pour déjeuner dans une auberge de Saint-Aubin, et, tantôt par la falaise, tantôt par la route, sous le soleil chaud, avaient gagné la baie de Sainte-Brelade, la plus merveilleusement faite et lumineuse de Jersey.

Depuis plus d'une heure, Mme L'Héréc se reposait, assise en haut de la plage, sur la dune couverte d'herbes. Elle portait un deuil élégant. Des fleurs mauves, très fines, formaient bandeau entre les bords de son chapeau de paille et les frisons de ses cheveux blonds.

L'enfant d'un voisin lui avait dit : " Oh ! Madame, on dirait que tes cheveux poussent en fleurs ! " Depuis lors, elle mettait plus volontiers ce chapeau-là. En ce moment, elle regardait, immobile sous l'abri de son ombrelle de satin noir, à long manche, que le soleil éclaboussait de rayons.

Que regardait-elle ? Une nature plus artiste que la sienne eût été séduite par le paysage : ces deux falaises, roses de bruyères, enfermant une baie d'un bleu tendre, la plage d'une courbe si aisée, le village dans un coin, avec son église gothique en granit rouge et ses chênes dont les grandes mailles mouillent les branches, et en arrière, dans la verdure des collines, des villas qui s'étagent. Mais elles ne s'intéressaient pas longtemps à la beauté d'un site.

Dans ce cadre d'une splendeur molle, comme une grève de Sicile embrumée, elle ne voyait qu'un fourreau gris, un col marin, une aile blanche au-dessus : sa fille, très loin d'elle, marchant au bord de la mer et buvant la brise qui venait de l'Est.

Elle la contemplait, les yeux mi-clos, dans une attitude de bien-être et d'orgueil satisfait, se contentant de penser : " Elle se baisse. Elle se relève. A-t-elle des mouvements jeunes ! Est-elle grande, ma fille Simone ! " Ce flux de tendresse maternelle, régulier et monotone comme celui de la vague, s'occupait à l'occuper.

Mais les mères qui sont loin ne voient pas tout ce qui se passe.

Simone, partie du milieu de la plage, avait, en suivant le bord, atteint l'extrémité gauche de la baie, où le sable s'amincit et se perd, près des assises rousses des falaises que la mer ne quitte pas.

C'était une belle enfant, en effet, qui deviendrait peut-être une jolie femme : la taille un peu forte, les épaules épaisses, les joues d'un ovale trop plein, encore dans cette période où la poussée de sève et de couleur cache des lignes inconnues.

Mais la bouche était large et sérieuse, le nez mince, légèrement courbé, les yeux très francs, très droits, d'un brun qui devenait doré quand elle souriait. A sa robe courte, à la tresse châtain nouée par une agrafe d'écaille, on reconnaissait que sa mère ne tenait pas à la vieillir.

L'expression habituellement grave du visage, quelque chose de résolu dans toute sa personne démentait cette robe courte.

Simone allait, grisée d'air salin et de soleil, prise à tout ce qu'elle voyait, la tête levée, ne songeant guère.

A vingt mètres du rocher, elle s'arrêta. Il y avait là, échoué sur le sable, la coque inclinée, un sloop dont la mer commençait à soulever la proue. La jeune fille se pencha et lut *Edith*. Un souvenir classique implacable murmura en elle : " au coup de cygne ". Et elle trouva tout naturel que le bateau fût peint en blanc, avec un filet d'or, comme un collier,

Au même moment, un marin du bord arrivait du bout de la plage, jeune, le béret sur la tête, le gilet de tricot bleu portant le nom du sloop. En passant près de Simone, qui ne l'entendait pas venir, il salua militairement et dit, en montrant toutes ses dents :

— Vous embarquez, mademoiselle ?

Et il enjamba le bordage.

Simone ne s'effaroucha pas et demanda :

— Vous êtes du port de Saint-Malo, peut-être ?

Le marin, qui dénouait la corde roulée autour de la voile, s'arrêta un moment :

— Pardon, Mademoiselle, nous sommes Lannionnais.

Avec la soudaineté d'impression de son âge, Simone devint sérieuse. Ses yeux s'ouvrirent davantage. Elle enveloppa le bateau, l'homme, le mât, la flamme bleue de là-haut, de ce regard d'attention passionnée que nous donnons indistinctement aux gens et aux choses qui viennent d'un pays lointain et aimé.

— Lannion ? dit-elle. Vous y retournez ?

— Tout à l'heure, Mademoiselle. Ces vents-là, voyez-vous, c'est ce qu'il y a de meilleur pour nous. Quand nous avons doublé la pointe, nous cherchons la Corbière au plus près, et alors, par grand largue, en cinq heures et demie, nous sommes derrière les Sept-Iles.

— Oh ! les Sept-Iles ! fit Simone.

Sa voix, qui était son âme de quinze ans parlante, avait pris le ton du rêve. Elle répéta :

— Les Sept-Iles !

— Vous connaissez ?

— Oui.

Voyant que cela l'intéressait, le marin continua :

— Alors, vous pouvez calculer vous-même. Le temps d'arriver devant la passe de Guer, avec toutes les pierres qu'il y a par là, il est nuit. Nous avons le jusant avec nous. Faut attendre. Nous ne serons pas à Lannion avant le petit jour. Voilà !

L'homme se remit au travail.

Simone hésitait, toute troublée. Elle se retira, car une petite vague frémissante venait de dépasser la poupe du yacht, et tourna la tête pour voir où se trouvait sa mère. Bien qu'elle eût aperçu Mme L'Héréc très loin, immobile sur la dune, elle lutta encore une minute contre une idée qui l'envahissait. Puis, presque tout bas.

— Dites-moi ? fit-elle.

L'homme se redressa et parut à mi-corps au-dessus du trou de l'écoutille, où il travaillait.

— Connaissez-vous, à Lannion, M. L'Héréc ?

— Parbleu ! M. Guillaume, de la rue du Pavé-Neuf ?

— Oui.

— Si je le connais ! Je le vois plus de trois fois la semaine, qui rentre à l'usine. Un bon homme ! qui n'a pas eu de chance !

Il avait dit les derniers mots en sourdine, comme une réflexion intime. Simone rougit jusqu'aux frisons de son cou.

— Voulez-vous lui faire une commission ? demanda-t-elle.

Sans attendre la réponse, elle tira de sa poche un carnet long d'un doigt, écrivit au crayon : " Simone, 20 juillet 1891, " déchira la page et la tendit pliée vers le bateau.

— Ceci, voulez-vous ?

Déjà la marée avait gagné plus d'un mètre. La jeune fille fit un pas en avant, mouilla sa bottine jusqu'à la cheville pour remettre le billet au marin, puis se rejeta en arrière.

— Merci, dit-elle... puisque vous le voyez, vous, je voudrais savoir... A-t-il beaucoup vieilli ?

Elle le regardait maintenant avec des yeux pleins de larmes.

Il comprit vaguement et leva son béret.

— Un peu, Mademoiselle, le chagrin, vous savez...

— Tout blanc, peut-être ?

— Oh ! pas encore ! un peu gris, là, aux tempes. Un bien bon homme, M. Guillaume.

— Et sa mère ?

— Blanche comme une neige, celle-là.

— A-t-elle encore ses deux domestiques ?

— Oui, Mademoiselle, Cote et l'autic, toujours les mêmes.

— Alors, presque rien n'a changé là-bas ? J'avais peur...

Elle se tut un peu et ajouta :

— Ma grand-mère n'a pas fait couper les grands lilas, le long de la rue ?

L'homme se gratta la tête, tâchant de se souvenir, puis il dit avec une espèce de joie :

— Non, Mademoiselle, non. Je me rappelle maintenant que j'ai passé là, en mai. Ils étaient fleuris.

Simone aurait voulu demander autre chose encore. Les questions se pressaient dans son esprit. Mais tout cela l'avait trop ému. Elle se détourna et s'éloigna suffoquée de sanglots, tâchant de se maîtriser, tandis que l'homme la suivait du regard et remettait son béret en disant :

— Pauvre petit cœur ! Ça doit être la fille de M. de Guillaume.

Simone marcha doucement, la tête basse, jusqu'à la moitié de la plage. Arrivée, elle s'était déjà ressaisie. Elle ne pleurait plus. Même

elle éprouvait un contentement et comme un orgueil de ce qu'elle avait fait. Cela dépassait les initiatives ordinaires d'une enfant. Elle le sentait, ce qui lui était plus doux encore, c'était de songer à la joie qu'il aurait, lui son père, en recevant cette ligne écrite par elle, cette ligne qui disait : " Je pense à vous. Je ne vous connais plus guère. Il y a si longtemps que je vous ai quitté ! Mais je vous aime. Vous tenez une place très grande dans mes rêves de toute jeune fille. Je voudrais vous revoir. Je voudrais... Oh ! ils en disaient long, les quatre mots au crayon ! Et le père comprendrait tout, n'est-ce pas, tout ce qu'elle avait voulu y mettre... "

Elle éprouva un peu de gêne pourtant quand elle vit, sous l'ombrelle à raies noires, sa mère, blonde et fine, qui lui souriait comme d'habitude.

— Eh bien, mignonne ?

— Eh bien, maman ?

— Plus d'une heure toute à l'heure ! A quoi rêvais-tu ?

— Vous savez bien que je ne rêve pas.

— Et ce bateau, qu'est-ce que c'est ?

— *L'Edith*. Très joli, n'est-ce pas ?

Elle avait rougi en parlant. Mme L'Héréec l'avait remarqué.

— Un anglais ? demanda-t-elle.

— Non, maman.

Et détournées à demi vers la baie, pour avoir plus de courage, décidée, d'ailleurs à tout dire, Simone, reprit très vite :

— Il va partir. Tenez, vous voyez là-bas, près de Sainte-Brelade, un canot avec trois hommes, deux rameurs, un qui gouverne. C'est le propriétaire qui rejoint le bord. La brise est bonne, paraît-il. Quand ils auront doublé la pointe, ils iront grand large au Sept-Iles.

— Ah !

— C'est le marin qui me l'a dit, continua Simone. Et demain, au petit jour, ils seront à Lannion.

— Lannion ?

— Mais oui, maman, Lannion, répondit Simone en se retournant.

La petite Mme L'Héréec ne riait plus. Surprise, inquiète, elle cherchait à lire sur le visage de Simone, qui paraissait très calme et qui la regardait. Elle n'eut pas besoin d'un long interrogatoire.

— Je t'ai vue causer, en effet. Tu connais l'homme ?

— Non.

— Et il t'a raconté ?

— Rien, dit Simone. C'est moi qui lui demandais de remettre un billet à mon père.

Mme L'Héréec eut un mouvement de recul.

— Un billet à ton père ? Mais c'est une... "

Elle n'acheva pas. Son instinct de femme malheureuse l'avertit à temps. Elle savait le danger des violences qui poussent l'enfant vers l'autre époux. Que pourrait-elle dire d'ailleurs ? Avait-elle le droit strict d'empêcher Simone d'écrire à son père ? Elle se contint.

Mais ses mains tremblaient en fermant l'ombrelle. Elle se leva, frappa de petits coups sur les plis de sa robe pour faire tomber le sable et pour se donner le temps de réfléchir, puis elle dit avec une résignation affectée, en traçant un cercle du bout du manche d'ébène parmi les herbes :

— Je n'aurais pas cru cela de toi, Simone. Tu avais donc quelque chose à lui apprendre ?

— Non, maman.

— Alors, qu'as-tu écrit, mon enfant ?

— Mon nom.

— Rien que ton nom ?

— Avec la date.

Un imperceptible sourire brida les yeux de Mme L'Héréec.

— Et tu crois qu'on sera heureux là-bas ?

Elle releva la tête, et s'aperçut qu'elle avait encore dépassé la mesure. Simone s'était détournée. Le regard fixe et dur, les lèvres serrées, elle suivait la manœuvre du sloop qui levait l'ancre. Elle aussi se retenait de parler. Mais elle pensait, dans un frisson de révolte.

— " Pas heureux ! Mon père pourrait ne pas être heureux de savoir que je l'aime. Vous vous trompez ! Vous le calomniez ! Vous n'avez pas le droit de me dire cela. "

La pauvre enfant comprit peut-être que sa mère regrettait la question. Après un silence, elle dit avec effort, la voix bonte mouillée :

— Comme il va vite, n'est-ce pas, ce petit sloop ?

— Oui, très vite.

Toutes deux, debout l'une près de l'autre, elles regardèrent un peu de temps l'ouverture lumineuse de la baie, par où glissait la haute flèche de *L'Edith*, au-dessus de la coque presque invisible. Puis elles traversèrent la dune pour rejoindre la route de Saint-Aubin. Elles marchaient côte à côte, mais séparées d'âmes.

Chacune dovinait de la pensée de l'autre juste ce qu'il en fallait pour se trouver gênée. Elles ne se laissaient pas aller tout bonnement aux premières idées venues, comme d'habitude. Ce qu'elles se disaient était apprêté.

La ligne d'écriture se dressait entre elles comme une barrière.

Elles essayaient de bonne foi de se retrouver, d'être ordinaires, et n'y réussissaient pas.

La dune franchie, les deux femmes suivirent la route qui monte à droite. Des groupes d'Anglais et d'Anglaises s'échelonnaient sur la pente, les uns échappés des *mails-coachs* Fauvel ou Royal-Blue et dépensant en conscience la dernière halte, les autres gagnant à pied la gare de Saint-Aubin ou celle de Don-Bridge.

Parmi eux, Simone et sa mère étaient bien d'une espèce à part. Les *misses* leurs jetaient au passage des regards d'envie mal déguisée, jalousant en secret ces tailles souples et cette allure élégante, un peu ailée.

Mme L'Héréec et sa fille ne s'en émouvaient guère. Il leur arrivait même dans leurs promenades du dimanche, de ralentir le pas pour surprendre ce qu'on disait d'elles.

On les prenait souvent pour les deux sœurs, tant elles avaient la même cadence de marche et le même air de jeunesse. Cela les faisait rire. Aujourd'hui, elles se hâtaient.

La route leur était indifférente. Elles n'éprouvaient pas même ce besoin de se retourner et de regarder en arrière, comme lorsqu'elles emportaient le regret d'une journée heureuse.

Une fois pourtant, au moment où la baie de Sainte-Brelade allait disparaître, la jeune fille s'arrêta et chercha, près de la ligne d'horizon, un point blanc déjà estompé par la brume.

Sentant qu'on l'épiait et qu'une âme inquiète suivait la direction de son regard, elle le ramena vers les villas espacées au fond de la grève et dont les façades peintes en gris clair, en beau rose, en jaune pâle, luisaient si doucement parmi les arbres.

— Vous rappelez-vous, dit-elle, que nous avons songé à louer l'an dernier ?

Mme L'Héréec laissa tomber la question et dit :

— Je ne t'ai cependant jamais empêchée d'écrire, Simone ?

La jeune fille répondit, de cet air distrait qui ponctue la conversation comme une ligne de points :

— Non, maman.

— Jamais, tu le sais bien. Alors pourquoi, sans me prévenir, tout à coup ?

Elles se remirent à marcher, sans plus rien se dire, peinées de ne plus s'entendre et poussant chacune ses réflexions dans un sens différent, avec la conviction grandissante d'avoir raison.

Aux approches de Saint-Aubin, le premier mouvement des promeneurs débouchant de tous les vallons voisins, la corne d'un mail sonnait sous les branches, ce ne sais quoi de frais qui se lève le soir et porte à l'action, ranimèrent la causerie interrompue.

Mme L. L'Héréec examina rapidement l'enveloppe, timbrée de Perros-Guirec, reconnut l'écriture et mit la lettre dans sa poche avec un mouvement de tête qui signifiait : " Oui, je vois ce que c'est. J'ai le temps de la lire. "

Elle monta au premier, suivie de Simone, soupa légèrement de thé et de gâteaux et s'installa aussitôt dans sa chambre, devant son métier à tapisserie, tandis que la jeune fille s'asseyait en face et posait un livre sur ses genoux.

Leurs places étaient celles de tous les soirs, devant la fenêtre, leurs deux visages, inclinés sous le grand abat-jour crème de la lampe, avaient cette fixité sérieuse que donne les veillées quand personne n'est attendu.

Mme L'Héréec, ne voulant pas travailler ce soir-là, avait pris une plume et s'était mise à repasser à l'encre de Chine des parties à demi-effacées du dessin, pour occuper l'activité de ses mains droites et fines.

Elle faisait deux ou trois traits, à petits coups, et se renversait en arrière pour juger de l'effet. Simone lisait, les paupières baissées, sans hâte, marquant d'un sourire, aussitôt effacé, des passages qui lui plaisaient.

Simone redevenait gaie, confiante, volontiers riieuse. Mme L'Héréec elle-même semblait avoir oublié l'incident de l'après-midi et se plaignait seulement d'être lasse.

Quand les deux femmes descendirent du train, à Saint-Hélier, le soleil était déjà couché. Elles tournèrent à gauche, par Conway-Street, embrumée, morne marquée de la désolation des dimanches anglais, s'engagèrent dans King-Street et s'arrêtèrent devant une maison assez jolie, plus blanche que les voisines, ornée de fenêtres géminées.

Un magasin, fermé comme les autres, barrait de noir le rez-de-chaussée. Au-dessus, on lisait : *A la Lande fleurie*, et en lettres plus petites, de chaque côté : " Bijoux et émaux à souvenirs et articles de Jersey. "

La propriétaire de la *Lande fleurie*, arrivée dans l'île avec le mince capital de sa dot restituée, avait su, grâce à une entente parfaite du goût moyen, du caprice banal et limité du touriste, monter une sorte de bazar qui avait réussi, chose étonnante, près du double public anglais et français.

On ne venait pas à Jersey, de Southampton ou de Saint-Malo, sans acheter un bijou en granit de l'île ou une canne de chou à la *Lande fleurie*. Elle passait pour riche. On l'avait connue dépen-

sière. Et cependant, autour d'elle, aucune recherche d'ameublement.

Les chaises, l'armoire à glace, la table à ouvrage en tuya qui portait la lampe, étaient celles mêmes qui ornaient sa chambre de jeune fille, et que le notaire avait inventoriées, après la séparation de corps, parmi les "reprises" de la femme.

Le tapis qui couvrait la table du milieu, du cachemire démodé, avait fait partie de sa corbeille de noces. Il était là, intact et comme neuf rappelant une période dont les séparés, d'ordinaire, ne collectionnent pas les reliques. Elle ne l'avait pas remplacé par économie. Aurait-on cru cela de cette petite évaporée qui avait fait pousser des cris de paon à toutes les respectables bourgeoises de Lannion ? Aucun luxe pour elle-même.

La chambre de Simone qui ouvrait sur celle où veillaient les deux femmes, avait tout pris, parce qu'elle enfermait tout l'amour et toute la joie de la maison.

Par l'entre-baillement de la porte, on apercevait un lit à rideaux de satin bleu traversé de bandes de guipure et une glace biseauté où se reflétaient un monde de bibelots, à peine distincts dans la demi-obscurité, mais qu'on devinait jolis et bien rangés.

C'était l'exil, en somme, et presque le désert, cette vie à Saint-Hélier. Il était facile de voir que l'appartement ne recevait pas de visites ; qu'il abritait deux existences et non une famille. Quelque chose y manquait : la présence d'un homme, ou du moins ces portraits, ces photographies souvent communes, jaunes, presque ridicules, mais qui disent le passé honorable et reconstituent l'ensemble providentiel autour de la veuve et des orphelins.

Les deux femmes se taisaient. Dahors, il faisait triste. Sur les vitres, car les contrevents n'étaient pas fermés, la brume pesait. Elle glissait en masses lentes et lourdes chassées dans le sens de la rue, et les lumières des maisons en face semblaient entourées d'ouate. Pas une rumeur ne montait de la ville.

Jusqu'à dans la chambre close, une sorte d'humidité énervante et malsaine se glissait. Oh ! cette brume jersiaise, comme elles étaient lasses de la respirer !

Mme L'Héréec posa un coude sur le bois du métier et regarda sa fille, qui lisait. Ses pensées l'avaient sans doute conduite vers des lointains douloureux de passé ou d'avenir.

—Ma Simone ! dit-elle tendrement.

La jeune fille leva les yeux et sourit. C'était sa réponse accoutumée aux avances maternelles. Elle souriait, et toutes deux reprenaient leur travail, s'étant dit une fois de plus qu'elles s'aimaient. Seulement, il y a des jours où cela ne suffit pas.

—Ma Simone, répéta Mme L'Héréec, viens m'embrasser, j'en ai besoin ce soir... là, tout près...

Simone se redressa d'un mouvement souple, posa le livre sur la table et vint s'asseoir tout près de Mme L'Héréec, sur une chaise basse. Et la mère attira cette belle tête brune, l'enveloppa de ses bras, l'appuya contre sa poitrine, que soulevait une émotion longtemps contenue, se pencha toute blonde et la baisa, la caressa, s'interrompant pour dire :

—Dis, ma Simone, tu m'aimes bien ?

—Oh ! oui, maman !

—Beaucoup ?

—De tout mon cœur.

—Tu ne veux pas me quitter ?

—Mais non !

—Répète-le moi. Dis-moi que tu te trouves bien ici, dans notre maison, avec ta mère.

—Sans doute, maman, je suis très heureuse. D'où vous viennent des idées pareilles ?

Elle aurait voulu se dégager, mais sa mère la retenait, s'attendrissant sur elle-même et pleurant de grosses larmes.

—Non, reste ! Si tu savais ! si tu savais ! ma Simone, tu m'as fait de la peine tantôt... Tu n'aurais pas dû écrire en cachette.

—En cachette ? Je vous l'ai dit tout de suite !

—Sans me prévenir, si tu veux... C'est cela qui m'a fait de la peine.

Simone, sentant l'étreinte se relâcher, passa la main sur ses cheveux, que les caresses de sa mère avaient mis en désordre et, redressée, tournée vers Mme L'Héréec :

—Voyons, maman, si j'avais demandé la permission d'écrire, surtout d'écrire mon nom, vous me l'auriez donnée ? Il est bien naturel que je songe quelquefois à mon père.

—Mais certainement, naturel...

—Alors, je ne comprends pas.

Pouvait-elle comprendre le tourment de jalousie qui agitait le cœur de sa mère ? Et la mère pouvait-elle expliquer pourquoi cet acte innocent, en effet, un mot de souvenir adressé au père à demi-inconnu, la blessait, elle, et l'inquiétait comme une atteinte portée à ses droits, une menace, un commencement d'abandon ?

C'était cela justement qui la faisait trembler à chaque heure, depuis la séparation, la crainte de voir la pensée du mari s'insinuer, grandir dans l'âme de la petite, prévaloir peut-être et briser pour

la dernière fois une existence désespérément liée à la possession de l'enfant.

Elle avait peur de ce plaidoyer pour l'absent, tout d'amour et de pitié, qui se bâtit au fond de ces êtres sans soupçon, qui met à profit mille circonstances insaisissables, interprète le silence comme un regret, s'exalte dans la contradiction, et qu'on ne peut combattre, parce qu'il faudrait le refuter.

Mme L'Héréec laissa tomber ses mains blanches sur ses genoux, comme découragée.

—Oh ! ma Simone ! que je suis malheureuse ce soir !

L'accent de cette voix, pénétrée d'une souffrance vraie, émut tout de suite Simone. Elle tendit ses deux mains vers celles de Madame L'Héréec, elle lui répondit d'un de ses regards que les enfants seuls peuvent lever sur une mère ou sur une madone.

—Sais-tu bien, continua Mme L'Héréec, que sans toi je n'aurais pas eu le courage de supporter la vie ? Tu ne te rappelles pas, toi. Tu étais trop petite. Ça été dur les débuts de notre existence à Jersey ! Je pleurais, le soir, quand tu étais endormie. Je pensais que je devais être tout pour toi, que tu me rendrais un jour en tendresse tout ce que je faisais, et cela me redonnait la force pour supporter les refus, les démarches inutiles, les déceptions, quand je croyais avoir trouvé une idée heureuse et que je la sentais impossible... jusqu'au jour où j'ai eu l'inspiration de monter la maison de la *Lande fleurie*. Oh ! chère ! chère ! depuis lors j'ai travaillé comme une ouvrière, — et je n'en suis pas encore déshabituée, tu le sais bien, — pour te faire plus belle, t'acheter de jolies choses, te donner une chambre de jeune fille, te rendre tout ce que tu aurais eu, et plus encore !

Simone souriait. Mme L'Héréec la sentait bien à elle, et cependant, en ce moment même, la tentation lui revint, irrésistible, affolante, de savoir jusqu'à quel point l'enfant était aussi à "l'autre".

—Nous avons eu raison de nous suffire et d'être heureuses l'une par l'autre, dit-elle en touchant le canevas distraitemment du bout de sa plume, oui, nous avons eu raison, car personne ne se souciait plus de nous...

Elle attendit une seconde, et, n'ayant pas de réponse :

—Personne ! nous aurions pu tomber dans la misère, mourir même... qui s'en serait préoccupé ?

Elle écouta de nouveau, en tenant sa plume levée. Et Simone répondit :

—Mais d'abord, maman, mon grand-père Guen.

—Oui, pauvre père, il nous écrit assez régulièrement... Il nous donne des nouvelles de Perros... Je suis persuadée qu'il referait, au besoin, le voyage qu'il a fait une fois pour nous voir, il y a cinq ans... Mais je ne pouvais pas lui demander davantage, surtout de nous prendre à sa charge... Crois-moi, va, on s'est absolument désintéressé de nous. Tout ce qu'on désire, c'est de ne plus entendre parler de moi, ni de toi.

—Comment pouvez-vous supposer cela ? dit-elle douloureusement.

—Mais je ne le suppose pas ; je l'ai éprouvé. Ce sont des faits. En as-tu de contraires ?

Sa voix était devenue provocante, comme elle devait l'être dans les discussions d'autrefois, comme si derrière Simone il y avait eu le mari.

—Mon Dieu ! maman, dit Simone, nous n'avons eu besoin de personne, grâce à votre activité, grâce à votre adresse. Il n'est pas étonnant que personne ne soit venu à votre aide. Mais des preuves d'intérêt, j'en ai eu.

—Toi ? Lesquelles ? Je serais curieuse...

—L'accueil que je recevais quand j'allais passer les vacances à Lannion.

—Et il y a de cela combien d'années ?

—Cinq ans, dit plus bas Simone.

—Bientôt six ma chère. C'est-à-dire que ton père, après avoir usé de son droit au début, — il le faisait sonner assez haut, son droit de t'avoir au mois de septembre ! — s'est lassé de toi. Ton dernier séjour à Lannion date de ta onzième année. Tu as quinze ans. Je ne trouve pas, pour ma part, que l'intérêt sois vif.

—Il a peut-être des raisons que je ne sais pas.

—Des raisons ? des raisons de ne plus recevoir sa fille ? Laisse donc ! Ce qu'il y a, c'est chez toi, un parti-pris de tout excuser.

Mme L'Héréec avait tourné la tête en parlant, irritée de cette contradiction très nette sous sa forme respectueuse et qu'elle rencontra pour la deuxième fois dans la journée. Ses yeux fixèrent ceux de Simone, qui était un peu pâle, mais la physionomie ne portant aucune trace d'irrésolution ou d'intimidation, elle dit, accentuant et séparant les mots :

—De sorte que, Simone, tu serais toute prête à te rendre à Lannion si l'on t'invitait ?

—Oui.

—Ce serait une joie pour toi ?... une grande joie ?

La pauvre enfant, ne voulant ni mentir ni blesser, répondit :

—Je le crois, mais si l'on m'invitait.

—Eh bien ! tu peux attendre l'invitation ! répliqua Mme L'Héréec

avec un rire forcé, elle mettra du temps à venir ! Pour le moment, tu feras bien de te mettre au lit. Tu es lasse et tu déraisonnes. . . .

Simone se leva aussitôt, se pencha au-dessus de sa mère, l'embrassa en appuyant les lèvres, comme pour demander pardon de sa hardiesse.

— Bonsoir, dit-elle. Et vous ?

— Oh ! moi, je n'ai pas de sommeil.

Elle la suivit du regard, qui s'en allait dans le jour décroissant de la lampe. Une traînée fauve courut jusqu'à la pointe de la tresse brune quand la jeune fille passa la porte.

Mme L'Héréec continua de regarder. Simone invisible était encore présente. Elle fit plusieurs tours dans sa chambre, déplaça deux ou trois meubres, on ne sait quoi, sur la cheminée, peut-être par plaisir de toucher à des choses taillées et froides.

La mère entendit le bruit des genoux ployés et touchant le tapis de fourrure, un murmure de prière rapide. Puis un profil de vierge se posa, l'œil clos déjà sur le nimbe indécis de l'oreiller. Et, dans la pénombre de la chambre, il n'y eut plus qu'un mouvement régulier, qui soulevait le drap et l'abaissait, et une seule lueur d'or adouci que faisait le rayon de la lampe sur une torsade de cheveux échappés de la résille de Simone.

Mme L'Héréec la contempla un peu de temps. Elle eut un sourire de fierté.

Chez elle, les moindres circonstances avaient un pouvoir incroyable de diversion. Elle ne détruisaient pas, mais elles écartaient pour un temps les préoccupations mêmes les plus vives.

Toutes les douleurs, sur cette nature nerveuse et mobile, n'agissaient que par accès. La pensée lui vint, en regardant Simone, de sa propre jeunesse.

— Elle ne me ressemble pas du tout, songea-t-elle. Nos caractères sont si différents ! Elle a un air de madame, comme cela, dormant. Moi, je risais toujours.

Elle se pencha sur le métier, tâchant de reprendre le dessin interrompu. Mais la comparaison de leurs deux jeunesse l'avait emportée au loin, et, à la place des mailles du canevas, elle revoyait la maison de son père le capitaine, une vieille maison en retrait dans un enfoncement du quai de Perros-Guirec.

Qu'on était bien là, garanti du vent et de la curiosité des voisins ! et cela n'empêchait pas d'apercevoir la rade entre ces deux rives de collines élargies.

On les suivait, les vertes collines, jusqu'à la pointe rocheuse du château, jusqu'à l'île Tomé, ronde comme une tortue, et de l'autre côté jusqu'à ces longs écueils pâles qui s'émiettent à l'infini dans la mer et qu'on prendrait, aux beaux jours, pour des monceaux de roses thés flottant là sur l'eau bleue.

Tout ce large pays, aux vallées pleines d'arbres et de fermes, aux falaises à moitié couvertes de fougères et rousées de goémons à leur base, comme si elles portaient une double moisson, les gens du bourg, ceux des roches roses de Ploumanac'h, les jeux qu'on jouait sur le port entre deux passées de voitures, les retours du père qui apportait toujours les cadeaux après chaque voyage, des objets de toilette pour Corentine, des médailles bénites ou des albums pour Marie-Anne, tout revivait, reconnaissable, dans la brume fine des étés bretons.

Le rire des petites filles qui se tiennent par le bras et vont en bandes, barrant la jetée, montait encore si clair ! Les vieux cherchaient à deviner de quoi riait cette jeunesse. Ils s'épanouissaient un peu, sans comprendre.

Hélas ! on riait de vivre et de se sentir jolies jusque dans leurs yeux morts. Corentine Guen était plus riieuse que les autres.

Un second regard vers Simone, presque aussitôt détourné, levé dans le vague.

— Blonde, murmura-t-elle, bonde comme on ne l'est guère en Bretagne. Avec cela, j'avais des cheveux ondules qu'on aurait dits frisés au petit fer. Simone est bien, très bien, d'une autre manière, en brun. Et pas coquette ! moi, je l'étais. On me disait trop que j'étais jolie. . . . Le père me gâtait. Des soirs, je croyais que les vagues du port chantaient pour moi : " Jolie, la Corentine, jolie, jolie. "

— Oui, le père la gâtait. Il était fier de la montrer, car nulle fille de Perros ou de Lannion n'avait la peau si blanche, le cou si fin, les yeux si malicieux ou plus doux selon qu'elle voulait.

Elle n'aimait pas les gros travaux, qu'elle laissait à Marie-Anne, la cadette. Elle préférait coudre, repasser, broder, ou s'en aller rendre visite à des amies moins jolies qu'elle. Son sang léger de Lannionnaise la poussait au plaisir.

Elle adorait danser. Et quand approchait l'époque des pardons, de celui de Clarté, ou même de ceux de Pleumeur, de Tréburden, de Locquivy, elle y songeait des semaines d'avance et demandait : " Si nous y allons ? "

Et ils allaient tous deux, elle et le père, lui serré dans sa veste bleue de marin, qui avait des boutons marqués d'une ancre, et elle en robe claire, avec son châle long, gris pâle, à franges de soie, sa coiffe de fête qu'elle portait si bien, sa chevelure d'or nattée sous les deux bandeaux de mousseline qui encadrent le visage des Per-

rosiennes et se redressent en touchant l'épaule, comme un bord de coquille. Ils allaient pour ne rentrer qu'à la nuit, presque les derniers.

Le père grondait un peu. Corentine suppliait pour rester. Elle sortait du bal très lasse, enivrée des compliments, des regards, des mouvements de jalousie qu'elle avait provoqués. Elle revenait dans un abattement délicieux, bercée par le roulis de la voiture, derrière le capitaine qui conduisait le cheval bien droit au vent de la nuit, comme à la manœuvre.

Et à la maison, au premier coup frappé, Marie-Anne, qui n'accompagnait jamais aux pardons, accourait en jupon, épeurée, les yeux battants de sommeil. Une bouffée d'air entrant par la porte et faisait voler les cendres du foyer. . . .

C'était une de ces nuits-là qui avait décidé de sa vie. Corentine Guen ne pouvait manquer aux fêtes de Lannion, qui durent deux jours chaque année, le dernier dimanche d'août et le lendemain.

Le dimanche soir surtout, il y a un vrai bal, sous les ormeaux du Guer, avec des bancs en gradins enveloppant une allée, des cordons de lanternes vénitienes et de verres de couleur, pendus aux arbres, un orchestre, un peuple de curieux autour des palissades qui défendent l'entrée.

Le dessous des branches est tout blond de lumière. Les bateaux ont mis leurs pavillons dehors.

Tous le pays est là ; les châtelaines avec leurs maris, accourus des vieux châteaux perdus dans les blés noirs, les officiers de marine en uniforme, beaucoup de maîtres de la flotte aux manches galonnées, car la maistrance se marie volontiers en Lannion, et les bourgeois et bourgeoises, et les jeunes filles de la ville ou des landes voisines, folles de danse et de toilette, qui viennent chercher un fiancé ou montrer leurs bijoux d'accordailles.

C'est là qu'il faut voir, sous la coiffe d'apparat, deux rouleaux de mousseline allongés en cornets, les jolis cous bretons, minces comme des tiges de fleurs, et les grandes boucles d'oreilles d'or, et les tabliers de soie, et cette manière de marcher qu'ont les belles Lannionnaises, en balançant les franges de leurs châles et la tête en arrière.

Corentine Guen se trouvait parmi elles au premier rang, la plus jolie, la plus regardée de toutes. Elle avait seize ans. Jamais elle ne s'était sentie si heureuse, ni si bonne.

Et voilà qu'au moment où plus de cent jeunes hommes vont inviter autant de jeunes femmes et ouvrir le bal, un homme s'était avancé pour l'inviter, non pas quelqu'un de la maistrance, mais un monsieur, grand, jeune, avec toute sa barbe noire en carié et l'air grave.

Au premier coup d'œil, elle avait deviné qu'il était venu pour elle seule. Il la considérait, en approchant, avec une sorte d'admiration pieuse, comme une petite statuette de sainte. Elle en était troublée avant même qu'il lui parlât.

— Mademoiselle Corentine Guen, je crois ?

— Oui, Monsieur.

— Je n'ai personne pour me présenter. Mais ma famille connaît la vôtre. Je suis Guillaume L'Héréec, de Tréguier.

Sans rien dire de plus, il avait offert son bras. Elle l'avait pris sans rien trouver à répondre, intimidée, presque effrayée, sans savoir pourquoi. Ils avaient bien un peu causé en dansant, mais de choses banales, comme avec les autres. Il prenait un soin extrême de ne pas froisser la robe grise ou la coiffe brodée. Il touchait à peine sa danseuse, comme une chose trop frêle. Mais elle lisait dans son âme, étant comme lui Bretonne et connaissant les songes que font les âmes silencieuses de ce pays-là.

Quand il l'eut reconduite à son banc, elle eût voulu ne plus danser de toute la soirée. Il revint l'inviter encore. Elle ne savait plus rire. La seule phrase hardie qu'il risqua, ce fut : " Je vous ai vue au dernier pardon de Pleumeur, et je n'ai pas osé vous inviter. " Qu'y avait-il là qu'elle n'eût dix fois entendu ? Elle se sentait troublée au son de cette parole froide en apparence et au fond passionnée. . . .

II

Mme L'Héréec se laissait rarement emporter, dans ses souvenirs, au delà de cette période de sa vie.

La vanité heureuse et flattée avait fait autrefois sa gaieté exhubérante. Sa vanité blessée la protégeait maintenant contre les retours offensifs des années pénibles. Elle s'interdisait d'y penser. Elle aimait mieux ne songer qu'à l'enfance, à la mignonne Corentine, à qui la vie et les passants souriaient dans les rues de Perros et de Lannion.

Ce soir, la lassitude avait-elle affaibli sa volonté, ou bien l'occa-

sion de ce retour en arrière avait-elle plus puissamment agi sur cette imagination toujours jeune? Mme l'Héréc abandonna sa pensée au cours qu'elle avait pris.

Elle revit cet au-delà des fêtes de Lannion, l'amour déclaré de Guillaume L'Héréc, l'opposition immédiate, violente, persévérante de Mme Jeanne, la mère de Guillaume, une Bretonne de Tréguier, froide et tenace.

Oh! certes, si le mariage avait eu lieu, c'était bien malgré Mme Jeanne. Elle avait lutté jusqu'au bout contre son fils et dit tout ce qu'on pouvait dire: l'inégalité des fortunes, car les L'Héréc étaient riches et de vieille souche bourgeoise, la coquetterie de la jeune fille, l'humeur légère de toutes ces femmes de Lannion. Elle détestait Lannion d'une haine de clocher, méprisante et aveugle.

Tous ses ancêtres étaient nés, s'étaient mariés, avaient dormi leur dernier sommeil à l'ombre de la cathédrale noire de Tréguier.

L'honneur de leur vieux nom, leur réputation d'aïeux et de probité commerciale, avaient grandi lentement, sur ce sol rocheux, le long des rives profondes du Jaudy. Et il allait falloir quitter la patrie familiale, ne plus voir la tour d'Hastings, d'où tombait le soir le couvre-feu sur la ville endormie déjà, se transplanter à plus de cinquante ans, pour suivre le caprice d'une enfant qui tenait le cœur faible de Guillaume!

C'avait été la grande faute de Corentine d'exiger que son mari vint habiter Lannion. Elle avait déclaré qu'elle mourrait d'ennui dans cette ville sombre de Tréguier, plaisanté les gens de là-bas, leur vie contrainte et morne à son gré.

Guillaume avait cédé, malgré tout, parce que les deux yeux bleus de sa fiancée le demandaient. Il avait vendu le moulin à l'huile où s'était faite la fortune des aïeux, pour en acheter un autre plus vieux et moins près de la mer, tout à côté de Lannion. Lui, très soumis à sa mère, Breton songeur et timide, il s'était trouvé intransigent, presque dur, quand il s'était agi de ce départ qui coûtait à Mme Jeanne.

Rapidement Mme Jeanne avait eu sa revanche. Elle s'était vite révélée dépensière et frivole, la petite Corentine. Jolie comme elle était, pouvait-on lui refuser de la présenter dans le monde breton, qui s'ouvrait volontiers devant le nom de L'Héréc?

Les invitations n'avaient pas tardé à venir, ni les succès pour la jeune femme, ni les médisances d'une petite bourgeoisie jalouse et caquetant autour d'elle.

Elle avait trop d'esprit, elle riait trop, elle ne savait pas, pauvre fille de seize ans, ce que lui coûterait son amour du bal et ces dîners chez les bourgeois riches de la contrée, dans ces petits manoirs où elle se rendait avec Guillaume dans le cabriolet remis à neuf du grand-père Jobic.

Pendant leurs absences, qui duraient parfois plusieurs jours, Mme Jeanne, qui s'était occupée de commerce depuis son enfance, gouvernait l'usine et prenait, par devoir autant que par besoin de domination, la place de son fils.

Dans la rue du Pavé-Neuf, elle était maîtresse aussi, l'ayant acheté de ses deniers. Guillaume, au retour, la trouvait mécontente. Elle lui montrait que ce train de vie était trop lourd, que ces relations trop hautes absorberaient et au-delà les revenus du ménage, que les affaires se ressentiraient de la négligence de l'homme.

Elle répétait les médisances qu'on racontait dans le cercle étroit de vieilles gens qu'elle s'était créés; elle se préoccupait sincèrement, nue par la passion maternelle qui emplissait tout son cœur depuis la mort de M. Jobic, de savoir si les mots risqués, les inconséquences de langage ou de conduite qu'on prêtait à sa bru pouvaient être démentis.

Guillaume, très amoureux, excusait Corentine, assurait qu'on la calomniait. Et malgré lui, pourtant, il retenait quelque chose des propos auxquels il ne croyait pas. Il continuait à mener sans goût, pour plaire à Corentine, la même vie que Mme Jeanne appelait une vie de dissipation et qui était simplement coûteuse et vaine; mais sa jalouse soupçonneuse de Breton, lente à éclater, avait reçu l'éveil.

La naissance de l'enfant aurait pu tout changer. Et Guillaume espéra un moment qu'il en serait ainsi. Mais quand sa femme, heureuse d'être mère, voulut prendre dans la maison la place qui lui revenait, elle se heurta à Mme Jeanne. Entre elles deux, l'opposition des caractères et des éducations était complète. Elles ne s'entendaient sur rien.

Les plus petites décisions prises par Mme Corentine étaient blâmées par Mme Jeanne, ses ordres désavoués, ses désirs prévenus en sens contraire.

A propos de ce nom de Simone, inusité au pays breton, à propos du choix d'une nourrice que l'une voulait Lannionnaise et que l'autre s'entêtait à faire venir de Tréguier, et quand Mme Corentine déclara qu'elle tutoierait sa fille, ce qui ne s'était jamais fait dans la famille L'Héréc, où les enfants étaient tenus à distance par le "vous", moins tendre, il y eut des scènes violentes, des reproches, des rappels blessants de l'humble condition des Guen.

Alors la jeune femme, se sentant à l'étroit dans l'hôtel de Lan-

nion, surveillée, blâmée dans les choses les plus innocentes, annihilée par Mme Jeanne, n'eut plus de repos que son mari n'eût consenti à reprendre l'existence mondaine de la première année.

Et les germes de désaccord semés entre les époux avaient levé et grandi. Prévenu par sa mère contre la Lannionnaise, fatigué de ses luttes dont il n'était guère que le témoin attristé et trop faible, Guillaume avait mieux aperçu les défauts de sa femme, sa vanité d'enfant gâtée, son désir excessif de plaire, le vide de cette petite tête uniquement occupée des regards qui se tournaient vers elle. Il avait souffert de la voir mal jugée par les vieux bourgeois de Lannion. Ses affaires avaient pris une tournure inquiétante.

Les dettes allaient, entamant la fortune des L'Héréc, modeste en somme et considérable seulement pour le petit pays pauvre de là-bas. Et il s'était plaint à son tour amèrement, cruellement, comme s'il se repentait d'une patience trop longue, entêté désormais, et partial comme sa mère.

Mme Corentine revoyait, dans sa chambre silencieuse de King Street, ces scènes d'autrefois, la lente désaffection, les discussions toujours renaissantes, les emportements de son mari, les hontes qu'elle avait reçues devant les domestiques, devant l'enfant, jusqu'à cette dernière, jusqu'à ce coup de cravache lui cinglant la nuque, un soir, au retour d'un dîner chez les de Courban, où elle s'était montrée trop libre, au dire de cet homme de Tréguier, mal marié à une fille de Lannion.

Oh! cette brutalité! la fia de tout, la fuite, le pays à demi soulevé, la retraite chez le père, l'enfant discuté en justice. Perros même devenu inhabitable, le refuge à Jersey pour vivre et pour cacher Simone! tout ce drame rapide, elle le revécut, et sa figure s'empourpra et tout son cœur se souleva de colère, et ses petites mains se mirent à trembler sur le bois du métier qu'elle serrait.

Il y avait bien longtemps que Mme Corentine ne s'était aimée ainsi. Toute l'ancienne colère, comme elle était vive encore! Comme elle se retrouvait! Comme les mots accouraient véhéments contre cet homme brutal avec sa femme et faible devant sa mère!

L'excès même de son trouble avertit Mme Corentine que cette pente d'esprit était mauvaise. Elle se renvoya en arrière, passa sa main sur ses yeux, soupira, et, cherchant à quoi penser pour se tirer de là, se souvint tout à coup de la lettre qu'elle avait reçue en rentrant.

Elle prit l'enveloppe froissée, la déchira lentement, voulant faire durer la distraction et s'y complaisant. C'était bien une lettre de son père:

"Perros, le 24 juillet.

"Ma chère fille,

"Tout va bien en Perros, sauf que la vieille mère Gode Tieg, qui mendiait son pain, n'en a plus besoin, parce qu'elle est morte; il n'y a pas eu de malheur. Les terriens sont contents de leur froment, et on dit que les blés noirs sont jolis. Le fait est qu'en passant près de Hédrou, j'ai vu un morceau de lande où il pousse bien des douzaines de galottes pour la saison. Tu sais que ça m'intéresse qu'un peu, ces choses-là, et seulement à cause des voisins qui ont du bien au grand air.

"Moi je n'ai pas fait belle pêche ces jours. Je crois que le bar se fatigue de nos côtes. Il faut aller jusqu'aux îles pour le trouver, et encore! Ça m'oblige à mettre un peu plus de toile sur mon canot, qui est vieux comme moi.

"Je te dirai, ma chère fille, que j'ai chaviré une fois, depuis ton honneur du 30 juin, par le travers de l'île Rougie. Le bateau n'a pas eu de mal, ni ton père non plus. Ceux de Ploumanac'h nous ont relevés tous deux, en moins d'une demi-heure. Ne t'inquiète pas, ça n'est pas encore mon tour, comme tu vois.

"Je te dirai, de plus, que Marie-Anne va avoir son enfant dans bien peu de jours. Elle ne marche guère. Son mari est en mer, et elle voudrait bien t'avoir pour ce moment-là. Même elle aurait eu l'idée de te demander d'être marraine. Je sais que cela va te faire réfléchir. Elle n'osait pas t'écrire là-dessus. Moi, j'y m'en suis chargé parce que la petite avait de la peine, depuis dix ans qu'elle ne t'a pas vue.

"Embrasse ta demoiselle, qui est ma petite fille tout de même, et crois moi ton père dévoué,

"Capitaine GUEN."

Mme Corentine relut la fin de la lettre. Marraine, dit-elle à demi-voix, "marraine!" Elle ne s'attendait pas à cette proposition, qui ajoutait à son trouble. Sous la phrase droite et sèche du vieux Guen, elle devinait l'émotion qu'il avait dû éprouver en écrivant cette lettre: elle entendait la conversation qu'il avait eue avec Marie-Anne, timide, épurée par l'approche de cette maternité, désireuse d'avoir près d'elle sa sœur, "depuis dix ans qu'elle ne l'a pas vue". Et lui! il ne disait rien de rien. Mais son sentiment n'était que trop clair.

Pauvre père! lui non plus, depuis dix ans, n'avait pas vu sa fille, sauf une fois, à Jersey, en passant; mais sur la terre de Bretagne, chez lui, non, jamais, jamais elle n'avait voulu retourner...

“Marraine, songea la jeune femme en froissant la lettre dépliée, non, cela ne se peut pas. Remettre le pied à Perros, moi !”

L'intense irritation de tout à l'heure lui remontait par bouffées et lui faisait dire “non” ! Non, elle n'irait pas dans ce pays où elle avait trop souffert, d'où la méchanceté et la basse envie ameutées l'avaient fait partir...

Pourtant la lettre du père, qu'elle tenait serrée entre ses doigts, lui chantait comme un refrain : “Marie-Anne va avoir son enfant... Son mari est en mer... Elle voudrait...” Et cela s'insinuait, elle le sentait bien, dans son cœur de femme, malgré les révoltes de l'amour-propre et les dénégations des lèvres.

Mauvaise soirée ! Elle se leva pour mettre un terme à ce combat intérieur. Il était l'heure de se coucher. Dans la chambre en face, Simone dormait ; elle avait joint les mains, qui s'allougeaient droites et blanches vers le mur.

En écoutant, car le silence de la nuit s'était fait dans la rue, la mère entendait la respiration égale et pleine de l'enfant. Elle sentit un frisson rapide. Elle eut une sorte de vue claire d'un problème redoutable.

Cette jeune fille qui dormait avait eu, l'après-midi, une initiative inquiétante. Elle pensait à son père, peut-être bien plus qu'elle ne l'avouait ; elle désirait le revoir. Oui, la trop longue séparation avait dû faire éclore dans cette âme de vierge une sorte de père idéal qu'elle adorait en le cachant, comme d'autres le fiancé des premiers rêves.

N'était-ce pas effrayant de laisser se développer, dans la contrainte où les sentiments s'exaltent, le souvenir embelli du toit paternel et du père ? Ne valait-il pas mieux aller au devant du danger, accepter bravement l'invitation du Guen ?

Que répondrait-elle, Mme Corentine, le jour où Simone lui dirait : “Mon devoir est de ne pas l'abandonner, je veux revoir mon père.” Que répondrait-elle ? Et la question se poserait sûrement. A quoi servirait alors de dire oui ? Quelle obligation Simone lui aurait-elle d'un consentement qu'elle aurait arraché, qu'on ne pouvait refuser ? Et quelle autorité la mère aurait-elle pour fixer la durée de ce séjour ?

Une autorité bien diminuée, parce que l'enfant serait partie malgré la mère, parce qu'entre elles deux il y aurait eu une lutte sourde et longue avant d'en arriver là !

Et si le père accueillait bien sa fille — comment douter de l'accueil ? — l'enfant très flattée, très adulée là-bas, penserait très certainement qu'on avait eu tort de la retenir si longtemps ; elle accuserait sa mère, elle ne lui pardonnerait pas, au fond du cœur, de lui avoir disputé cette joie naturelle, et, revenue à Jersey, elle y rapporterait une âme partagée, elle serait changée en une autre fille qui examinera curieusement et jugerait la longue jalousie de sa mère.

Peut-être une diversion immédiate, un voyage en Bretagne, préviendrait un avenir menaçant. Oui, passer huit jours à Perros, envoyer Simone à Lannion deux ou trois jours.

Elle était maîtresse de limiter la durée d'une faveur que personne n'avait demandée. Elle ramenait sa fille à jour fixe. Elle avait le beau rôle, et Simone serait engagée à revenir par le sentiment même de générosité qui aurait poussé sa mère à lui dire : “Va !”

L'objection, le malaise né entre elles à l'occasion du père disparaîtrait. Il serait évident que Mme L'Héréec n'avait pas peur, puisqu'elle envoyait l'enfant vers lui, qu'elle n'avait pas de rancune sauvage....

Hélas ! la peur, la rancune, c'était au contraire, en ce moment, le plus vivant de cette âme bouleversée. A peine l'idée se fut-elle formulée dans l'esprit de Mme Corentine de risquer un voyage en Bretagne, que la jeune femme se sentit tout défaillante.

L'abandon qu'elle avait toujours craint, elle s'y précipiterait donc ? Elle irait confier sa fille à ses ennemis ! Encore s'il n'y avait eu que le mari, mais la mère, Mme Jeanne, qui la détestait ! Qui sait quand elle reverrait Simone ? si elle la reverrait jamais ?

Sur un caprice d'enfant, sur une lettre du vieux Guen, elle serait folle, en effet, de risquer tout son bonheur, folle, folle....

Elle répétait le mot dans la peur de ce silence de tout, dans le vide de son âme, dans l'anxiété de ses contradictions. Qui la délivrerait, qui l'éclairerait, qui la sauverait ?

Un instant, elle alla vers la fenêtre et appuya son front aux vitres moites, derrière lesquelles la brume allait toujours, soufflée par le vent d'Est.

Tristesse des rues désertes, morne accablement des maisons où plus rien ne veille ! Tout dort, il n'y a même plus un mouvement de passant, pas une étoile qui puisse tirer à soi l'abandonnée qui se débat et voudrait échapper à elle-même.

Alors Mme Corentine a traversé la chambre ; elle s'est approchée du lit où dormait Simone, et la fièvre au cœur, elle a pris dans ses mains une poignée de grands cheveux bruns épars sur l'oreiller ; elle s'est penchée, elle les a baissés avec passion, puis elle est demeurée debout immobile, longtemps, à regarder dormir celle qui venait d'écrire au père, là-bas sur la côte de France.

Le lendemain matin, quand Simone entra dans sa chambre de sa

mère, celle-ci dormait encore, lasse d'avoir veillé et d'avoir pleuré.

La jeune fille s'avança sur la pointe des pieds, enveloppa sa mère de ses bras et l'éveilla en l'embrassant longuement, sans rien dire, avec ce merveilleux tact des enfants qui grandissent et qui savent déjà que les tendresses blessées n'ont pas besoin d'explication, mais de caresses pour guérir.

Elle retournait dans son appartement, heureuse d'avoir fait plaisir et de se sentir tant aimée. En passant à côtés du métier, elle jeta un coup sur le dessin du canevas.

A peine si le mouvement fut marqué : une inflexion légère de la taille, les grands cils qui s'abaissent et se relèvent. Mais elle avait vu que le trait à l'encre de Chine en était au même point. Mme L'Héréec avait deviné la pensée de sa fille.

— J'avais les yeux si fatigués hier soir, que je n'ai pu continuer.

Une demi-heure plus tard, elles descendaient au magasin que la servante venait d'ouvrir et de balayer. Il faisait un soleil radieux. Et il était bien joli, sous cette pluie de rayons, l'étalage de la *Lande fleurie*.

La lumière se brisait en éclats de toutes les couleurs sur mille objets aux faces polies, cailloux du Rhin, broches, bracelets, épinglettes, émaux, éventails en ivoire ou en plumes.

Elle mettait une aigrette au bord rose des gros coquillages de l'Inde, sur les ongles des pattes de lagopèdes montées en porte-plumes et en coupe-papier, glissait en leurs fauves le long des cannes de choux vernies, des *cabage sticks* entassés dans un coin, cerclait d'une auréole les assiettes du Japon et les coupes de cristal d'où s'élevaient, en pyramides crépelées, tous les tabacs de la libre Angleterre, Virginian, Old Judge, Army and Navy mixture, Richmond gem, Orient, qui répandaient dans l'atmosphère un parfum de bazar levantin.

Simone aimait ces choses brillantes et bien rangées. Elle aimait les clairs jours d'été. Elle s'avança ouvrant les yeux tout grands, comme si elle fût entrée dans une salle de bal, devinant que sa jeunesse et cette lumière étaient faites l'une pour l'autre.

Mme Corentine, qui la suivait, parut au contraire gênée par ce miroitement universel. Elle s'assit derrière un bureau qui occupait le milieu de la pièce et se courba sur un livre de comptes, tandis que sa fille, debout, penchée au-dessus d'une vitrine, rangeait une collection de bijoux en granit de Jersey et de sous de l'île émaillée.

Les doigts de Simone, à petits coups légers, redressaient l'alignement compromis par les acheteurs de l'avant-veille, donnaient une inclinaison plus heureuse à un croissant de pierre bleue ou rose, essayaient un grain de poussière. Elle avait l'habitude et le goût de ce joli ménage.

Son esprit ne s'y dépensait guère, il lui en restait assez pour songer, et son cœur faisait du chemin autant que sa main en faisait peu, son cœur si jeune, grisé par un rayon du jour. Elle pensait à son père qui, en ce moment peut-être, lisait la ligne tracée par elle sur la page blanche.

Comment son père avait-il reçu son billet ? Un petit frisson agitait Simone à cette idée. Elle se représentait bien la maison, le jardin, le salon, où se tenait sans doute M. L'Héréec avec sa mère, la sévère Mme Jeanne, le coup de sonnette du marin, la porte ouverte par la vieille Gote ; mais tout se brouillait ensuite, et elle cherchait, sans pouvoir la trouver, la figure de son père.

Cinq années sans le voir avaient presque effacé l'image, altéré les contours, l'expression des yeux, le souvenir du son de la voix. Elle ne pouvait pas. C'était déjà comme si la mort avait passé avec ses voiles qui s'ajoutent les unes aux autres, d'année en année.

Pas même un portrait qui pût l'aider à ressaisir l'impression ancienne et si chère.

Dans la nouvelle maison, tout ce qui rappelait le père était banni, excepté une photographie déjà jaune, datant des premières semaines après le mariage, et qu'elle avait aperçue une fois, un jour que sa mère feuilletait des liasses de lettres pliées en quatre.

Elle se ralentit un peu dans son travail, leva la tête et regarda sa mère.

Mme Corentine avait appuyé son menton sur une de ses mains, et les yeux vagues fixés sur la rue, elle réfléchissait. Elle avait l'air triste.

Comme tout avait changé depuis la veille pour une ligne d'écriture !

(A suivre.)

LEÇONS D'ART GRATUITES

Les personnes qui désirent recevoir gratuitement des leçons d'art devraient s'adresser à la “Canadian Royal Art Union Limited,” 238 et 240 rue St-Jacques, Montréal, Canada. L'École d'Art est installée dans l'édifice du Mechanics Institute, et est absolument gratuite. Les tirages mensuels, le dernier jour de chaque mois, ont lieu au bureau de la rue St-Jacques, dans le but de distribuer des œuvres d'art.

Pour la **DYSPEPSIE**, au lieu de Thé et Café, Buvez le **CAFÉSANTÉ FORTIER**

COMMENT PARLENT LES SOURDS-MUETS

« Bon pour le service !... Hein !... Quoi ?... — Mais, monsieur, je suis sourd-muet de naissance. — Comment, sourd-muet ? Vous moquez-vous du monde ? Vous, sourd-muet ? Et vous venez de répondre à l'appel de votre nom ! Et vous me parlez !... — Monsieur, voyez mes certificats... » Cela se passait à l'un des derniers conseils de revision du département de la Seine. Le conscript avait raison. De nos jours on fait entendre les sourds et parler les muets. Comment ?... C'est ce que je voudrais démontrer.

On est muet parce qu'on est sourd, parce qu'on n'a jamais appris à parler ; mais, sauf de rares exceptions, le sourd possède intacts les organes de la voix. C'est un instrument pourvu de toutes ses cordes ; seulement ces cordes n'ont jamais vibré. D'ailleurs, les surdités acquises sont bien plus fréquentes que les surdités de naissance : 180 pour 100 environ. Heureusement pour l'enseignement de la parole : si l'enfant a déjà parlé, la tâche du maître sera plus facile, il n'aura qu'à remettre en mouvement un mécanisme qui a déjà fonctionné.

Le moment le plus favorable pour commencer l'instruction du sourd-muet a été fixé entre neuf et dix ans.

Quand il arrive à l'institution nationale de la rue Saint-Jacques, à Paris, c'est le plus souvent un petit être rachitique, né dans un milieu pauvre et dont l'éducation a été absolument négligée. Le maître l'examine, en se demandant surtout quelles seront les aptitudes de cette nouvelle recrue à l'articulation de la parole.

D'abord la surdité de l'enfant est-elle partielle ou complète ? S'il a conservé un peu d'oreille, sa voix sera plus agréable, il pourra en régler les intonations. On passe à ses organes vocaux. Voici des lèvres épaisses, il prononcera difficilement *p* et *f* ; des joues molles et sans énergie, il confondra *ch* et *g*. Le voile du palais et la luette sont-ils insensibles ? Le malheureux parlera du nez. Enfin la langue est-elle immobilisée par un filet qui la bride de la base à l'extrémité ? Il faut avoir recours aux ciseaux du chirurgien ; sinon il y a des lettres comme *r* et *l* que l'enfant ne pourra jamais prononcer. Reste un point d'interrogation capital ; le poumon est-il assez développé, autrement dit le souffle assez fort pour suffire à l'émission de la parole ? Chez l'individu qui n'a jamais parlé, le poumon ne fonctionne que pour les besoins de la respiration, c'est-à-dire qu'il n'inspire habituellement qu'un demi-litre d'air. Pour parler il en faut au moins deux. Un instrument, nommé spiromètre, permet de constater que la poitrine du sourd-muet est en état. Sinon, le maître aspire l'air à pleins poumons et invite son élève à en faire autant, il lui apprend à respirer. On a encore recours à de petits exercices : on place des billes dans la rainure de la table et chaque élève s'efforce de les envoyer le plus loin possible en soufflant dessus. On leur fait souffler des bougies à distance, gonfler des ballons en caoutchouc, faire des bulles de savon, etc. Sans cette gymnastique préparatoire, qui a d'ailleurs l'avantage de l'amuser, le sourd-muet aurait la respiration trop courte et, partant, la parole faible ou saccadée.

« Mais, dira-t-on, parler ne suffit pas, il faut aussi que l'enfant entende ou du moins comprenne la parole d'autrui ; sans cela son langage ne sera jamais qu'un monologue auquel on pourra tout au plus répondre par écrit. » L'objection est juste mais facilement réfutable : en même temps que le sourd-muet apprend à exprimer des sons, on lui apprend à les reconnaître sur la bouche de ses maîtres : c'est ce qu'on appelle la lecture labiale ou *lecture sur les lèvres*. Tout le monde sait que nous accentuons fortement le mouvement des lèvres, en détaillant chaque syllabe, pour mieux nous faire comprendre d'une personne sourde ; de sorte que chez elle les yeux viennent en aide à l'oreille. Chez le sourd-muet, la vue doit suppléer complètement à l'ouïe.

Dès les premiers jours de son entrée à l'école, on peut commencer avec l'enfant quelques exercices de lecture sur les lèvres. Par exemple, on le fait asseoir sur une chaise en lui disant : *Assis* : on le fait lever en lui disant : *Debout* ; puis on répète l'ordre sans y joindre le geste. L'élève dévore son maître des yeux, et pour peu qu'il soit intelligent, il voit qu'il doit occuper la chaise quand les lèvres commencent par s'entr'ouvrir (*assis*) et la quitter quand elles restent légèrement pincées (*debout*). Cette distinction suffit ; le sourd-muet ne s'y trompe plus, et se lève ou s'assied au commandement, même quand on intervertit l'ordre à plaisir. Plus tard on passe à la lecture de son nom : le maître prononce bien distinctement le nom d'un élève en l'appelant d'un signe ; le signe supprimé, l'élève finit par deviner au seul mouvement des lèvres que c'est lui qu'on appelle.

Cependant il s'agit d'évoquer la voix du sourd-muet, de le faire parler. On a démembré les sensations qui naissent du jeu des organes pendant l'émission de la parole et établi cet enseignement sur des données vraiment scientifiques. En somme, la parole est le résultat de deux phénomènes : des mouvements et des bruits. Les mouvements sont sensibles à la vue, et les bruits produisent, dans l'appareil vocal, certaines vibrations qu'on peut reconnaître par le toucher. Donc la vue et le toucher réunis pourront suppléer à l'ouïe : toute la méthode orale repose sur cette observation.

Si vous vous mettez devant un miroir et que vous prononciez successivement *a, e, i, o, ou* : *a, en, u*, vous verrez la bouche, d'abord ouverte sur l'*a*, se fermer de plus en plus pour émettre les deux autres sons. On fait remarquer au jeune sourd-muet ce resserrement progressif. De plus, quand nous prononçons ces voyelles, les lèvres ne sont pas seules en jeu, le larynx vibre et le cartilage, qu'on appelle vulgairement *pomme d'Adam*, semble remonter vivement dans la gorge ; il suffit d'y porter la main pour s'en rendre compte. Autre indice pour le sourd-muet.

La prononciation de chaque lettre amène un ébranlement sensible des organes, c'est évident ; mais, direz-vous, cet ébranlement n'est-il pas toujours le même ou si peu différent que les nuances en sont imperceptibles ? Pour nous, en effet, qui avons tous les sens à notre service, bien des détails

passeraient inaperçus ; pour les sourds-muets, tout est soigneusement examiné, noté ; les détails les plus minimes deviennent de précieux renseignements. Avez-vous jamais remarqué que les consonnes *c, k, q, g, ch, j* (prononcez *que, que, etc.*) produisent un souffle chaud ? et *c, s* (prononcez *ce, se*), un souffle froid ? que l'émission de *b, d, g* (prononcez *be, de, gue*) est accompagnée d'une sorte de frémissement guttural ? que *h* aspirée est la lettre qui nous fait baisser le plus la mâchoire inférieure (*hameau*), etc. ? Sait-on qu'il y a une lettre, *r*, qui peut se prononcer en trois manières différentes : — 1^o le *r* guttural qui part du fond du gosier, le *r* de ceux qui grasseyent : un *razoir, radis* ; — 2^o le *r* qui se prononce à l'aide de la langue, le véritable *r*, la lettre que les Latins attribuaient au chien (*littera canina*) ; — 3^o le *r* enfin qu'on fait entendre avec les lèvres seules, par exemple à la chasse pour faire lever les oiseaux : *brerr, brer* ! Tout cela vous paraît, peut-être, bien peu important. C'est au contraire d'un intérêt supérieur pour les malheureux dont la parole en dépend. Toutes ces nuances ont été étudiées, signalées, et si légères qu'elles paraissent, l'enseignement des sourds-muets en a fait son profit.

On commence ordinairement par enseigner les voyelles, qu'on fait accompagner des consonnes les plus faciles, *p, t, f*, etc., pour former des syllabes assez simples à articuler : *papa, tata*, etc. L'articulation en est si facile que c'est avec ces mots que tous les bébés s'exercent à parler ; tandis qu'ils ne parviennent que beaucoup plus tard à dire des syllabes embrouillées comme *brouette, propre, fauteuil*, etc. Toutes les mères seront de mon avis. Au bout de six ou huit mois, en moyenne, le jeune sourd-muet possède toutes ses lettres et peut articuler n'importe quel mot.

Malheureusement les choses ne vont pas toujours aussi vite : quelques sujets semblent tout à fait rebelles à ces premiers principes. La patience et l'ingéniosité du maître trouvent alors ample matière à s'exercer. Par exemple, certains enfants sont aphones ; ils ne peuvent même prononcer *a*. On leur fait simplement ouvrir la bouche, et en leur tapotant sur la poitrine au moment de l'expiration, on entend *a* plusieurs fois répété. D'autres ne peuvent prononcer *p* : le maître leur prend la main, l'approche de ses lèvres et dit fortement *pe, pe*, ce qui envoie un jet d'air rapide et froid ; l'enfant essaye à son tour, et renseigné par le miroir sur la position de ses lèvres, et par la sensation du froid sur sa main, parvient à émettre le même son. Si le *r* ne peut pas sortir, on fait garguier l'élève avec une goutte d'eau, etc., etc. La spatule doit intervenir de temps en temps pour mettre la langue au point, desserrer les dents, chatouiller la luette, etc. Ce n'est pas une sinécure que l'enseignement des sourds-muets ! Il faut au professeur du dévouement et même de l'abnégation pour surmonter certaines répugnances et remplir sa tâche jusqu'au bout.

D'ordinaire, hélas ! la voix du sourd-muet n'est ni douce ni harmonieuse. Pourtant on trouve des voix très acceptables chez bon nombre d'entre eux, surtout chez les jeunes filles dont les organes vocaux sont généralement plus flexibles et, partant, plus faciles à réveiller. D'ailleurs, ne vaut-il pas mieux parler médiocrement que de ne pas parler du tout ? Demandez aux sourds-muets tout fiers de se faire entendre à présent, s'ils voudraient renoncer à la parole et user du *langage mimique* comme autrefois. Demandez aussi aux parents s'ils trouvent rauque et désagréable cette voix qu'ils n'avaient jamais entendue. Un gendarme de Montpellier revit, après un an d'absence, son fils sourd-muet ; l'enfant, en passant le seuil de la maison, se jeta au cou de son père en disant : « Bonjour, papa ; comment vas-tu ? » D'émotion le brave homme s'évanouit. Allez dire maintenant à ce père que son enfant parle mal.

J. DESSOUCHET.

UN QUI NE PERD PAS LA CARTE

Un mélodrame des plus émouvants était donné sur la scène d'une petite ville de province. Dans l'une des scènes où le héros devait se servir de son poignard, il s'aperçut soudain qu'il avait oublié de l'apporter avec lui. Sans un moment d'hésitation, il s'élança sur le traitre, en s'écriant : « Meurs infâme ! J'avais l'intention de te percer de mon poignard, mais je m'aperçois que je l'ai oublié dans mon cabinet de toilette ; je vais donc t'étrangler en présence de ce bienveillant auditoire ! »

Il va sans dire que cette improvisation eut un succès fou.

SES INTENTIONS

L'oncle. — Allons ! Lucie, tu as encore une nouvelle poupée ?

Lucie. — Chut ! Ne parlez pas si fort, mon oncle. Ce n'est pas une des miennes, mais elle appartenait à Alice Morin qui était méchante pour elle et qui l'a abandonnée, alors je l'ai adoptée, mais il n'est pas nécessaire qu'elle le sache car j'ai l'intention de ne faire aucune différence entre elle et mes autres enfants.

PAS CELLE-LÀ

Bouleau. — Où est la riche héritière avec qui tu es fiancée ?

Rouleau. — Tu vois cette jolie femme en rose à l'autre extrémité du salon ?

Bouleau. — Oui ; mais, mon cher, elle est superbe.

Rouleau. — Eh bien, ce n'est pas elle. C'est cette grande vieille ruine, en jaune, assise à ses côtés.

TROP LONGTEMPS POUR SA BOURSE

Elle (sur la rivière). — Comme il serait délicieux de pouvoir flotter ainsi toujours.

Lui (qui a loué l'embarcation). — Pas à vingt-cinq sous de l'heure, toutefois.

IL LAURAIT PRÉFÉRÉE PLUS SIMPLE

L'ami. — Ta femme est une femme supérieure. Elle peut converser intelligemment, je crois, sur mille sujets différents.

Le mari (avec un soupir). — Oui, et elle n'y manque pas.

GRAPHOLOGIE

Réponses aux Correspondants

AVIS.—Chaque correspondant recevra, à son tour, la réponse à sa demande. L'abondance des matières nous empêche...

Robertine amoureuse.—Manque de prudence et de réflexion. Beaucoup d'imagination...

Rochelle.—Sans commercial. Esprit subtil et observateur. Peu de constance en amours...

Eudore et Madhita.—Caractère passionné, ardent, spontané dans ses affections...

Ninette.—Nature délicate et sensitive. Générosité et bonté poussée jusqu'à la faiblesse...

Heureux.—Ambition et orgueil. Sécheresse de cœur et egoïsme. Activité, économie domestique...

Cœur déçu et brisé.—Imagination romantique. Tendance au découragement. Volonté faible...

Virtus C.—Vous êtes méthodique, rangée et laborieuse. Assez d'énergie et de fermeté...

A. C. C.—Générosité, franchise, insoignée et parcasse. Esprit avare et fantasque...

Mon support.—Manque de suite dans les idées. Étourderie et coquette. Imagination quelque peu exaltée...

J'aime les yeux bleus.—Nature un peu irrégulière, mais très entreprenante. Bonnes dispositions à l'amour et constance...

Champ d'azur.—Beaucoup d'imagination et peu de sensibilité. Tendance à l'égoïsme. Amour de l'ordre et du bien être...

Amilla.—Délicatesse de goût et grande sévérité de goût, surtout en ce qui touche aux choses de l'art. Énergie et ambition...

Rêveur.—Nature vive, ardente, entreprenante et ambitieuse. Esprit initiative. Bonnes qualités de cœur. Manque de persévérance...

Hed.—Tempérament peu ferme. Timidité, indécision et tendance au découragement. Sensibilité, générosité et franchise...

Nep.—J'ai en main votre jolie lettre et les plaquettes. Merci et au revoir...

Albane H.—Très grande force de dissimulation. Beaucoup d'énergie, d'ambition et de ressources dans l'esprit. Caractère persuasif et dominateur...

Bruno.—Assez joli caractère généreux, enjoué, un peu sarcastique mais très bon enfant au fond. Dispositions amoureuses. Esprit vif et légèrement paradoxal...

Bianche.—Vivacité, impétuosité de sentiments. Caractère ardent, infatigable et très primesautier. Besoin de mouvement et de changement...

Jeune.—Timidité, froideur et défiance. Beaucoup de dévouement et de constance dans l'affection. Caractère rarement expansif...

Sanguine.—Nature délicate quoique d'une grande simplicité. Opiniâtre, conciliation, goût et franchise. Assez d'empire sur soi-même...

Antérieure.—Nature bizarre, fantasque et capricieuse, quelquefois sensible à l'exces, et quelquefois froide comme le marbre. Grande intensité d'affection...

Jeunesse dorée.—Ce spécimen d'écriture démontre une nature superficielle et irreflexive. Assez de sensibilité et des dispositions artistiques. Manque de prudence...

Victoire remportée.—Permetté et énergique. Caractère plutôt opiniâtre et irascible. Franchise et loyauté. Très grand orgueil...

Une âme en peine.—Sens littéraire, délicatesse d'imagination. Amour de la rêverie, de la musique des fleurs, etc. Volonté faible et peu indépendante...

Magnat.—Bonnes dispositions à l'amour. Générosité et bonté. Imagination quelque peu romantique. Orgueil et présomption...

Bouton de Rose.—Bienveillance, bonté, douceur et générosité. Nature ferme, cependant bon pouvoir de persuasion et esprit d'initiative...

Montagnaise.—Intelligence mercantile. Sens pratique, amour du travail. Courage, énergie, activité, ambition et persévérance...

Je le crois A.—Sens littéraire, abondance de pensées. Imagination ardente, caractère entreprenant quoique peu persévérant. Bonté, générosité et sensibilité...

Patricia A. B.—Tendances artistiques. Esprit observateur. Caractère rusé et dédaigneux. En amour, constance, fidélité et jalousie. Quelques aptitudes musicales sont apparentes...

Bonjour.—Vous êtes méthodique, ponctuelle, rangée et active. Votre nature est froide et peu impressionnable. Fermeté poussée jusqu'à l'obstination. Volonté absolument personnelle...

Gracieuse B.—Tendances artistiques. Bonnes dispositions à l'amour, quoique d'une nature un tant soit peu coquette et capricieuse...

Besoin d'être aimée.—Beaucoup d'imagination, une certaine tendance à la mélancolie. Nature souvent exaltée au plus haut point...

Feuille d'Érable No A.—Nature plus démonstrative que sincère. Tendances à l'égoïsme. Dissimulation et amour de la louange. Vous voyez que je vous donne plutôt les défauts que les qualités...

vous voyez que je vous donne plutôt les défauts que les qualités. C'est bien cela que vous voulez, n'est-ce pas ? On ne les connaît jamais trop.

Dracht.—Fermeté et franchise. Nature ouverte. Caractère aimant, sympathique et généreux. Bonnes dispositions à l'amour.

M. A. G.—Très impressionnable nature, imagination romantique, prompt à se former des chimères. Énergie et activité.

Une brunette de S. H.—Nature conciliante et douce. Peu de dispositions à l'amour et peu de sensibilité. Esprit très observateur.

Je suis orpheline.—Tendances artistiques. Goût sûr et délicat. Intelligence vive. Ambition, énergie et absence de sensibilité.

Sultan Alizapouf.—Originalité. Indépendance de caractère, audace et courage. Esprit aventureux et quelque peu excentrique.

Élude.—Tendance à la mélancolie. Nature ardente. Spontanéité d'affection. Exces d'activité. Amour du travail et sens pratique.

Marmot.—Inégalité d'humeur. Esprit de contradiction. Nature vive, primesautière, très prompt à la colère, ne conservant pas de ressentiment, toutefois.

Sophie V.—Embossa-me, exaltation, sentimentale, mais conservant peu son intensité de sentiment.

Daphnis et Chloé.—Orgueil et présomption. Sens pratique et bonne entente des affaires. Tendance à l'égoïsme et à la sensualité.

Star of the Sea.—Tempérament excitable et très porté à la colère. Volonté plus énergique que tenace. Beaucoup d'activité.

Cherashell.—Économie domestique. Amour du travail et sens pratique. Peu d'ambition. Goût simple et amour de l'ordre.

Un cœur aimant.—Nature impressionnable, chaleureuse et enthousiasme. Dévouement dans l'affection. Volonté peu ferme. Bonté poussée jusqu'à la faiblesse.

Mon secret.—Imagination romantique. Esprit capricieux et fantasque. Générosité et franchise. Élevation des sentiments.

Gloire au brave.—Indépendance de caractère. Esprit d'initiative, audace et courage. Intelligence mercantile et caractère entreprenant.

Fénelon II.—Beaucoup de suite dans les idées. Caractère prudent, méthodique, réfléchi et ponctuel. Esprit observateur et assez judicieux.

Alice Loretta.—Je ne sais lequel de ces deux noms vous avez choisi comme pseudonyme. Je les mets donc tous deux. Votre nature est délicate et jalouse, très bien disposée à l'amour, cependant.

James is the one.—Entente des affaires. Sens pratique. Intelligence vive. Absence de sensibilité et égoïsme. Une seule réponse pour un seul coupon.

Aucun avec Hélène.—Esprit romantique et capricieux. Manque de prudence. Constance en amour et jalousie.

Giroflée Fleurie.—Franchise, confiance et générosité. Dispositions à l'amour plutôt qu'à l'amour. Talent pour la musique.

Fédora G. K.—Votre écriture montre une nature impressionnable, prompt à s'alarmer, mais se consolant aussi rapidement. Volonté assez énergique.

Sensitive.—Caractère ardent, démonstratif, spontané et impétueux dans l'affection. Manque de prudence, de réflexion et de persévérance. Générosité.

Paconia.—Dissimulation, ambition, tenacité et courage. Volonté énergique. Tempérament obstiné et autoritaire. Orgueil et esprit de domination.

(A suivre.)

Le Mal de Nerfs

Les jeunes filles de la génération actuelle se ressentent, c'est tout naturel, de la vie enfervrée, du surmenage qu'impose à leurs parents la lutte pour l'existence, de jour en jour plus difficile, le fatal "struggle for life" auquel nous sommes, d'ailleurs, tous condamnés dans une certaine mesure. On observe chez la plupart de nos jeunes filles une excessive irritabilité, une susceptibilité exagérée. Les unes sont mécontentes de tout ce qui les environne, se plaignent de tout, s'importent au moindre prétexte; la contradiction leur met hors d'elles-mêmes; ce n'est pas leur faute; elles sont plus à plaindre qu'à blâmer. Les autres sont tristes, rêveuses, mélancoliques. Il se développe en elles une exquise sensibilité morale, un extrême besoin d'affection, de tendresse, et parfois, d'exaltation d'idées et de langage. Elles pleurent au moindre sujet; souvent même leurs larmes coulent sans motif. Or, les larmes trop fréquentes ne sont-elles pas défendues aux beaux yeux de nos jolies femmes? Il en est encore qui sont, au contraire, d'une gaieté anormale, rient sans cause, et souvent ces accès de gaieté sont suivis de pleurs ou d'une tristesse que rien ne justifie. Les rires nerveux qui contractent le visage, ces pleurs qui ont la même cause et produisent de si déplorables effets sur la beauté, sont le résultat du mal de nerfs qui est l'expression populaire désignant la névrose. Cette névrose ou, si vous préférez, ce mal de nerfs, il importe de le combattre sans retard et sans relâche, car il entraîne à sa suite toute espèce d'affections douloureuses qui ne font que s'aggraver avec le temps. La névrose est le résultat d'une maladie du sang qui s'appauvrit; il s'agit de lui rendre les éléments nécessaires indispensables au bon fonctionnement de notre organisme. Le remède est simple, facile, agréable. Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard contiennent tous les éléments nécessaires à la reconstitution du sang. Résultat de toutes les directions qu'accompagnent chaque boîte. Dans toutes les bonnes Pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyé par la poste sur réception du montant en s'adressant à la Cie Médicale France-Coloniale, Boîte 383 Bureau de Poste, Montréal.

Advertisement for Bénédictins dental products. Includes text: 'PLUS DE MAUX DE DENTS!', 'DENTIFRICES', 'Elixir, Poudre et Pâte', 'BÉNÉDICTINS de l'Abbaye de Souillac', 'Dom MAGUELONNE, Prieur', 'Inventé en l'an 1373 par le Prieur P. BOURSAUD', 'VENTE EN GROS: SEGUIN, BORDEAUX', 'MAISON FONDÉE EN 1807', 'MAISON à PARIS, 26, Rue d'Enghien'. Features an illustration of a man in a robe.

Le flacon, 50 cents. — Il est offert un magnifique calendrier français à chaque acheteur d'un flacon.

ROYER & ROUGIER FRERES - 1597 Rue Notre-Dame, Montreal.

Advertisement for Sirop de Coderre. Text: '50 ANS EN USAGE!', 'DONNEZ SIROP AUX ENFANTS DU D'CODERRE'. Includes an illustration of a bottle.

Advertisement for Debarrassez vos lits des punaises. Text: 'DEBARRASSEZ VOS LITS DES PUNAISES. EN EMPLOYANT LE POISON LIQUIDE DE LYONS. Une application les détruit, sinon votre argent sera remis. 25c. En vente partout. JOHN T. LYONS, coin des rues Craig et Bleury'.

Advertisement for Noix Longues De McGale. Text: 'PILULES DE Noix Longues De McGALE', 'POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,'.

Advertisement for Apres l'Averser. Text: 'APRES L'AVERSER', 'Photographies', 'M. J. BOURGEOIS', '145 RUE ST-JACQUES, MONTREAL', 'TEL. MARC 145 | TEL. BELL 157-743'.

Large advertisement for La Champagne Cigar. Text: 'LA CHAMPAGNE CIGAR', 'PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE P. V. B.', '"Curling Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.' Includes an illustration of a large sailing ship.

Madame Favart (Suite et fin)

.tres.sel A to . be . ir je m'empres.se
Prends pi

tiel vois ma fai bles.se.
Ma de tres.se

Vois, sin . ce . te tris . tes . se, Les pleurs mouil . ler mes

yeux!
Ah! eou ris a ma ten . dres . sel

Et . si . de . le pro . mes . se, Tes vœux se .
(A suivre)



LA VERA COSTANZA
Opéra-bouffe inédit en trois actes, composé en 1785.

Transcription et traduction
de CHARLES MALHERBE

AFRIDE ROSINE

Musique
de J HAYDN

Andante
PIANO

2

ROSINE
Dou- ce com- me u . ne ca .

res . se . Ta voix me di . sat sans ces . se :
Ah ! Ah ! Ro . si . ne , Ro .

si . ne , ange ou de es . sei
Ah ! Ah ! Ah ! Ro . sic enchan te .

res . sei
Le par . fum de - ta jeu . nes . se A rem .

pli mon courd'i - vres se
Parle , et com- mande en mai .

3

FEMME ! FEMME !



Ethel. Mais... je le trouve bien, ton fiancé !
Maud. Moi aussi je le trouverais "très bien" pour une autre.

Mésaventures de Petit Jacques

Jacques est un charmant petit homme de huit ans. Sa mère en raffole ; il est si joli avec son frais visage blanc et rose, ses yeux malicieux, et ses longues boucles brunes qui ombragent son front intelligent. Son nez retroussé semble chercher dans les nuages les farces qu'il pourrait faire.

Notre bonhomme est taquin à l'excès. Adoré de ses parents, trop gâté par eux alors qu'il était tout petit, il est à présent le tyran de la maison, et tout le monde est, à son tour, victime de ses malices.

J'ai le regret de vous dire, d'ailleurs, que maître Jacques est encore, suivant les circonstances, curieux, désobéissant, menteur, raisonneur, paresseux, désordonné, boudeur, gourmand, taquin et coléreux.

Vous le voyez, la liste des défauts de notre héros est longue. Aussi, je suis sûre qu'aucun de vous, en toute sincérité, ne peut se reprocher la moitié des méfaits que tous ces vilains défauts ont fait commettre à ce pauvre petit Jacques.

Ne croyez pas, mes chers amis, qu'on peut faire le mal impunément. C'est précisément pour vous ôter l'envie d'imiter le petit Jacques et d'ajouter un de ses défauts à la liste des vôtres que j'ai entrepris d'écrire pour vous l'histoire de ses mésaventures.

* * *

—Si tu me promets d'être sage, je t'emmènerai chez l'oncle Jean, dit un beau matin Mme Raymond à maître Jacques.

Jamais embarrassé lorsqu'il s'agit de faire de belles promesses, vite oubliées, Jacques s'empresse de répondre :

—Oui, petite mère, je serai sage, emmène-moi.

Aussitôt promis, aussitôt tenu, Mme Raymond met à Jacques son chaud manteau d'hiver, son béret de velours et sort avec lui.

Le long du chemin elle fait ses dernières recommandations à son fils :

—Surtout, mon mignon, ne sois ni turbulent, ni curieux ; souviens-toi

qu'il arrive toujours malheur aux enfants indiscrets.

Les voici arrivés chez le grand-oncle de Jacques, l'on Jean. Moricaud, le caniche favori de notre petit homme, le reçoit avec des aboiements joyeux et des sauts désordonnés ; debout sur les pattes de derrière il essaie de lécher les joues roses de Jacques qui se débat.

L'oncle Jean est bien vieux, bien vieux, ne pouvant venir au devant de Jacques et de sa maman, il les attend au coin du feu, un bon sourire sur les lèvres.

Asseyez-vous bien vite, dit-il à la maman de Jacques ; quant à toi, mon petit, va demander une tartine de confitures à la bonne Phrasie ; j'ai à causer avec ta mère, et je n'ai pas besoin de tes creilles pour le moment.

Rempli d'allégresse à la pensée de goûter aux succulentes confitures de Phrasie, Jacques se rend à la cuisine. Chemin faisant, il se demande cependant pourquoi l'oncle Jean l'a renvoyé au salon. Il est fort perplexé ; au lieu d'entrer à la cuisine il retourne sur ses pas, le doigt au coin de la bouche, signe de grande préoccupation. Moricaud, la queue en l'air, le regarde d'un air tout étonné.

Si j'écoutais, se dit Jacques, je saurais ce que l'oncle Jean va dire à maman.

Et, avec précaution, il se glisse derrière la porte du salon.

Toujours patient, Moricaud se tient près de lui. Tout ce manège ne lui paraît pas naturel ; ses oreilles levées, ses yeux inquiets montrent qu'il comprend que son ami Jacques fait une sottise et qu'il pourrait bien lui en cuire.

Peu importe à notre curieux que Moricaud lui fasse de muets reproches de ses grands yeux si doux ; il ne se souvient plus des recommandations de petite mère :

—Tu ne seras pas curieux, mon mignon, il arrive toujours malheur aux enfants indiscrets.

Il obéit donc sans remords à son vilain défaut.

Cependant, Jacques n'entend pas bien ; il s'approche plus près encore de la porte du salon et l'entr'ouvre du bout du doigt pour qu'on ne l'aperçoive pas. Au même instant, la porte se referme. Ah ! ah ! Maman ! Maman ! oh ! j'ai mal, au secours !

Ces cris affreux mêlés aux aboiements de Moricaud font accourir petite mère, pâle de frayeur. Oncle Jean apparaît, l'air troublé et inquiet. La bonne Phrasie, qui court aussi vite que le lui permettent ses vieilles jambes, arrive pour recevoir dans ses bras Jacques, qui s'évanouit. Son petit doigt écrasé saigne abondamment. Vite l'on s'empresse d'apporter de l'eau et de la charpie pour le doigt blessé, et de l'eau de fleur d'orange pour faire reprendre ses sens au petit curieux.

Le voilà assis sur le canapé, la main enveloppée de linges blancs, l'air honteux et confus, sous le regard de son oncle qui lui dit : "Ma foi, tant pis pour toi, mon bonhomme. Je parlais de tes étrennes avec ta mère. Tu as été trop pressé de savoir ce que je disais, aussi tu te passeras de mon cadeau de jour de l'an."

Jacques jura, un peu tard il est vrai, qu'on ne l'y prendrait plus.

En effet, à partir de ce jour, il ne fut plus grondé pour sa curiosité. Toutes les fois qu'il se sentait entraîné aux portes, il regardait son petit doigt cicatrisé et vite il s'enfuyait pour échapper à la tentation.

MME BEATHE DEFRESNE.

LE PARADIS TERRESTRE

Mme Coeurdur. — Vos pensionnaires vous paient-ils promptement ?

Mme Bonœur. — D'abord, oui, ils m'ont payé très promptement.

Mme Coeurdur. — Et pourquoi ne le font-ils plus maintenant ?

Mme Bonœur. — Ils sont devenus si gras qu'ils ne peuvent plus mettre leurs mains dans leurs poches.

PHYSIOLOGIE DE L'ANGLAIS



CAUSERIE PARISIENNE

Toujours nos joyeux exhumateurs !... Mais j'ai tort de dire *nos*, car les autres peuples ont aussi pris cette habitude d'aller déranger les morts plus ou moins célèbres pour voir s'ils y étaient toujours et, dans ce cas, leur imposer des "déplacements"... j'ajouterai presque et "villégiatures".

Goya fut un peintre et graveur espagnol célèbre. Né dans l'Aragon en 1746, il vint mourir à Bordeaux en 1828.

Les Espagnols voulurent honorer sa mémoire, par l'érection d'un monument qui renfermerait ses cendres rendues enfin à sa patrie...

Malheureusement, un de ses amis, exilé sous Ferdinand VII pour des motifs politiques, et qui était mort aussi à Bordeaux, avait eu la mauvaise inspiration de se faire enterrer avec lui...

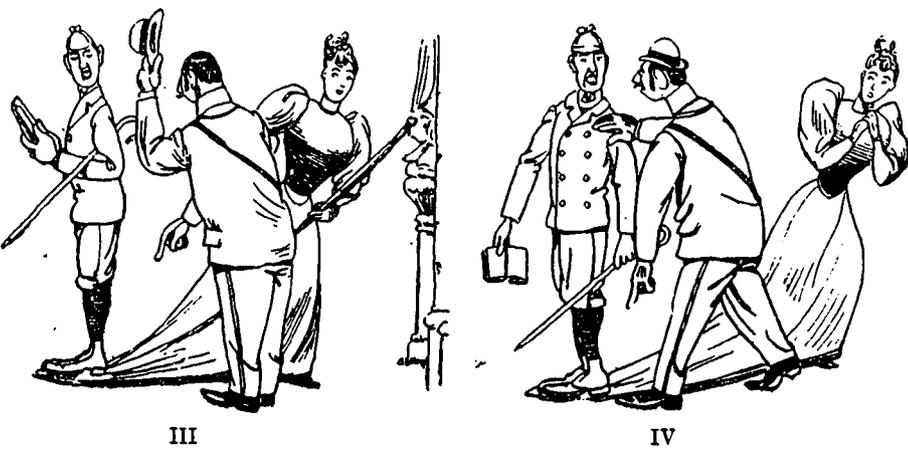
Fâcheuse imprévoyance !... quand on vint chercher Goya pour le ramener triomphalement dans son pays, on trouva deux squelettes dans son tombeau, et comme on ne pouvait pas dire lequel était Goya, lequel ne l'était pas, on résolut de les prendre tous les deux...

Et l'obscur proscrit partage l'apothéose de l'artiste !

A Aberdeen, en Angleterre, on a fait également des exhumations, mais ce n'était pas pour la gloire.

Les voleurs ne se contentaient pas de déterrer les cercueils de prix pour les revendre, il s'approprièrent les modestes sapins de la fosse commune, et en fabriquaient des margottins.

Ils faisaient aussi un brochant indécrot et macabre des râteliers montés sur or... Mais ce sujet manque de goût !... tournons-lui le dos et que d'ores en avant il ne vienne sous ma plume que des choses saines et joyeuses !...



Pourtant... la joie est-elle réellement une chose bien saine ?...

La joie fait peur, a dit le poète.

Ambroise Paré, il est vrai, affirme que la fièvre quarte peut être guérie par la joie.

Un M. Van Ness Dearborn rapporte les résultats de ses recherches qui ont le mérite d'une originalité toute américaine.

Il installe ses sujets d'expérience dans un bon fauteuil, et il leur demande de se représenter, aussi exactement que possible, ce qu'ils feraient au cas où il recevraient inopinément un cadeau en argent.

Le dit cadeau varie en importance de cinquante francs à cinq cent mille francs, et c'est par la somme la moins forte que l'on commence. Les sujets ont de vingt à trente ans : ce sont des étudiants en psychologie, quelques-uns sont du sexe féminin, et aucun ne fait partie de la classe riche.

J'esquisserai quelques timides observations...

D'abord, je ne me représente pas bien ce que peut être un étudiant en psychologie... je me le représente encore moins, s'il n'est pas riche, car la psychologie me paraît être une carrière assez peu lucrative.

Mais enfin passons !... Il y a une objection plus péremptoire...

Se représenter, par l'imagination, la joie que l'on éprouverait à recevoir de l'argent diffère essentiellement, à mon avis, de la sensation que l'on aurait si l'on *palpait* réellement.

Je ne suis, comme tout le monde, amusé à m'imaginer ce que je ferais si je gagnais le gros lot des bons de l'Exposition... Mais, jusqu'ici, je ne l'ai pas gagné.

Aussi aurai-je quelque peine à décrire ma joie... inexistante. Il est vrai que je ne suis pas étudiant en psychologie.

Ceci dit, revenons à M. Van Ness Dearborn et à ses sujets d'expérience.

A cinquante francs, les hommes, les femmes marchent plus vite, plus droit, ils ont plus d'entrain.

A cinq cents francs, les femmes sont expansives, chantent, jouent du piano. Les hommes sont encore plus enclins à se mouvoir et à dépenser leurs forces.

A cinq mille francs, les femmes sont émus, presque tristes ; les hommes ont besoin de calme et de réflexion.

A cinquante mille francs, les femmes sont devenues tout à fait tristes ; les hommes sont graves.

A cinq cent mille francs, tous recherchent la solitude, l'isolement ; ils sentent peser sur eux une grande responsabilité ; bref, ils ont du trac.

L'éminent psychologue qui a fait ces expériences devrait les compléter en donnant effectivement à ses sujets les sommes ci-dessus, pour bien se rendre compte si la pratique répondrait à la théorie.

Du reste, il pourrait leur reprendre l'argent de suite après, pour voir les effets du chagrin après ceux de la joie.

* * *

Voici l'époque où la jeunesse studieuse, dans les sciences, dans les lettres, dans les arts, est en proie au cruel supplice des concours.

Je me suis élevé, à cette même place, contre les tortures et la séquestration qu'on inflige aux malheureux jeunes gens qui concourent pour le prix de Rome, ce qui est indigne de notre civilisation.

Comme ma phrase pourrait prêter à la controverse, je l'explique de la façon *ne varietur* suivante : ce n'est pas le prix de Rome qui dépare notre civilisation, c'est... le procédé.

Il n'y a qu'un pays où le concours sévise plus qu'en France, et ce pays, c'est la Chine.

Et les concurrents y sont encore plus mal traités que chez nous.

Dans une grande ville de l'Empire céleste avait lieu, récemment, un concours pour l'admission au mandarinat.

Pendant neuf jours, près de dix mille jeunes Chinois sont restés enfermés dans des loges ou plutôt dans des baraques en bois les protégeant, aussi peu que possible, contre les pluies torrentielles qui tombaient.

Aussi, lorsqu'au bout du neuvième jour, on ouvrit les baraques, vingt-sept jeunes gens étaient morts et les malades s'élevaient au chiffre respectable de trois mille.

On a beau dire, la mortalité est bien moindre chez nos prix de Rome !

JULIEN MAUVRAIC.

LA PESTE, QUOI !

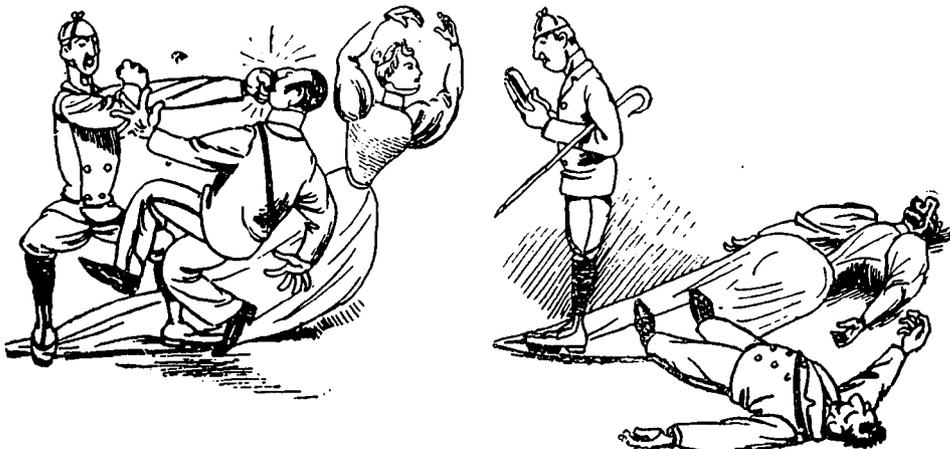
Alice.—Il me dit que je suis très intelligente et très jolie.

Lucie.—Et tu te confieras pour la vie à un homme qui commence à te tromper dès le début de vos amours ?

LAQUELLE

Le patron du musée.—Quel est donc tout ce bruit, ce matin ? Qu'y a-t-il ?

Le garçon.—Patron, c'est l'homme à deux têtes qui veut se faire raser et il se querelle avec lui-même, laquelle des têtes aura son tour la première.



V

VI



L'aspirante.—Ce doit être réussi. J'ai suivi à la lettre la direction du livre.
La principale du collège culinaire.—Peut-être, mais ne le dites pas à moins d'en être parfaitement sûr. Ce serait affreux de charger d'un tel crime une personne innocente.

Amusements et Sports

ELDORADO

Grâce à l'excellent système d'aération en usage à l'Eldorado, cet établissement ne se ressent nullement des grandes chaleurs et l'affluence y est toujours aussi considérable.

Jeudi dernier, la troupe entière prenait part à l'excursion offerte par M. Lawrence A. Wilson et obtenait un très grand succès : le spectacle était charmant et tous les assistants s'en déclarèrent enchantés ; nous regrettons de ne pouvoir décerner à chacun des artistes, en particulier, les éloges qui lui sont dus, bornons-nous à dire qu'ils se sont montrés à hauteur de leur réputation et ont fait très bonne impression sur l'auditoire distingué qui se pressait pour les entendre.

Cette semaine, le programme comprend une petite opérette : *Un futur sur le grill* et une très jolie comédie-vaudeville : *Les lapins de Grélu*, d'une folle bouffonnerie. Cette pièce comptera parmi les meilleures entre toutes celles déjà jouées à l'Eldorado ; tous les amateurs de belle gaieté voudront aller la voir.

PALLADIO.

ALORS LE PERROQUET PARLA

M. Arthur (faisant une visite).—Vous avez ce perroquet depuis longtemps, ma demoiselle Laura ?

Mlle Laura.—Oui, nous l'avons depuis plusieurs années.

M. Arthur.—Il est très intelligent, n'est-ce pas ?

Mlle Laura.—Oui. Il peut imiter presque n'importe quoi.

M. Arthur.—Ils ont un remarquable perroquet à bord du *Vancouver*, mademoiselle Laura ; celui-là peut imiter à la perfection le bruit d'un baiser. Est-ce aussi l'une des aptitudes de celui-ci ?

Mlle Laura (indignée).—Non, monsieur. Il ne cherche pas à imiter un bruit qu'il n'est pas habitué à entendre.

Le perroquet (d'une voix cavernueuse).—Attends, mon bien-aimé Georges, je vais mettre cet oiseau hors du salon.
 (Tête de la demoiselle.)

PAS DE PARFAIT

Monsieur.—Quel parfait idiot je suis !

Madame (en manière de consolation).—Personne n'est parfait, Henri...

PAS UNE HEURE POUR DINER

Le tramp.—Même quand j'avais du travail, madame, la vie m'était très dure. Dans mon métier, voyez-vous, nous n'avions pas seulement un petit moment pour dîner, pas une minute.

La bonne dame.—Pauvre homme, tenez, voici dix sous. Mais comment se fait-il que vous n'ayiez pas, dans votre profession, une heure seulement pour dîner ?

Le tramp.—Je suis un ancien gardien de nuit.

CE QUE TOUTES PEUVENT DIRE

Aucune femme n'est si faible sur les mathématiques qu'elle ne puisse dire, en une demi minute, combien d'argent son mari économiserait dans le cours d'une année s'il cessait de fumer.

PAS POÈTE

Mlle Sentimentale.—Voudriez-vous mourir pour moi, Charles ?

M. Pratique.—Non, chérie ; je ferai mieux que cela. Je vivrai pour vous et je travaillerai pour vous.

TRISTE SITUATION

Madame.—Pourquoi ne pas voir le médecin et lui demander ce que tu dois manger et ce que tu dois éviter de manger ?

Monsieur (dyspeptique).—Oh ! c'est bien simple. Je dois manger tout ce que je n'aime pas et me priver de tout ce que j'aime.

BON PETIT CŒUR

Maman.—Qu'aimerais-tu mieux, Johnny, avoir la rougeole et rester à la maison ou être bien portant et aller à l'école ?

Johnny.—Avoir la rougeole et rester à la maison ; mais alors j'aimerais aussi à aller à l'école.

Maman.—Mais pourquoi, chéri ?

Johnny.—Parce que je pourrais donner la rougeole à tous mes camarades.

INTELLIGENCE CANINE

Le père.—Je me demande pourquoi ce chien a peur de moi. Il a tous les jours l'air de croire que je vais le tuer !

Le petit Charles.—Je pense bien qu'il vous a vu me donner la volée.

MODES PARISIENNES



Ce costume simple et gracieux est en granité tout laine entièrement doublé et confectionné sur mesure. Le corsage à dos tendu se ferme devant sous un empiècement en tulle glacé orné de plis et guipure crème, se répétant dans le dos. Le col et les manches, ornés de guipure, se terminent par une ruche en gaze blanche, ceinture et choux en ruban. La jupe, formant cloche est doublée en pacha fin.

Nuances au choix : beige clair, gris clair, marine, noir, rose, grenat, tabac et gros vert.

CHAPEAU forme Cyrano, en paille fantaisie, orné de gaze fine et de fleurs au feuillage vert ; deux mignons oiseaux noirs agrémentent la passe. La forme et la gaze existent en toutes teintes au choix. Les fleurs sont au choix également.

TRÈS ÉLOIGNÉ

A l'universaire du mariage d'un Magnat d'une compagnie quelconque de chemin de fer, un des invités remarqua tout à coup un homme isolé dans un coin du salon et de qui personne ne semblait s'occuper. Il s'en vint s'asseoir à ses côtés et dit : "Je vous ai pourtant été présenté, monsieur, mais je ne puis me souvenir de votre nom."

— Mon nom est Vandebilt.

— Ah ! Alors, vous êtes un parent de notre hôte ?

— Oui, je suis son cousin éloigné... de quatre cents mille piastres.

RICHE PROPRIÉTAIRE

Le jeune Bigarreau était un jeune homme remarquable et de grand avenir. Il avait étudié le droit avec maître Laplatine, un de nos plus fameux avocats. Il vint à faire la connaissance d'une charmante jeune fille, enfant du vieux Pieds'd'or, tomba amoureux de la blonde beauté et, quand il eut raison de croire que son amour était partagé, s'adressa, pour le recommander au père de sa bien-aimée, à maître Laplatine qui était un ami de sa famille. L'avocat s'acquitta avec plaisir de cette mission, mais quand le vieux Pieds'd'or, qui aimait fort l'argent, lui demanda si le jeune homme avait des propriétés, Laplatine répondit qu'il ne le savait pas et qu'il s'en informerait. Le lendemain il rencontra le jeune étudiant et lui demanda s'il n'avait aucune propriété.

— Seulement une bonne santé et une ferme détermination de travailler, monsieur.

— C'est très beau, dit l'avocat qui était sincèrement convaincu du réel

mérite de son jeune disciple, et nous allons voir. Que demandez-vous pour votre jambe droite ? Je vous en donne vingt-cinq mille piastres si vous voulez vous la laissez couper.

A cette proposition intempestive, le jeune Bigarreau n'eut qu'un cri ; il refusa avec chaleur.

Le jour suivant, l'avocat Laplatine se présenta de nouveau chez le père de la jeune fille et lui dit :

— Je me suis enquis des moyens qu'à ce jeune homme. Il n'a pas d'argent en banque, mais il possède une propriété pour laquelle, à ma connaissance, il lui a été offert vingt-cinq mille piastres qu'il a refusées.

Le vieux Pieds'd'or donna son consentement sur cette seule assertion et le mariage fut célébré peu de temps après.

PERPLEXITÉ

M. de la Haute-gomme.—Il est temps, Gontran, que tu penses sérieusement à faire choix d'une carrière.

Gontran (respectueusement).—Je veux me laisser guider par vous, mon père. Dois-je entrer dans les ordres, devenir un membre du barreau, me distinguer dans l'armée ou épouser une héritière ?

UN CONSEIL S. V. P.

Le père.—Si vous êtes déjà fiancé et si tout a été convenu entre ma fille et vous, qu'avez-vous besoin de me voir à ce sujet ?

Le prétendant.—J'aimerais à savoir de vous s'il est sage de l'épouser.

TOUJOURS LES AMIES

Mlle Passée.—J'ai accepté Georges Lacomais, hier soir.

Mlle Gomsig.—Oui, je m'y attendais.

Mlle Passée.—Pourquoi ?

Mlle Gomsig.—Parce que quand je l'ai refusé, il m'a dit que la prochaine fois il demanderait une personne assez âgée pour savoir ce qu'elle ferait.

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 606. —Voici une des formes les plus populaires de cette saison. La matinée est en soie sans empiècement ; les devants ont quatre rangs de petits plis et trois de six dans le dos, prenant des épaules à la taille. Le pli creux du devant a un petit ruché de chaque côté ; au cou, une petite bande pour attacher le col ; l'ampleur de la matinée est très serrée du bas à la taille et cousue sur un ruban intérieur. Il est très pratique de coudre des boutons à la taille pour attacher la jupe, de cette façon la jupe et la matinée ne bougent pas. La manche ordinaire ajustée avec poignet.

Il faut 3 verges $\frac{1}{2}$, en 36 pouces, pour une personne de moyenne grosseur.

No 606 est coupé de 32 à 45 pouces, mesure de buste.

No 610.—Ce vêtement est en cachemire bleu avec dessin blanc, col et plastron garni de tresses. On peut aussi faire cette blouse en toute espèce d'étoffe se lavant, principalement piqué ou duck. Avec ces étoffes on fait le col d'une couleur différente. Le dos est sans couture ; les devants se ferment invisibles sous un pli creux. Le col marin est cousu au

No 106.—Matinée plissée ou cordée.

No 610.—Blouse pour jeune fille.



NO. 606 LADIES' SHIRT WAIST.

plastron. Les manches n'ont qu'une couture, froncées en haut et en bas dans un petit poignet ; dans le bas de la blouse on fait un petit ourlet dans lequel on pose un élastique.

Il faut 1 verge $\frac{1}{2}$, en 44 pouces, pour une jeune fille de 6 ans ; $\frac{1}{2}$ verge d'étoffe de couleur pour le col et plastron et 6 verges de tresses pour garnir.

No 610 est coupé de 6 à 12 ans.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes, argent ou timbres-poste.

Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centimes.

Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans le hultaino sont priées de vouloir bien nous en informer

Cours d'Art Gratuits

"The Canadian Royal Art Union, Limited," de Montréal, Canada, offre des cours d'art gratuits aux personnes qui les désirent.

Les leçons comprennent la leçon et la peinture d'après nature morte, modèles, et pour illustrations de magazines.

Ces leçons sont absolument gratuites et l'on peut en tout temps présenter sa demande d'admission.

"The Canadian Royal Art Union, Limited," a été fondée dans le but d'encourager l'art et de distribuer des œuvres d'art à chacun de ses tirages mensuels qui ont lieu le dernier jour de chaque mois.

Pour plus amples détails s'adresser à

The Canadian Royal Art Union
LIMITED

238 ET 240 RUE ST-JACQUES, MONTREAL, P.Q.

Prochain Tirage : - JEUDI, 31 AOUT

TRIO DE PROVERBES

Il faut appeler les choses par leur nom.

x

Qui a compagnon a maître.

x

En te séchant ne mouille pas ton voisin.

SANCHO PANÇA.

Recette par Semaine

Voici la saison des fraises et l'expérience a prouvé qu'elles constituaient un des agents les plus énergiques qui puisse exister contre la goutte.

En faisant une grande consommation de fraises pendant la saison, les personnes atteintes de la goutte verront certainement leurs douleurs se calmer. Si l'année suivante elles reparaissent, le même régime en aurait, de nouveau, facilement raison.

Enfin l'usage régulier des fraises peut prévenir la maladie.

BL. DE S.

ERRATA.—A la "Recette de la semaine" du No 8, lire : *Eponge calcinée* 12 parties au lieu de 2.

Rue Ste-Catherine 1853 au lieu de 1353.

Guilbolland rencontre un ami :

—C'est vous, cher ! Quel plaisir de vous voir ! Voyez-vous, par ce temps de dynamite, c'est un plaisir de rencontrer un brave homme qui n'a pas même inventé la poudre.

VIN
St-Lehon

Naturel
Tonique
Stimulant

En vente dans les meilleures pharmacies.

LAPORTE, MARTIN & CIE

Seuls Agents pour le Canada.



Les femmes qui désirent connaître comment prévenir et guérir ces maladies particulières à leur sexe et qui veulent être en bonne santé, fortes et heureuses, au lieu d'être faibles, souffrantes et misérables, devraient écrire à Mad. Julia Richard pour son

LIVRE POUR LES FEMMES

Envoyé GRATUITEMENT

Jusqu'à ce que cette édition soit épuisée, nous enverrons une copie sous enveloppe, par la poste, à toute femme qui nous en fera la demande.

Mad. Julia C. RICHARD, Boite 996, Montreal.

Pour Chapelets des RR. PP. Croisiers, Médailles et Petits Chapelets de St. Antoine, Timbres-poste oblitérés. Ecrivez à Agence de l'Ecole Apostolique de Bethléem, No 153 rue Shaw, Montréal, P. Q.

Derrière un corbillard :

—Un bien bon homme que ce père Lendurbaich : il ne songeait qu'à faire plaisir aux siens ; tout était toujours assez bien pour lui.

—Ça c'est vrai ; c'est bien la première fois qu'il prend pour lui seul une voiture à deux chevaux.

* *

A une exposition de tableaux :

—Tiens, un clair de lune ! Mais on ne voit pas la lune ..

—Eh bien ! Lorsqu'on voit un clerc de notaire, est-ce qu'on voit le notaire !

* *

Entre pères de famille :

—Et votre fils, travaille-t-il !

—Pas du tout ; c'est un paresseux fielle. Il n'a du goût que pour les exercices violents, et surtout l'escrime.

—Il sera plus tard un brave à trois poils.

—Oai, mais il les aura dans la main !

MUSÉE EDEN

A part un grand nombre de tableaux en cire, il y a au delà de 1000 Curiosités à Voir

A L'ODEON ...

CINEMATOGRAPHIE, GRAPHOPHONE, Etc. La Passion de Jésus en 20 tableaux représentée à Oberlinmergau.

Voyage Autour du Monde

50 Nouvelles Vues de Différentes Cités et Monuments de l'Univers chaque semaine.

ADMISSION : Au Musée 10c. — à l'Odéon 10c. — Au tour du Monde 10c. Enfants 5c. Ouvert tous les jours de 9 a.m. à 10 p.m. 206 RUE ST-LAURENT.

Téléphone des Marchands 182

N. LÉVEILLÉ

Marchand-Tailleur

138 1/2 Rue Saint-Laurent
MONTREAL

Toujours en main un stock de quatre à cinq mille piastres. Une visite de votre part est sollicitée.

Habillement fait à 24 HEURES d'Avance
COUPE GARANTIE

La Fontaine de Jouvence



Les sources qui produisent l'EAU MINERALE RADNOR sont, on dirait, une succursale de la célèbre fontaine de Jouvence. Cette eau pétillante qui réconforte tant dans les grandes chaleurs, est un garant pour la santé. Non-seulement elle rafraîchit le système, mais elle purge sans secousse de toutes ses impuretés et lui donne une force à toute épreuve. De toutes les eaux minérales c'est la plus recommandée, la plus agréable à prendre et celle qui coûte le moins cher.

LA VELOUTINE

Poudre de Riz spéciale préparée au Bismuth
HYGIÉNIQUE,
ADHÉRENTE,
INVISIBLE.

Seule Dépositaire à l'Exposition Universelle de 1889.

CH. FAY, Inventeur, 9, Rue de la Paix, Paris.

(Se méfier des Imitations et Contrefaçons. — Jugement du 8 Mai 1875.)

L'art et le métier. A propos de la dernière adaptation d'un drame de Shakespeare.

Beauvallet, devenu professeur au Conservatoire, faisait répéter, à un de ses élèves, une scène d'*Otello*.

Le jeune More de Venise, en jaquette, se livrait au grand jeu de la mimique classique, et notamment, pour marquer la douleur et la rage, se prenait le front à deux mains.

—Bas les pattes ! criait chaque fois Beauvallet.

Et quand l'autre eut achevé ses tirades :

—Songe, mon enfant, dit paternellement le vieux maître, que tu joueras plus tard ce rôle, grimé en moricaud. Si tu prends le tic de l'empoigner le front comme ça, au bout de cinq minutes, tu n'auras plus de noir sur la g. ... !

J'ai fait usage du Purificateur Tonique du Sang du Dr Lussier, en 1884, pour une sévère attaque de rhumatisme inflammatoire. Ce remède m'a complètement guéri. Depuis ce temps, nous en faisons usage dans la famille dans tous les cas de dérangements et nous nous en trouvons bien. Je considère ce remède supérieur à tout ce que je connais et indispensable dans chaque famille.

ANTOINE PLANTE
St-Louis dit SAUVÉ.
de Gonzague

Deux quémandeurs d'étrennes se présentent chez les Riffardin.

—Madame, nous sommes les fumistes...

—Mais... je n'ai jamais eu besoin de vos services...

—C'est vrai, Madame ; mais c'est nous qui avons arrangé la cheminée des voisins.

BAUME ROYAL ITALIEN

La beauté de la femme



Le grand embellisseur de Florence, pour le teint, découvert par Signor Vantelli, l'éminent chimiste Italien, est le triomphe de la chimie de nos temps modernes, et il a créé une sensation universelle. Hâtez-vous d'en faire l'essai et vous serez tellement charmé de ses parfaits et incomparables résultats que vous ne voudrez plus jamais faire usage de poudres, cosmétiques, etc. Demandez à l'examiner. Prix, 50 cts, dans toutes les pharmacies ou par la poste franco. Brochure gratuite. Depot Canadian 207 St-Jacques, MONTREAL.

Bien nature. Mlle Victorine, cuisinière, se désolait d'avoir reçu une pièce démontée.

Vous la ferez passer chez le fruitier, lui dit un camarade.

—Ah ! ouïche ! le fruitier... Il fait bien trop attention aux pièces qu'on lui donne, *le vieux filon* !

La maman (à son petit Paul qui glissait sur la rampe de l'escalier). — Paul ! que fais-tu donc là !

Petit Paul. — Je fais des pantalons pour les enfants pauvres.

C'EST LE BON

Comme remède pour la gorge et les poumons, rien n'approche le *Baume Rhumal*. 24

MONUMENTS FUNERAIRES

EN MARBRE ET GRANIT

Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières — Tous Genres

J. BRUNET

COTE-DES-NEIGES

MONTREAL

La Vérité Triomphe!!!

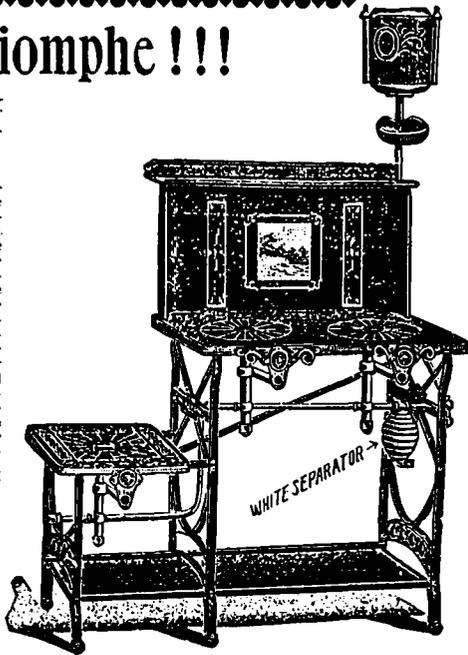
Le verdict d'un avocat éminent en faveur du poêle à gazoline "INSURANCE".
Il le proclame en hauts termes, supérieur à tous autres poêles à Gazoline.

LISEZ SA LETTRE

Chers Messieurs, Après un essai parfait du poêle à Gazoline *Insurance* que j'ai acheté de vous, je le trouve très satisfaisant. Le seul regret de ma femme est de ne pas avoir connu plus tôt le poêle *Insurance*: il épargne tant de labeur et de temps, pour ne rien dire du confort additionnel qu'il procure. Je trouve votre poêle *Insurance* en tous points tel que vous me l'avez dit, et je préfère de beaucoup à toutes les autres marques mentionnées dans votre lettre. Je trouve le poêle *Insurance* aussi facile à contrôler qu'une lampe à pétrole, sinon plus, et il me paraît aussi sûr que le poêle à bois ordinaire. Je suis heureux maintenant que le poêle à pétrole, acheté il y a quelque temps, n'ait pas donné satisfaction, car après six jours d'essai de mon poêle *Insurance* je ne voudrais pas d'un poêle à pétrole même si on me le donnait pour rien. Votre tout dévoué, J. MAXWELL, Avocat, Procureur de la Couronne, L'Original, Ont.

AMESSE & CIE

Agents Généraux pour le Canada
1818 Ste-Catherine, MONTREAL
Tel. Bell, Est 1535



Mlle E. VÉZINA, DE QUÉBEC

Souffrait depuis six ans de maladie nerveuse, faiblesse générale et autres maux propres à son sexe. Les médecins les plus distingués lui avaient donné leurs soins sans succès remarquable. Les *Pilules Cardinales* du Dr Ed. Morin la rétablirent parfaitement.

Voici le rapport, aussi fidèle que possible, de Mlle E. Vézina, de Québec. Depuis dix ans, dit-elle, je souffrais de maladie nerveuse et faiblesse générale, compliquées plus tard de plusieurs autres maux propres à mon sexe.

J'en étais rendue au point de ne pouvoir plus faire mon ouvrage. Je ressentais constamment de vives douleurs, tantôt à la tête, entre les épaules, dans la région du foie, tantôt dans les jointures, qui enflaient démesurément, dans les jambes ou dans toutes les parties du corps. Bien des fois, hélas! j'avais cru mourir, tant je souffrais.

Pendant ces dix années de douleurs, j'eus recours à plusieurs célèbres médecins, je fis usage d'un grand nombre de remèdes patentés, *Pilules* et autres, soi-disant **SANS PAREILS** pour les maladies des femmes. Les soulagements obtenus ne furent que temporaires et de courte durée. Les personnes qui me voyaient étaient frappées de ma maigreur, toutes s'accordant à dire que je n'en reviendrais pas.

On disait beaucoup de bien des "*Pilules Cardinales*", je voulus en faire l'essai. A mon grand étonnement, dès les premiers jours que j'en fis usage, je pus constater un soulagement remarquable. Encouragée par ces premiers succès, j'en continuai l'emploi jusqu'à parfait rétablissement.

Méitez-vous. Les guérisons merveilleuses obtenues, la vente facile et considérable de ces excellentes *Pilules*, ont fait naître une foule d'imitations **SANS VALEUR**.

Exiger toujours les **PILULES CARDINALES** du Dr Ed. MORIN.

Au bal.

Après un tour de valse, Harry Cover reconduisit sa danseuse à sa place, mais, au lieu de s'éloigner après les compliments d'usage, il reste debout devant elle.

—Vous désirez quelque chose? questionne la jeune fille.

—Oui, mademoiselle, mon claque qui a l'honneur de se trouver actuellement sur la même chaise que vous.

Au théâtre Sarah-Bernhardt:

—Très belle, Sarah! très belle, mais trop mince, trop maigre pour son rôle!

—Ah! sans doute. Ce n'est pas une Hamlet au lard.

Un auteur dramatique, qui venait d'être outrageusement sifflé, fit un faux pas en sortant du théâtre.

Un ami s'empressa pour l'empêcher de choir. Mais au lieu de le remercier, le pauvre auteur, tout entier à son infortune, lui riposta par ce mot:

—Parbleu! mon cher, c'est ma pièce qu'il fallait soutenir, et non moi.

Le capitaine des pompiers de... présente son lieutenant au préfet:

—Monsieur le préfet, j'appelle votre attention sur la conduite de ce brave lieutenant, lors du dernier incendie; il a été intrépide: il m'a suivi partout.

Séance de magnétisme.
Le magnétiseur, désignant le spectateur qui a bien voulu lui servir de sujet:

—Je vais, maintenant, lui faire perdre la mémoire.

Une dame dans la salle:
—Ne faites pas cela, mon Dieu! lui qui a promis de m'épouser!

En Cour d'Assises.
Le Président au prévenu:
—Vous n'avez rien à ajouter pour votre défense?

Le prévenu, regardant les trois juges outrageusement chauves:

Non, Monsieur le président; seulement, je connaissais la magistrature debout, la magistrature assise... mais je ne connaissais pas encore la magistrature... à genoux!

Dans un salon très littéraire, la maîtresse de maison a convié ses amis à une représentation théâtrale dans laquelle elle joue le principal rôle. La pièce terminée, elle reçoit les compliments d'usage avec toute la modestie congrue:

—Mais non, mais non, minaudette, vous me flattez... Je sais trop bien que, pour remplir ce rôle, il eût fallu une jeune et jolie femme.

Lors, Taupin, très talon rouge:
—Vous nous avez victorieusement prouvé le contraire, chère madame!

Les duels.
Les témoins ont décidé qu'il y avait lieu d'aller sur le terrain. L'offensé s'y refuse absolument.

—Oui, je comprends, dit un témoin plus accommodant, vous êtes marié!
—Moi!... pas du tout!... et c'est ce qui fait que je tiens à la vie!

La spirituelle bonhomie de Sarecy se révèle dans ce quatrain qu'il écrit au bas d'une photographie de lui, il y a une vingtaine d'années:

Oui, me voilà bien, traits pour traits,
Voici ma chienne de figure.
Si le soleil m'a fait si laid,
C'est qu'il travaille sur nature.

On parle beaucoup, à propos de Francisque Sarecy, de la crémation. Quelqu'un remarquait:
—C'est drôle tout de même, de la part d'un critique dramatique aussi sûr, cette préférence posthume pour le "four".

POUR LES MINEURS

La meilleure pharmacie pour le voyageur comprend surtout le *Beune Rhumal*. 95

Personne ne se Baigne Ailleurs

Après avoir visité une fois les Bains Laurentiens. La belle eau courante et les accommodations supérieures les rendent incomparables.
Douches et Nage... 25 cts | Enfants... 15 cts
Aussi Bains Turcs, Russes, Privés et Electriques

GRATIS.—Traitement électrique donné gratuitement dans notre département de bains électriques, chaque matin, de 9 heures à midi.

BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry
Entrée privée des dames: 210 rue Craig.
W. G. Townsend, Gérant

NOUVEAU RESTAURANT

GUST. BOURRASSA
Spécialité de bonnes Liqueurs et de bons Cigares à prix populaires. Invitation cordiale à tous.
32 Cote St-Lambert

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No _____
(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)
Mesure du Buste..... Age.....
Mesure de la Taille.....
Nom.....
Adresse.....
CI-INCLUS, 10 CENTIMS
Prière d'écrire très lisiblement.
Pour détails voir page 25.

PRIME GRATUITE DU "SAMEDI"

Coupon No 10

Ce Coupon n'est valable que dans les huit jours de la date du présent numéro.
Ecrivez trois lignes et signez (le nom avec prafe) sur papier blanc non rayé.
Adressez, avec le coupon ci-contre, à MADAME T. D'ASTOUR, du "Samedi", et indiquez le pseudonyme sous lequel vous lirez, dans un prochain n°, l'appréciation graphologique sur votre caractère, etc.

ELDORADO

Café-Concert Français
... 222, 224, 226 RUE CADIEUX

SEMAINE COMMENÇANT LE 31 JUILLET

UN FUTUR SUR LE GRIL

Opérette en un acte

LES LAPINS DE GRELU

Vaudeville en un acte

RITA de SANTILLANE, Gommeuse Parisienne.
MARCELLE DUCAS,
ANGELE d'ARCY,
FREJUST,
Les DELVILLE, etc., etc., etc.

CHAQUE JOUR (Matinée... à 2 heures
Soirée... à 8 heures
Salle magnifiquement aérée — Confort parfait

Entrée Gratuite au Parterre
Galeries, 10c; Loges, 25c; Loge entiere, \$1

Directeurs-Propriétaires: A. BOIRON,
F. X. BILODEAU.
Régisseur: S. DURANTELL.

Dans un mélodrame très noir de l'Ambigu, l'héroïne supplie le traître en faveur de son enfant qui meurt d'inanition.

—Pitié, monseigneur... Georges a faim! Georges a soif!

Une voix aux paradis:
—Georget! limonade! bière!...

La petite Mme X... exagère tout; son mari est en revanche l'homme le plus placide du monde.

—Soutenez-moi, s'écria-t-elle hier en rentrant. Je viens d'assister à un accident de voiture... Je suis à demi-morte de frayeur.

—A merveille, chère ami, riposte froidement son époux. Je vais prendre le demi-deuil.

Un mot féroce d'un docteur très coté, à qui un client reprochait son extrême rigueur, quand aux traitements à suivre.

—Vous ne faites donc jamais de concessions?

—Si, quelquefois, répond l'esculape, mais ce sont des concessions à perpétuité!

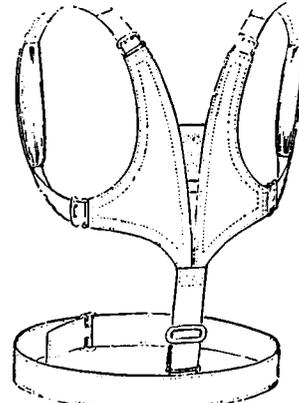
Sous le péristyle de la Bourse:

—Vous avez été roulé dans les grands prix.

—Que voulez-vous? Je suis naïf et quand on est naïf on ne se refait pas.

—Parbleu! ce sont les autres qui vous refont!...

Gants de Kid d'Opéra...



Nouvelles nuances:
Cyrano,
Bleuciel,
Rose,
Hél'otrope,
Mauve,
Citron, etc.
Broché, noir ou blanc.

Gants réparés à peu de frais

Bretelle pour faire tenir Droit et empêcher de courber. PRIX, \$1.25.

Spécialité des meilleures marques de Corsots de 35c en montant. Tous les corsots sont riches, ce qui empêche de percer l'étoffe et qui ne se trouve pas ailleurs.

J. B. A. LANCTOT,
152 Rue St-Laurent
Fabricant de Gants. Spécialité de Gants et Corsots
Téléphone, Main 3187.

Dr J. G. A. GENDREAU
 Chirurgien-Dentiste
 20 Rue Saint-Laurent

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell : Main 2818

LES DAMES

Qui désirent conserver la beauté de la figure et des formes, ou la recouvrer quand elles l'ont perdue, feraient bien de communiquer avec nous. Nous leur fournirons tous les renseignements nécessaires à la conservation de la santé, de la force et de la beauté. Toute demande doit être accompagnée d'un timbre de 2c.

THE UNIVERSAL SPECIALTY CO.,
 P. O. BOX 1142, MONTREAL.

Un bon Gascon raconte au cercle comment il a été, la veille, victime, ou plutôt héros, d'une "attaque nocturne".

— Ils étaient quatre, sans compter ceux qui venaient au loin... Quand j'ai vu ça, j'ai compris qu'il ne fallait pas perdre son sang-froid... J'ai commencé par les entourer"...

Mlle Hautmonde. — Pourquoi n'avez-vous pas arrêté, conducteur, quand je vous ai fait signe tout à l'heure avec la main ?

Le conducteur (galant). — Excusez-moi, mademoiselle, j'avais pensé que vous m'envoyiez des baisers.

IL FAUT Y VOIR

Dangerieuses entre toutes sont les affections des voies respiratoires, le *Rouge Rhumal* les guérit infailliblement. 96

L'opinion d'un député socialiste :
 — Je ne tolérerai jamais, moi, la candidature officielle... et je ne permettrai pas davantage que vous puissiez, vous, candidat riche, donner à un électeur dix francs, quand mes moyens ne me permettent de lui offrir que quarante sous.

Un écho du Salon.
 Une dame d'un âge mur disait, en minaudant, à une de ses amies :

— Si vous visitez le Salon, j'espère que vous ne manquerez pas d'aller voir mon portrait ; vous verrez comme il me ressemble.

— A quel âge ? demanda l'amie.

Poudre Dentifrice au Quinquina
 De MOUNT

Excellente préparation pour Nettoyer les Dents, en Arrêter la Carie et donner aux Gencives et aux Lèvres une couleur saine ainsi qu'une odeur agréable à l'haleine.

15 centimes la boîte

Dépot à la pharmacie Levesque, coin des rues St-Denis et Dorchester.

112 RUE VITRÉ
 Coin St-Laurent



Maison N. Mercier

A LA VILLE ST-JEAN-BAPTISTE



Ce magasin fin-de-siècle qui vient d'être établi au centre de la ville St-Jean-Baptiste, ce quartier de Montréal qui se développe si rapidement, compte déjà une légion de clients.

L'acheteur qui s'y connaît en

Nouveautés de Bon Ton et en Bas Prix Réels,

sait que la maison N. Mercier, offre ces deux éléments de vogue, si appréciés du public acheteur soucieux de

Bons Bargains et d'Articles Élégants.

Grâce à sa longue expérience, M. Mercier sait où trouver l'article bon et comme il faut, il sait aussi l'acheter à bon marché. Et comme ses dépenses de magasin sont modestes à côté de celles des magasins du centre de la ville, il peut vendre, et de fait c'est admis de tous, il vend à des bas prix qui éclipsent les offres les plus alléchantes des plus grands magasins. Son stock composé de

Marchandises Fraîches, Pimpantes, de Belles Qualités, Ravissantes à tous les points de vue,

sera renouvelé entièrement à chaque saison, grâce aux méthodes nouvelles d'achat et d'écoulement de cette maison.

QU'ON NE L'OUBLIE PAS!!!

Toutes les marchandises de saison, soit pour Dames et Messieurs, seront sacrifiées à vil prix à la fin de chaque saison, pour être remplacées par des marchandises nouvelles, choisies parmi les plus Belles et les Dernières Nouveautés !

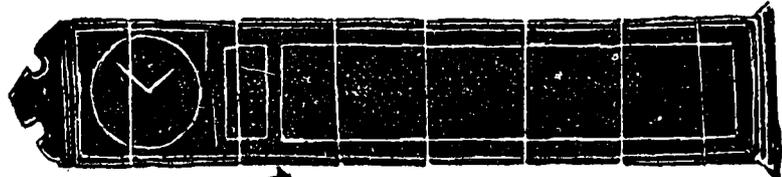
Présentement nous offrons une Série de "Bargains"

Qu'il vaut la peine de venir voir.

Avis aux Acheteurs de la Ville et de la Campagne

1094 RUE ST-LAURENT, - Vis-à-vis le Marché St-Jean-Baptiste

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 192



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste : M. A. Payette, 389 Baudry, Montréal ; J. Derbès, 2765 Palmyr, Nouvelle Orléans, Le.

Les deux personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les

prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Nouveau Procédé

... de faire les **Dentiers**

A des Prix à la Portée de toutes les bourses

Dentier Complet, \$5. * Couronnes en Or, \$4.
Dents Aurifiées, de \$2. à \$4.

DENTS EXTRAITES SANS DOULEUR PAR UN NOUVEAU PROCÉDÉ

Il n'y a pas de meilleure garantie à donner que celle de la raison sociale bien connue de . . .

Tresler, Globensky & Martel
 ... DENTISTES ...

Entrée. Etablis depuis 1855

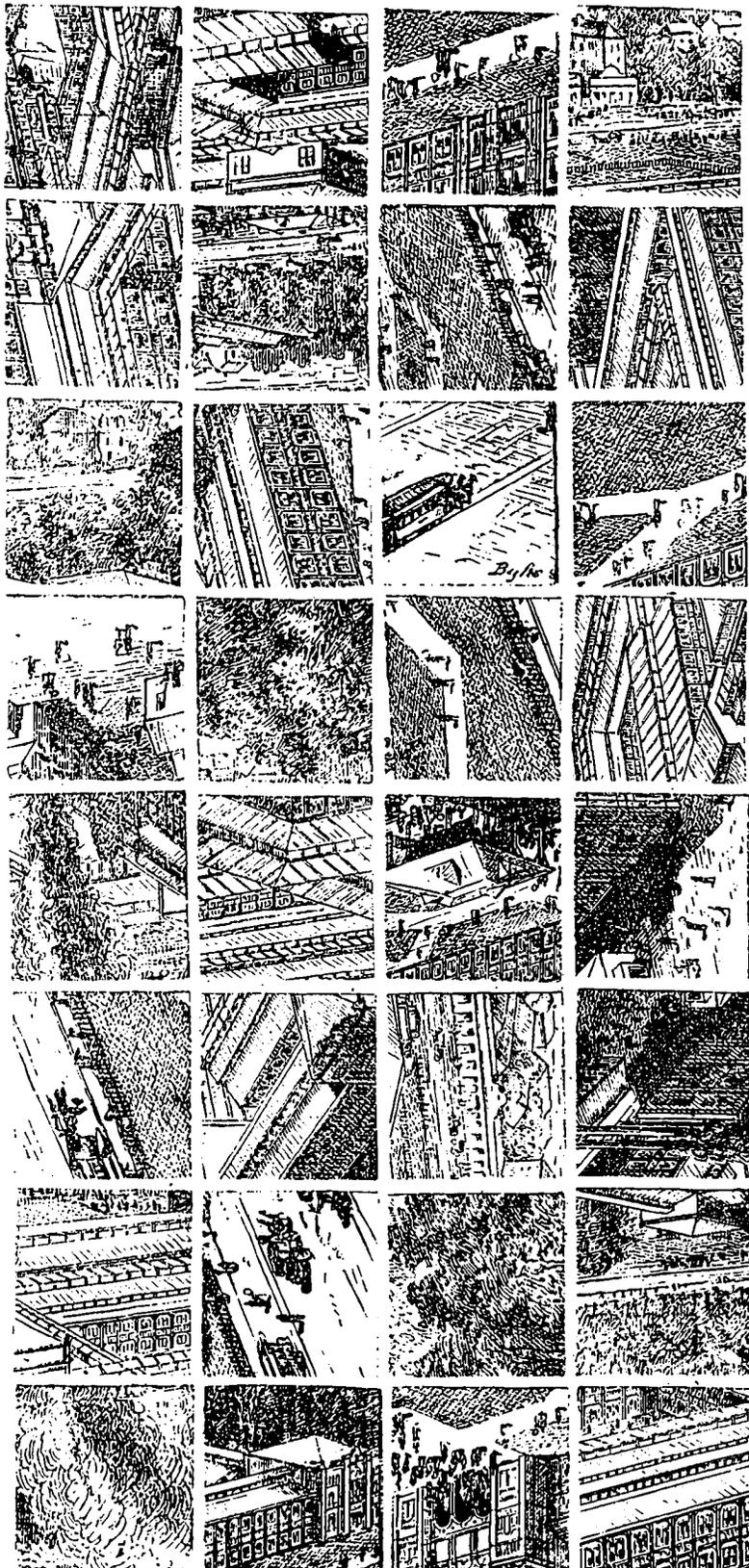
No 1920 RUE STE-CATHERINE

On par l'élévateur du magasin E. LEPAGE & CIE, coin de la rue St-Laurent . . .

MALADIES DE LA PEAU Rittle, Eczéma, Mal de Barbe, Plaies, etc., guéris en peu de temps par la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Ce remède infailible, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous ferons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la suprême efficacité de la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Entre autres, un cas de Rittle de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyée par la poste sur réception de \$1.00. J. E. W. LÉCOEURS, PHARMACIEN, COIS DES RUES CRAIG ET BONSECOURS, MONTRÉAL.

AUX DAMES
Nos Patrons "Standard" sont les plus simples et suivant la mode du jour.
Machines à Coudre
De première classe, garanties pour 15 ans, \$25.
Machines à coudre à Louer
Fourniture de Machines à Coudre de toute sorte. Les plus bas prix de Montréal.
CHARLES D'AMOUR
1686 rue Notre-Dame
Près de l'Eglise Notre-Dame

Casse-tête Chinois du "Samedi" No 194



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition, LA GRANDE EXPOSITION DU SUD A LOUISEVILLE, KY.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" Journal le SAMEDI, Montréal. Ne participerez au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête et dessous, doivent être parvenues au plus tard, le mercredi, 9 h. 00, à 10 heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant: Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 60 centimes en argent.

Les Femmes

qui désirent apprendre à prévenir et guérir les maladies particulières à leur sexe, et qui veulent devenir fortes, heureuses et pleines de santé, au lieu d'être souffrantes, faibles et misérables, devraient écrire à Madame Julia C. Richard pour son

LIVRE GRATIS

"La Santé de la Femme"

Il contient des conseils d'une grande valeur pour la fille, l'épouse ou la mère, et toute femme devrait en avoir une copie.

Mme JULIA C. RICHARD, Boite 996, Montréal

Entendu au Grand-Café:
Est-ce qu'il y a déjà longtemps que vous n'attendiez, mon cher!
Il y a déjà quatre bocks et deux absinthes.

Restaurateur de Robson PLUS DE CHEVEUX GRIS

Voulez-vous donner à vos cheveux gris le NOIR de leurs jeunes années, faites usage du RESTAURATEUR de Robson, réparation par excellence.
En vente partout, 50c la bouteille.
Propriétaire: J. T. GAUDET, Pharmacien, JOLIETTE, P. Q.

Un Bienfait pour le Beau Sexe!



Poitrine paraitie par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.

Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD,

1662 rue Ste-Catherine, Montréal

Aux Etats-Unis: G.-L. de MARTIGNY, pharmacien Manchester, N. H.



AVANT L'EMPLOI. APRES L'EMPLOI.

POILS FOLLETS

Enlevés instantanément par le

Baume Magique de Cléopâtre

Prix \$2. la bouteille

OU PAR L'ELECTROSIS

Aussi, Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la Chevelure, Cors, Oignons, Incarnation des Ongles, soignées par

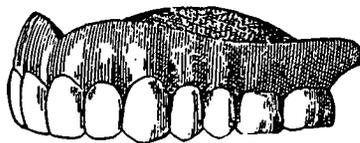
Mme GEO. TUCKER

Chiroplastiste pratique et Dermatologiste de la figure

A L'INSTITUT DU BAIN ORIENTAL

437 et 443 rue Craig

Vis-à-vis Champ-de-Mars. Tel Bell Main 3129



Dentier Garanti \$5.

Nous faisons un dentier garanti, par écrit, pour \$5. Nous posons des dents sans palais et des couronnes en or (bridge work) pour \$4 la dent.

Nous extrayons les dents sans douleurs aucune, nous avons le plus habile praticien parmi les dentistes.

Pour les personnes craintives, une Dame, dentiste, est à votre disposition.

Des dentistes spécialistes dans les plombages en or, argent, platine, etc., font partie de notre personnel.

Un médecin est toujours présent à nos salons.

Des appartements privés sont à la disposition des religieuses.

Notre institut est établi depuis 1898 et a la confiance du public.

Heures de consultation, de 9 hrs a.m. à 5 hrs p.m.

Institut Dentaire Franco-Américain

162 RUE ST-DENIS, MONTREAL

Tel. East 1744.

Près Ste Catherine

... Encouragement ...

La Société Coopérative de Frais Funéraires

Fait appel à toutes les personnes qui désirent s'assurer des FUNERAILLES DE PREMIERE CLASSE pour une souscription annuelle insignifiante. Voici ses taux:

- De naissance à 5 ans, \$1. par année
- " 5 ans à 30 ans, 75c " "
- " 30 ans à 45 ans, \$1. " "
- " 45 ans à 55 ans, \$1.50 " "
- " 55 ans à 65 ans, \$2.50 " "

Prix spéciaux au delà de 65 ans

Bureau: - 1756 RUE STE-CATHERINE

TELEPHONES: Bell, Est 1235; Marchands 563

Ouvert Nuit et Jour.